

W-FENEHC

MAGAZINE



MANU

PINIOL / NO ONE IS INNOCENT / DOWNLOAD
FRANCKY GOES TO POINTE À PITRE
LES TÉTINES NOIRES / MELVINS / ÇA



0618

ÉDITO

«J'pense à ces cons qui s'font chier dans l'midi»
Voilà l'été (MLAH) - Les Négresses Vertes

«Comme chaque année, chaque été, arrive l'époque sacrée pour les travailleurs : du repos mérité, fini le labeur, pour enfin profiter des congés payés et des bons conseils de bison futé». Comme le chantent si bien Lofo ou les Négresses Vertes, voilà l'été ! La preuve, les médias vont nous reparler des sujets du bac de philo, on aura droit à la spéciale «Comment bien choisir son melon» et pendant 3 mois, on va nous annoncer en continu des pics de pollution à l'ozone. Cette période estivale sera encore marquée par la traditionnelle transhumance des vacanciers vers le Sud du continent. Des millions de personnes pressées de tremper leur gras postérieur huilé au monoï dans la grande bleue, qui sera devenue la plus grande piscine publique du monde chauffée à l'urine ; tandis que d'autres iront s'entasser autour du golf de Gascogne soudainement rempli d'une nuée de bouffeurs d'huîtres et de surfeurs parisiens. Tout ce beau monde, arrosé de rosé (s'il en reste).

Et la musique dans tout ça ? L'été est bien évidemment l'époque des gros festivals, à scènes multiples, aux affiches longues comme la liste de courses pour une famille nombreuse. Ces passages obligés pour les groupes US qui en profitent pour faire le tour de l'Europe. Pour les amateurs de rock et de métal, en France, la soupe électrique est servie dans pas mal d'auberges : le Hellfest, le Download, le Motorcultor. Et même les Eurockéennes ont fait l'effort cette année, restant fidèles à leurs origines (édition 2018 : Alice in Chains, Queens Of The Stone Age et Nine Inch Nails,...).

Sauf qu'entre les bains de mers et de décibels, il va falloir choisir. Du moins, ça sera difficile de faire les deux en même temps. Car étrangement, la plupart des festivals rock et métal se situent dans le Nord de la France. Si on trace une ligne imaginaire entre La Rochelle et Grenoble, au Nord de cette ligne c'est concours de headbanging et de mosh pit, au Sud, c'est open de pétanque et élection de Miss et Mister Camping. Au niveau Européen, même topo. L'Allemagne et la Belgique se gavent (Graspop, Rock im Park, Rock am Ring, Dour, Werchter, Pukklepop, Wacken !) tandis que l'Espagne et l'Italie se sèchent au soleil (hormis la franchise du Download qui fait le tour des capitales européennes, Primavera), cf.concert-metal.com.

Pourtant au Sud, il existe quelques gros festivals à résonance internationale comme Garorock ou Les Déferlantes, mais même si quelques noms sonnent fort bien (Prophets Of Rage, Marilyn Manson), il faut partager la journée avec Francis Cabrel, Nekfeu, Orelsan ou Big Flo & Oli. À croire que les programmeurs veulent taper large, pour que toute la famille (en vacances) y trouve son compte. Les parents, la grand-mère, les enfants et même le neveu, celui qui à les cheveux longs, s'habille tout en noir, porte des bracelets cloutés, a toujours son casque sur les oreilles et qui veut pas aller à la plage «parce que c'est chiant la plage». Et d'imaginer la p'tite famille sur site :

- Tata Laurence : «Dis, Théo, tu veux pas emmener tes cousins voir Big Flo et Oli, moi j'aime pas trop le rap.»

- Théo : «Rââh mais non, c'est en même temps que Marilyn Manson !!!»

- Tata Laurence : «Oh ben t'es jeune, tu dois aimer le rap comme tes petits cousins, non ? Allez, tu es gentil.»

- Théo : «Rââh, je veux mourir...»

Bien sûr, il y a quand même des choses qui se font, mais toujours à plus petite échelle. L'Xtrem Fest à Albi, Nuit Carrées à Antibes, Rock Ton Bled près de Toulouse ou What The Fest et le See You In The Pit à Montpellier, et en cherchant bien, on peut toujours concilier balnéothérapie et musicologie. Alors c'est toujours à moindre échelle mais l'avantage c'est qu'on est plus près de la scène.

Alors que tu partes en vacances et que tu suives les flux touristiques ou pas, le W-Fenec te souhaite un bel été, qu'il soit balnéaire, montagnard, campagnard ou citadin. Et surtout que la musique live t'électrise le bas de caisse et te fasse fondre les cages à miel, au sein des petits festivals sudistes ou des gros nordistes. Tu y croieras peut-être No One Is Innocent, en tournée sur dix dates sur les mois de juillet et août (Festivals : Plane'R, Rock R4, des Fous Caves, East Summer Fest, LOTT Festival, du Pont du Rock, Rock Land, de Nonette,...), et qui nous a fait le plaisir de discuter avec nous, notamment sur la sortie de leur dernier album Frankenstein

■ Eric

«Et ça fait marrer les mouettes» Holiday in France - Lofofora

SOMMAIRE

06 MANU

18 MELVINS

19 STONE TEMPLE PILOTS

20 GHOST

21 ERYN NON DAE.

22 PINIOL

30 SOVIET SUPREM

34 ADAM AND THE MADAMS

36 NO ONE IS INNOCENT

45 THE SWORD

46 GARBAGE

47 FRANCKY GOES TO POINTE À PITRE

52 THE MARRIED MONK

55 PEST MODERN

56 LES TETINES NOIRES

60 INTERVI OU : ÇA

62 EN BREF

76 EUROCKS : 30 ANS !

84 IL Y A 10 ANS

86 DANS L'OMBRE

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Julien, Éric, Gui de Champi, Mic, Stéphan.
Grasphisme, design :
Guillaume Vincent / Studio Paradise Now
Maquettiste stagiaire :
Alain Maréchal



LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Les **Eurocks** ont dévoilé l'intégralité de leur prog avec le retour de quelques poids lourds du rock au Malsaucy dont Nine Inch Nails, Prophets of Rage, Queens of the Stone Age, Alice in Chains, At The Drive-In...

Cameron Heacock, chanteur d'**American Head Charge**, a été arrêté au volant d'une camionnette volée, remplie d'instruments volés eux aussi...Pas joli, joli...

Wes Borland (Limp Bizkit, Black Light Burns, Big Dumb Face, etc.) et **Travis Barker** (Blink 182) bossent bien sur un projet musical commun. Les deux gaziers se trouvent en studio actuellement et teasent quelques sonorités sur Instagram

Cancer Bats nous a fait la bonne surprise de sortir son tout nouvel album hier intitulé *The spark that moves*. Et pour couronner le tout, Liam Corner et sa bande se sont fait plaisir en balançant une vidéo pour presque chacune des pistes de l'album (à l'exception du morceau d'ouverture «Gatekeeper» en fait).

Les **Deftones** se seraient visiblement plus que sérieusement attelés à la réalisation du successeur de *Gore*.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Un live de **Rage Against The Machine** datant de 2000 et capté au Roxy à Hollywood vient d'émerger des fonds du net.

Les **Guns N' Roses** vont sortir une réédition ultime de leur album *Appetite for destruction* pour son 31ème anniversaire. Avec au menu des bonus conséquents incluant des titres jamais sortis auparavant dont ce «Shadow of your love» à découvrir par là. La version la plus complète te coûtera la bagatelle de 1000 \$ soit environ 836€ !

Slayer a annoncé le pendant européen de sa tournée d'adieu pour la fin d'année en compagnie de Lamb Of God, Anthrax et Obituary. Ça ne passera pas par la France sur aucune date pour le moment... Même pas une petite date parisienne. Tristesse.

Marcel et Son Orchestre ont rebranché leurs guitares pour quelques dates. Les nordistes vont entamer un Youpi power tour cet été avec pas mal de dates de concerts annoncées. Un teaser est dispo sur leur Facebook.

La cover «what the fuck» du mois vient de **Chino Moreno** (Deftones, Team Sleep, Crosses) qui reprend Bananarama et son tube des années 80', «Cruel summer».

MAIS QUI A DIT ?...

«Les squats allemands, on dirait des SMAC.»

- A. Ça
- B. Les Tétines Noires
- C. Piniol
- D. Francky Goes To Pointe À Pitre

«À Rock en Seine, j'ai péché sur Bryan Ferry.»

- A. Fred, CM du Download
- B. Piniol
- C. Francky Goes To Pointe À Pitre
- D. Les Tétines Noires

«Il faut continuer à être de mauvais musiciens et faire les choses sincèrement.»

- A. Francky Goes To Pointe À Pitre
- B. No One Is Innocent
- C. Piniol
- D. Manu

«Le plus souvent, juste avant de monter sur scène, on se retrouve et on se fait un petit câlin.»

- A. Piniol
- B. Francky Goes To Pointe À Pitre
- C. Manu
- D. No One Is Innocent

«Il y aura peut-être une reprise de Beyoncé sur le prochain album.»

- A. Manu
- B. Piniol
- C. Francky Goes To Pointe À Pitre
- D. No One Is Innocent

«On est supra exigeant avec nous-mêmes, supra exigeant...

On peut se prendre la tête pendant une semaine sur 2 phrases.»

- A. No One Is Innocent
- B. Francky Goes To Pointe À Pitre
- C. Piniol
- D. Manu



MANU

C'EST APRÈS UNE SÉANCE PROMO DANS UNE ÉMISSION DE TÉLÉ ANIMÉE PAR JACKY (OUI, CELUI DU CLUB DOROTHÉE) QUE MANU NOUS INVITE À PRENDRE PLACE EN TERRASSE NON LOIN DU STADE DE FRANCE. JUSTE APRÈS UNE SESSION PHOTO AU TEMPS IMPARTI DANS LES LOCAUX DE LA CHAÎNE DE TV AVEC SES MUSICIENS, L'EX CHANTEUSE DE DOLLY SE LIVRE EN COMPAGNIE DE SES CAMARADES SUR SON NOUVEL ALBUM ACOUSTIQUE AVEC HARPE ET VIOLONCELLE, LE PREMIER VOLUME DE ENTRE DEUX EAUX OÙ ELLE REVISITE SON RÉPERTOIRE.

Vous revenez d'une promo télé, vous avez fait beaucoup pour la sortie de cet album ?

Manu : Pas grand-chose pour l'instant, c'est un album un peu intemporel alors on ne cherche pas à tout regrouper au moment de la sortie, ça peut s'étaler dans le temps au bon vouloir des médias. Et ils viennent juste de recevoir l'album physique...

Quel a été le déclencheur pour créer cet album ?

M : C'était l'envie de laisser une trace de cette formule qui a commencé il y a 3-4 ans...

Patrick [guitare] : En 2014, avec «Tenki ame».

M : Oui, c'était pour la sortie de l'EP japonais, j'ai demandé à Damien de venir faire piano/

violoncelle sur ce titre «Tenki ame» et je venais de faire un duo avec Pat Kebra dans lequel Christophe faisait basse/batterie. Je l'ai demandé en ami sur Facebook sans vraiment le connaître, on discute et il me dit «Oui, je suis batteur et bassiste mais je suis surtout harpiste», j'avais encore une journée de studio pour le EP japonais et je lui ai dit «Je t'envoie la chanson ce soir, j'entends de la harpe dessus, tu me rappelles». Et il me rappelle pour dire «C'est super, je viens demain à telle heure !».

Christophe [harpe] : Et le reste appartient à l'histoire ! [rires]

P : On était dans le trip Miyazaki et la harpe, c'était tellement naturel, c'était énorme.

C : Ça a été une évidence musicalement parlant et après il se trouve qu'on a trouvé des affinités humainement parlant aussi. Donc on a continué à bosser ensemble, ça a pris du temps mais ça s'est fait naturellement. Quand on a commencé à faire des concerts tous les quatre, c'était une évidence. Ce sont des chansons qui ont une autre saveur, un autre goût mais il y a une vraie cohérence.

M : Au départ, ça vient de cette nouvelle économie qui te demande beaucoup d'avoir une version «light» donc acoustique. On a commencé à bosser en acoustique mais ça me saoulait. Voir des concerts acoustiques pendant une heure et demie, ça me saoule, là, je me saoulais moi-même sur scène. J'ai dit à Patrick, il faut une formule «light» mais de luxe avec un violoncelle et une harpe !

Damien (violoncelle) : Et ça ne retire rien au côté rock n'roll, en concert, tu tapes des mains, tu secoues la tête, tu mouilles le maillot. Le rock, c'est pas une histoire d'instrumentation, c'est un état d'esprit.

M : Le rock, ça ne se résume pas à du binaire speed et des grosses guitares. On ne savait pas ce qui allait résulter de cet album, le challenge, c'était trois jours en prises live, avec le choix des morceaux et la façon de les interpréter pour moi, c'est du rock même avec une harpe et du violoncelle.

P : On n'est tous pas vraiment dans la chanson, même si Manu voulait, elle n'y arriverait pas. Ça fait 11 ans que le label existe, ça fait 3 ans que je joue avec elle, ça n'est pas possible même si elle disait qu'il faut en faire...

M : Je préférerais aller vendre des chaussures ! Mais j'ai rien contre la chanson...

D : Christophe et moi qui représentons les instruments de musique classique, on fait par ailleurs tous les deux du rock.

M : Ça s'entend dans votre manière de jouer de toute façon.

C : L'instrument, ce n'est que l'outil, on en fait ce qu'on veut !

M : Pour la petite histoire, en parlant avec Christophe, on a découvert des affinités musicales et qu'il avait joué avec des groupes dont on est archi fan sans savoir qu'il avait joué avec eux. Les Toy Dolls, Peter and the Test Tube Babies, Wunderbach, c'est pas des moindres !

P : On ne dirait pas mais en fait c'est un punk ! (rires)

M : Tu le vois arriver avec sa harpe et tu l'entends jouer, c'est très intrigant. Damien a un projet complètement atypique avec son frère Thomas.

D : Oui, un projet piano/violoncelle où on joue du Queen.

Qu'espères-tu de cet album ?

M : Au-delà de laisser une trace, on a fini l'année 2017 par des concerts avec Dionysos et on s'est dit que c'était dommage de ne pas enregistrer cette formule, on voulait donc se faire plaisir et puis, pourquoi ne pas la développer davantage puisqu'elle plaît...

C : Et le public aime beaucoup, sa réponse est très forte, c'est surprenant.

D : C'est étonnant parce qu'on n'effraie pas les vieilles dames et les enfants, on a toutes les générations, des ados, des quinquas...

C : Les années passant, il ne faut pas négliger les vieilles dames ! (rires) Et on peut passer dans davantage d'endroits.

M : Avec l'album, je voudrais trouver un tourneur qui a ce créneau-là, je suis chez Rage Tour, je suis très contente d'être avec Les Enragés mais par contre, ils n'ont pas les créneaux sur les mairies, les salles culturelles, les petits théâtres, des festivals qui pourraient être intéressés, des festivals «chanson», plus traditionnels, ça peut nous ouvrir à un autre public, les chansons restant les mêmes, je n'y vois pas d'inconvénient. L'album peut servir à ça aussi. On n'a pas mis la grosse artillerie sur la promo, on prévoit de faire quatre volumes, ce n'est que le premier, les choses vont se faire tranquillement, les programmeurs font leur boulot un an à l'avance, ça va prendre du temps.

D : Mes parents qui sont allergiques au rock ont adoré «Je nveux pas rester sage», ils étaient ravis de découvrir ce morceau alors qu'ils ne seraient pas d'eux-mêmes allés écouter la version électrique avec les distorsions. Ça permet de faire passer des choses différemment.

C : C'est un album qui est complémentaire, ça rajoute, ça n'enlève rien, on le voit dans le public, les gens peuvent aimer les deux formules. C'est quelque chose en plus.

M : J'étais la première surprise parce qu'après mon premier album solo qui avait bien marché, les médias n'ont pas suivi, ils ont taxé La dernière étoile de plus calme, plus machin, c'est juste parce qu'il n'y avait pas de morceau speed, avec Nico (NDR : ex-guitariste de Dolly), on voulait faire un truc dans l'esprit de PJ Harvey ou Laetitia Sheriff, des trucs purement rock n'roll. On m'avait enlevé ce crédit, «maintenant elle fait de la chanson» et j'avais peur qu'on en remette une couche «elle ne veut plus faire de rock». L'avantage d'avoir son propre label, c'est de sortir les productions qu'on veut, maintenant je n'ai plus peur de grand-chose... Peut-être un peu du ridicule, genre de devoir danser dans une émission de télé en direct. À part ça, j'ai pas peur de grand-chose.

Damien et Christophe avaient travaillé sur l'EP

«Tenki ame», vous aviez testé la réorchestration à l'époque pour le titre éponyme, est-ce que vous en aviez essayé d'autres ?

M : C'était ça le dilemme pour faire cet album, c'était de choisir les titres. Avec eux, ça va tellement vite, soit ils écoutent, soit ils me demandent de jouer et c'est parti.

D : C'est pour ça qu'il y aura 4 volumes ! (rires)
M : On le joue une première fois, une deuxième qui est différente, Patrick en électron libre écoute ce que font les deux pour savoir où il va se mettre et nous sort des trucs sublimes avec sa Les Paul dorée ou sa 12 cordes acoustique très Bowiesque. Il n'y a jamais une version pareille mais le squelette reste le même. Entre les albums et les inédits, on a essayé plein de chansons, on voulait aussi faire une reprise, on voulait un duo qu'on a fait avec Noël Mattei qui m'avait invitée sur son album, du coup on l'a invité à faire la même chanson en duo inversé, on s'amuse, on avait plein d'idées. Le champ des possibles est très très vaste. C'est pas le choix des morceaux qui pose problème, il faut juste se restreindre.

P : Nirox fait de la batterie, le nouveau bassiste Vince est venu jouer du sitar sur un titre. Ce qui se dessine, c'est une petite famille.

M : Pour le live, j'ai pas envie d'une version au rabais, je veux qu'on fasse un joli show avec un décor, une batterie, ce ne sera pas une version acoustique «light», on sera cinq ! Je connais Nirox depuis l'époque de Dolly & Co, on jouait dans les bars, les cafés-concerts et lui passait ses vacances là. On discute, on devient ami et ensuite il nous fait jouer sur Paris à la Locomotive. Patrick et Nirox faisaient partie des Bandits à Nice.

C : Tu sais que c'est vieux quand tu tapes «Les Bandits vidéo» sur Internet, et que tu as les images d'archives de l'INA ! (Rires) Et c'est vrai...

M : Le groupe aurait foutu une claque à tout le monde mais ils ont splitté au moment de la signature... Bref, Nirox est avec moi depuis le premier album solo et c'est lui qui m'a présenté Patrick. C'est dur de garder le même line-up. Quand la tournée s'arrêtait, les gars devaient continuer de jouer... Nico est parti avec Eiffel et Romain Humeau, il a demandé à Shanka de No One Is Innocent de venir jouer sur La dernière étoile, avec Ben de Luke qui est aussi venu jouer de la basse. Pour La vérité, j'ai demandé à Patrick d'intégrer le groupe, je m'étais interdit de le faire avant car je ne voulais pas tout mélanger, on avait le label ensemble et notre vie privée. Du temps de Dolly, ça s'était pas très bien passé, mais je ne peux pas me priver de ses talents de compositeur, de chanteur... J'espère que le line-up ne changera pas, il n'y a

pas de personne interchangeable, si quelqu'un n'est pas là, le concert n'a pas lieu. C'est aussi pour ça que Dolly ne se reformera jamais, Dolly c'est avec Mika. Ils se reforment tous, mais pas nous, ce serait pas honnête.

C : Georges Harrison a dit «Tant que John Lennon sera mort, les Beatles ne se reformeront pas».

M : On avait essayé de finir la tournée en cours avec Dolly à l'époque pour rendre hommage à Mika et pour qu'on nous fasse pas trop chier contractuellement mais on n'a jamais réussi à partir, c'est pas pour repartir maintenant pour des raisons financières qui pourraient nous faire du bien. Je ne juge pas ceux qui le font mais je connais des groupes qui se reforment mais qui ne se parlent pas, ils ont chacun leur loge... C'est horrible !

Christophe et Damien, est-ce que vous avez une manière spécifique de travailler avec Manu par rapport à vos autres projets ?

M : Ça m'intéresse ! Très bonne question ! (rires)

C : Évidemment ! Je travaille avec plein de gens différents et c'est toujours différent, les personnes sont différentes, je n'applique pas une recette, je me mets au service de la musique, en plus c'est sa musique, ce sont les chansons de Manu, on se met au service de la musique, c'est comme ça qu'on grandit !

D : Moi, je suis une Manu à mes heures, je n'ai que des projets solo, c'est la seule personne que j'accompagne. Je me mets à son service, j'ai envie de servir sa voix.

M : C'est pas facile pour une personne qui vient d'un groupe comme moi de partir en solo, tout d'un coup, tu deviens le capitaine du navire, en plus quand t'es une fille. Parfois tu as du mal à communiquer avec d'autres personnes pour des problèmes d'égo. Dans cette formule-là, je prends tout ce qu'ils me donnent, tout me plaît... À part des rares fois où je demande de faire ci ou ça.

C : C'est très facile de bosser avec Manu.

P : Pour passer une couche de plus par rapport à ce que dit Damien, je ne joue quasiment jamais avec quelqu'un, j'ai fait un album avec Kick de Strychnine mais j'ai quasi jamais joué si c'est pas mon projet. La seule chose qui m'intéresse, c'est faire mes chansons. Jouer avec Manu, pour moi c'est improbable, mais j'aime tellement sa musique... En plus en France, y'a tellement peu de gens qui incarnent le rock dans la génération actuelle, je suis tellement fan et j'étais tellement fan de Dolly...

D : Je suis tellement fan de sa voix que je suis fier de l'accompagner, c'est le seul projet que j'accompagne.

P : Je suis incapable de jouer avec quelqu'un d'autre. J'ai un jeu trop particulier et je joue pas assez bien, je joue ma musique mais je suis incapable de faire tel ou tel son si on me le demande, j'arrive, je fous une saturation, je fais des trucs à l'envers, j'ai un truc bizarre, je ne pourrais pas jouer dans la variété, j'avais un peu commencé à faire des séances de studio, à faire des trucs mais c'était naze. En France, on est un pays de variété'.

M : T'as ton son et ton jeu, et c'est reconnaissable, c'est plus précieux que de pouvoir jouer avec n'importe qui.

C : Moi je n'accompagne que des projets d'artistes différents, la seule chose, peut-être qu'ils ne s'en rendent pas compte, c'est que leur projet devient un peu mon projet!

M : On s'en rend compte par ton implication. Et puis tu as aussi un projet personnel avec ta femme Joanne McIver...

Il y a des albums d'autres artistes qui t'ont fait penser que le projet était viable ?

M : Non, mais quand on préparait notre truc, on s'est rendu compte que plein d'artistes font de la promo avec un violoncelle ou des morceaux et des reprises très épurés.

D : Il y a un moment phare à la télévision qui a marqué les gens pour le violoncelle, c'est sur MTV quand Kurt Cobain et Nirvana ont fait leur unplugged, ils avaient une violoncelliste, qui d'ailleurs a un trio qui s'appelle Rasputina. Depuis ce jour, les violoncellistes ont du boulot dans la variété et le rock. (NDO : Melora Creager de Rasputina a bien accompagné Nirvana mais n'était pas à New York, l'unplugged est enregistré avec Lori Goldston du Black Cat Orchestra.)

C : C'est pareil avec l'accordéon et le rock alternatif, tout d'un coup, on a eu plein d'accordéonistes !

P : C'est vrai que quand François Hadji-Lazaro est arrivé avec son accordéon, ça a libéré le truc.

D : Aujourd'hui, le violoncelle, c'est un instrument rock.

M : Au moment où on préparait l'album, sortaient d'autres disques avec cette formule-là car les gros tourneurs veulent faire des économies et ça passe par une économie de musiciens, de place sur scène... Et donc on a eu des formules avec des instruments classiques.

C : C'est aussi dans l'air du temps, dans les années 80'-90', c'était le synthé qui faisait le son. En studio, on retrouve des vrais instruments, ils avaient disparu depuis les années 90', on revient au son. Je joue avec Benjamin Biolay, en studio, il veut un vrai instrument, une vraie harpe, un vrai violon.

M : T'as joué de la harpe dans «Au revoir là-

haut» et Dupontel était là, il était impliqué dans la séance.

P : Avec des machines, tu fais des sons de machine, tu ne peux pas avoir le son naturel.

M : Le projet n'a rien à voir avec cette démarche, ça transpire à un moment donné, les gens ne sont pas dupes, enfin j'espère.

C : Le maître-mot, c'est le discours musical.

P : L'aspect mélodique est totalement différent, Manu a un aspect mélodique très anglo-saxon.

M : Je redécouvre les chansons, c'est épuré, les arrangements sont tellement subtils qu'il y a plein de place, ça remet en valeur des textes, des mots, ma voix. Avec Dolly, la voix était comme un instrument, on a mixé avec Clive Martin et c'était pas plus fort que la guitare, la méthode anglo-saxonne, j'adore. Parfois, avec Manu, j'ai mis la voix un peu plus fort, mais là, pas besoin, il y a la place. On a enregistré très vite, en trois jours, et je redécouvre encore des arrangements des garçons en écoutant l'album. Christophe souligne certains mots avec une note de harpe comme le mot «sourire», ils écoutent les mots alors que dans les enregistrements en électrique, je ne suis pas sûr que les musiciens posent les yeux sur le texte. C'est normal car quand tu écoutes de la musique anglo-saxonne, tu cherches pas à savoir ce qu'il a voulu dire...

P : C'est choquant, les gens écoutent Oasis, ils ne font pas attention au texte, à la voix alors que si c'est un truc en français, ils écoutent d'abord le texte, c'est une maladie ! Il faut qu'on arrête ! Je me force depuis 25 ans à écouter les trucs français comme si c'était anglais et les trucs anglais comme si c'était en français. On aurait beaucoup de surprise, Oasis ce serait de la variété' parce que tout ce qu'on écoute, c'est la mélodie ! Mudhoney, les Pixies, c'est ultra-mélodique, tous les groupes de rock en français, il n'y a pas de mélodie et dès que tu mets une mélodie, si c'est en Français, ça devient de la variété'. Toute la musique qu'on aime, c'est de la mélodie, Mudhoney, les Pixies, Ween, Nirvana, les mecs veulent d'abord de la mélodie !

M : Même les Undertones, The Beat, leurs albums c'est que des tubes, les Ramones, même dans le métal...

P : J'aime pas dire du mal des groupes français mais en France, le groupe de métal le plus connu, c'est Trust, il n'y a jamais eu de mélodie, c'est «parlé» alors que t'écoutes Metallica ou Iron Maiden, là, c'est «chanté». Quand il y a eu des groupes qui chantaient comme Océan, «Ah, c'est de la variété'», tu les mets en anglais, c'est plus proche de la musique anglaise que de Trust. Trust, c'est du texte, c'est de la chanson française avant tout et nous, dès que c'est mélodique, on fait de la chanson. Alors n'écou-

tez plus Radiohead! Si Radiohead chantait en français, ce serait de la chanson. Après, tu as la prod' et on se bat là-dessus aussi...

M : Pour Trust, les textes de Bernie traitent du social, il tient à ce que ce soit en français et il fait un peu de mélodies aussi.

C : Sur cette formule violoncelle-harpe, sur scène, c'est plus dépouillé, on est un peu à poil, il y a une fragilité qu'on partage avec le public et du coup, il est plus à l'écoute. Ils ne tapent pas dans les mains, ils ne dansent pas mais il y a une grande qualité d'écoute parce qu'on est au cœur de la composition.

P : C'est très fragile, c'est plus complexe à jouer aussi.

M : C'était génial au moment de l'enregistrement car tout faire en trois jours, c'était un challenge donc on s'était dit, on va faire trois prises maximum et on choisira celle qu'on préfère.

C : En général, c'est la quatrième la meilleure mais on ne l'a pas faite (rires).

M : On a eu de la chance car quasiment à chaque fois, on préfère la même. Après on s'est autorisé quelques petites prods pour doubler ma voix à certains endroits, pour refaire une guitare parce que ça prenait trop de place de son, vu qu'on était tous dans la même pièce pour enregistrer. Je ne pouvais même pas refaire mes voix après, car le violoncelle et la harpe passaient dans le micro et ma voix était dans les leurs. Ça se transmet dans l'écoute, au casque, t'as l'impression qu'on joue dans le salon, c'est subtil mais tu peux entendre le grincement d'une chaise, le froissement d'un tissu, les respirations... Normalement, tu les coupes car c'est anxiogène mais on les a gardées, c'est vivant. On a fait tout ce qu'il ne fallait pas en fait (rires). On n'a rien nettoyé !

P : Même le mastering, on ne s'était pas compris, le gars nous a envoyé un mastering comme ça se fait, avec de la compression, on ne reconnaissait plus la musique, on lui a dit «Non, il ne faut pas de compression, rien !». Comme pour la musique classique, alors on perd de la dynamique, il y a moins de volume que sur d'autres albums mais si t'écoutes sur une chaîne avec un super son, ça sonne ! C'est humain.

M : C'était l'envie, à la fois de s'inviter dans le salon des gens mais aussi de laisser des erreurs car il y en a, on ne peut pas refaire la prise, on laisse l'erreur, c'est pas grave.

P : Dans des vieux albums qu'on écoute, il y a des pains partout, est-ce que l'album est moins bien ? Dans les albums des Beatles, il y en a partout, est-ce que leurs albums sont moins biens que ceux où tout est re-triggé, tout est recalculé... L'imperfection fait aussi partie de la

musique. Comment s'est faite la sélection des titres ?

M : Maintenant, je sais que c'est possible en trois jours, je ferais différemment mais là, c'était la première fois, j'ai joué la sécurité, j'ai choisi un maximum de titres qu'on avait déjà joué et donc travaillé ensemble. J'avais envie aussi de laisser une part d'improvisation et qu'on se fasse plaisir à pas rabâcher les morceaux qu'on connaissait déjà. Quand je me suis retrouvée devant ce dilemme, j'ai décidé de choisir deux titres par album solo, là, j'ai pas pris trop de risques à part pour «Comme un gant» et «Un baiser dans le cou» qu'on n'avait pas vraiment travaillé. J'étais assez prudente mais il y a aussi «Entre deux eaux» qui est un inédit qui sera sur l'album électrique, le duo, «Je suis déjà parti» la cover et les titres de Dolly. Je sais déjà à peu près comment sera le prochain, on travaillera ensemble du début à la fin. Là, avec trois jours pour enregistrer, j'ai fait une sélection «secure», il fallait tenir le timing. On a répété deux jours avant l'enregistrement. L'ordre s'est fait rapidement, il s'est organisé comme pour un concert.

Est-ce qu'il y a des titres qui ont été testés et laissés de côté ?

M : Certains ont été répétés pour des concerts mais on ne les a pas gardés car il y a encore du travail, je me suis dit qu'on n'aurait pas le temps et qu'on les gardait pour les prochains volumes.

C : Mais il n'y a pas de titre qu'on a enregistré et qu'on a laissé de côté. P : On joue plus de titres dans cette formule en concert mais on ne pouvait pas tous les mettre sur l'album. Le morceau éponyme «Entre deux eaux» a été composé après avoir eu l'idée de l'album ou c'est lui qui donne son nom à l'album ?

M : C'est un morceau que j'ai composé pour le prochain album électrique, j'ai fait le riff, la mélodie, j'ai écrit le texte et ensuite on a commencé à bosser avec Patrick et Vince, nouveau venu dans la formule électrique, en mode «Country lab» parce que c'est dans une maison à la campagne et ils ont continué le titre avec une fin un peu psyché. Et quand on le répétait, Vince le jouait au sitar. On en est resté là sur la prod' de ce morceau. Pour l'album, on voulait mettre un inédit qu'on aurait composé tous les quatre, ensemble, mais encore par manque de temps, j'ai joué la sécurité et proposé «Entre deux eaux» mais avec Vince au sitar. Ce jour-là, notre ami Sinh Vu Do, qui est cadreur, filmait pour le making of, il nous entendait chercher un nom pour l'album, on était à table, t'as tous les noms qui sortent, j'avais pris des notes de tout ce qu'ils disaient et Sinh me dit «Entre deux eaux, ce

serait nickel». Il y avait un petit côté péjoratif mais ça correspond bien, c'est organique, c'est une parenthèse, c'est cohérent.

Reprendre «Je n'veux pas rester sage», c'était une obligation ou un vieux tube n'est pas forcément nécessaire ?

M : Non, c'est pas une obligation mais les gens l'attendent alors je voulais leur faire plaisir. La version avec l'intro de Damien est top, on était en plein trip Game of Thrones, d'ailleurs on l'est toujours, on se refait les épisodes... Quand il m'a présenté son intro, je me suis dit que ça valait le coup de la reprendre. Pour autant, on l'a mise dans le premier volume pour s'en débarasser parce que c'est un peu mon joli boulet.

C : Ça aurait été bizarre qu'elle n'y soit pas.

M : On aurait pu mettre «Quand l'herbe nous dévore» ou plein d'autres. Ce qui me désole, c'est que j'envoie cet album aux radios et quand je croise des gens dans la rue, certains me disent «ah, je t'ai entendu à la radio» et quand je demande quelle radio, quel morceau, quelle version, c'est «Je ne veux pas rester sage», c'est en électrique et c'est certainement RTL2 ! Ça fait dix ans qu'ils passent la même alors que j'ai écrit plus de chansons sous le nom de Manu qu'avec Dolly. Tu leur envoies les albums mais ils repassent toujours «Je n'veux pas rester sage», c'est un peu le syndrome «Creep» de Radiohead. Ça va, j'en suis pas arrivé au dégoût, en partie grâce à la version qu'ils en ont fait. C'est vrai que j'aimerais bien qu'on me permette de dire autre chose, j'ai dit d'autres choses depuis...

Tu penses que des gens viennent voir l'ex-Dolly et pas Manu ?

C : C'est obligé, c'est naturel même.

M : Plein de gens ne savent pas que je fais une carrière solo, qui le découvrent encore.

P : Comme on a des moyens promotionnels assez limités par rapport au commun des majors même si certains en ont encore moins que nous, aujourd'hui, il faut beaucoup d'argent pour le marketing, pour l'exposition et nous, on en a très peu. Tous les jours, on gagne peut-être une personne qui découvre que Manu chante encore ou une nouvelle artiste qui s'appelle Manu.

M : Et il y en a qui découvrent Dolly par ce biais.

Avec Dolly, vous étiez sur une major, la maison de disque n'a pas voulu t'épauler dans ta carrière personnelle ?

M : Tu touches un point très douloureux, maintenant il y a prescription... On n'avait pas signé avec Warner, Warner a racheté East West, donc on s'est retrouvé avec eux, ça arrive à plein de

groupes. On avait signé avec Peter Murray, Monsieur Négresses Vertes, Silmarils, Elmer Food Beat et j'en passe, un personnage hors norme, un découvreur de talents, un Écossais qui aime le whisky et le rock. On a signé chez son label Murrayfield qui était chez East West avec qui on s'est parfaitement entendu, à l'époque, les équipes ne changeaient pas tous les ans, on a pu travailler deux albums de façon cohérente. Pour le troisième, l'équipe promo/marketing a changé, ça commençait à moins le faire et pour le quatrième album, on résigne avec East West juste avant qu'ils ne soient rachetés par Warner. Les gars de Warner n'avaient pas voulu nous signer, ils n'ont rien fait sur cet album, pas de clip, pas de promo, nous on continuait de faire notre musique, de faire des concerts avec de plus en plus de monde. Clairement, l'album a été sabordé. S'en suit le décès de Mika, l'arrêt du groupe et un an et demi après, je veux sortir mon projet perso, j'étais contractuellement obligée de leur donner la priorité donc de leur faire écouter les chansons et d'attendre qu'ils me disent «oui ou merde». Ils m'ont fait attendre, j'allais aux rendez-vous, ils n'étaient pas là, ils ne répondaient pas au téléphone, ça a pris beaucoup de temps à me libérer de Warner parce que je ne voulais pas sortir cet album dans de mauvaises conditions avec des gens qui n'étaient pas à l'écoute. Du coup, on a monté le label Tekini... Ça m'a vacciné des majors. Autant j'étais en édition chez Universal et ils m'ont toujours soutenue, le premier album a été distribué par eux. Après on a décidé de se lancer vraiment dans l'indépendance, on a choisi un distributeur indé...

P : On a créé notre boîte d'édition, on est totalement dans l'indépendance, c'est inconscient et hyper compliqué financièrement mais on n'a pas de comptes à rendre au niveau artistique. Si on avait eu des comptes à rendre, on n'aurait pas pu faire La vérité. C'est un album tellement personnel, il y a des sons bizarres, il y a des voix bizarres derrière, ça ne sonne pas «normal», elle fait tous les instruments d'une manière qui n'est pas classique, on aurait jamais pu faire ça en major, les gars nous auraient demandé de virer plein de trucs. Je pousse Manu à s'affranchir de tout ça, de penser que les gens vont aimer ça ou ça, «fais comme toi tu en as envie même si c'est bizarre». On aime la musique bizarre. En français, il y a peu de trucs bizarres. Sur La vérité, les titres «Comme un gant» ou «Amoureux» ont un son étrange, personne ne fait des sons comme ça. Avec l'ingé son, Fred, c'était chaud...

M : Elle n'avait pas confiance, je n'avais pas la crédibilité.

P : J'ai lutté pour qu'elle fasse ce qu'elle a envie !

M : Mais il est fan de Ween, ça explique tout... Il n'y a pas un album pareil.

P : Chez les Anglo-Saxons, tu peux faire ce que tu veux mais en français, dès que ça sort de l'ordinaire... À part la nouvelle génération et un mec comme Philippe Katerine qui fait des trucs bizarres ou avec la voix derrière, c'est rare. Faire une chanson avec un seul mot, en France, c'est pas possible.

M : Il y a quand même quelques francophones qui font des trucs «bizarres» comme Malajube, Moodoïd, y'a toujours des trucs à prendre même si c'est pas des groupes qui marchent, qui sont médiatisés mais y'a des bonnes choses. L'album Labyrinthes de Malajube est une merveille.

P : Un groupe comme Chocolat a une manière de traiter la voix qui fait que des fois, tu ne sais pas s'ils chantent en anglais ou en français sans que ce soit une question d'accent, c'est le placement de la voix qui est particulier.

M : Dans une autre famille, t'as Grandaddy, il y a une forme de liberté dans les compositions. C'est ce que j'ai envie de faire pour le prochain album, c'est pas facile d'être libre, ça fait presque peur.

Noël Matteï chante sur «À bout pas au bout», son album sort chez Tekini Records qui publie très peu d'albums à part ceux de Manu, quelle décision a été prise en premier : l'inviter sur un titre ou sortir son album ? Et le morceau se retrouve dans une autre version sur son album, laquelle préfères-tu ?

M : J'aime les deux ! Au départ, j'ai contacté Noël Matteï pour sortir un livre audio chez Tekini Records, c'est un projet très personnel. Je suis souvent toute seule en voiture car je fais des allers-retours Paris-Vendée pour voir mon fils qui est encore étudiant, le seul moyen pour moi de tenir, c'est d'écouter des livres-audio et j'ai souvent été déçue par les livre-audio, soit par les choix, soit par la lecture. J'ai dit à Patrick : «On ne va pas gagner une thune avec ça, mais j'aimerais qu'on fasse une collection de livres-audio». J'ai demandé à Noël Matteï d'être le cobaye, de faire le pilote, de lire son deuxième roman «Les amours anormales». Un après-midi, on se retrouve à une réunion de travail pour ce livre-audio et on se fait écouter nos morceaux respectifs car on est en train de composer, il me fait écouter «À bout pas au bout» qui était juste en version piano-chant et je me suis imposée ! On a bossé sur un duo au lieu de bosser le livre-audio. Il m'a dit qu'il aimait mes idées et m'a demandé de faire les arrangements pour son album. Quand j'ai entendu sa première version, j'ai toute de suite pensé à Damien et Christophe, c'est eux qu'il

fallait pour cette chanson. Mais ça ne fonctionnait pas avec le reste de l'album qui est plus électro, ce morceau allait faire OVNI au milieu du reste. Quand on a décidé de faire Entre deux eaux et qu'on voulait un duo, on l'a réinvité et on a fait une version harpe/violoncelle comme je l'entendais dans ma tête et le résultat est au-delà de mes espérances. Du coup, on a les deux versions. Et je ne peux pas en préférer l'une ou l'autre.

Faire une reprise n'est jamais innocent, pourquoi celle de ce titre de Taxi Girl ?

M : C'est Patrick qui voulait cette chanson.

P : Je suis fan de Taxi Girl et de Daniel Darc !

M : En 2007, j'étais invitée aux Les rockeurs ont du cœur à Nantes par Laurent Charliot. J'avais envie que Laurent vienne chanter un morceau sur scène avec nous et il a proposé «Je suis déjà parti» de Taxi Girl. Il m'a fait redécouvrir ce titre qui n'était que la face B du 45 tours «Aussi belle qu'une balle» donc un morceau pas trop connu qui date de 1986 et on a fait cette version alors que Daniel Darc était toujours vivant. On est passé à autre chose et quand Daniel Darc est mort, on est allé la jouer au Jane Club lors d'une soirée hommage. Quand on a commencé à travailler sur le répertoire pour cette formule, on l'a intégré dans les possibilités.

D : C'est une chanson difficile, elle est dans une tonalité particulière. Elle paraît naïve et simple mais elle est compliquée, on a plus travaillé que sur les autres.

M : J'ai un rapport avec les gens, les lieux, je suis une éponge d'ondes. Quand j'ai écrit le premier album solo, j'avais le crayon mais c'est comme si Mika me faisait écrire les mots. Si je ne me sens pas bien dans un lieu, je m'en vais. Avec les gens c'est pareil, je ressens tout de suite du bon ou du mauvais. Cette chanson est difficile car quand je la chante, j'ai l'impression qu'il y a Daniel derrière moi... alors que je ne le connais pas, c'était pas un copain, je ne vais pas me la jouer «je le connais», c'est pas vrai. À chaque fois que je la chante, c'est fort émotionnellement. Maintenant, c'est un peu passé mais c'est comme les premières fois où j'ai chanté «Rendez-vous» ou «Goodbye» en live, ces chansons étaient pour Mika, je n'arrivais pas à les finir. Cette chanson-là, je suis contente de l'avoir mise dans le premier volume parce qu'elle est lourde en sensations et émotions.

Tenter de reprendre un titre radicalement différent, new wave, punk, métal... est envisageable ?

M : Non, on ne s'interdit rien !

C : Il était question de reprendre du Beyoncé à un moment.

P : Il y aura peut-être une reprise de Beyoncé sur le prochain album.

M : Oui, ce sera une version un peu électro d'un titre pas très connu. Comme ils peuvent tout faire, on ne s'interdit rien ! C'est génial. La chanson ou le message prime.

Tu pourrais donc imaginer faire une version différente, à la guitare par exemple, de «En vie», le morceau d'Apocalyptica sur lequel tu chantaient ?

M : Je n'y ai pas pensé !

D : Moi, ça me fout la pression !

M : Quelle incroyable histoire ! C'est une idée, pourquoi pas, si on le fait, on parlera de vous !

D : Eux aussi ont permis une certaine réhabilitation du violoncelle, ils ont compté dans l'histoire du violoncelle et du rock. Je ne suis pas un fan de la première heure mais leur apport est capital.

M : C'est des gros malades ! J'étais très fière. C'est incroyable qu'on me demande à moi d'écrire un texte et de chanter avec eux. Je savais que ce serait mondial, j'avais la grosse pression ! Pour l'anecdote, quand j'ai fait Bercy avec eux en première partie de Rammstein, tout allait bien au moment des balances, eux jouent avec des «ears» (avec une oreillette pour les retours), la scène est énorme et ils n'entendent pas les violoncelles en live, t'entends juste le batteur, tu as tout dans les ears. J'arrive sur scène avec le micro et j'ai rien dans les oreilles, ni les violoncelles, ni ma voix, j'avais que la batterie en repère dans le brouhaha... Quel moment de solitude ! Et t'as des gens qui pensent me faire plaisir en mettant sur Facebook des extraits vidéos captés avec les téléphones de l'époque (en 2005), c'est une souffrance absolue ! Ça ne se voit pas mais je m'étais dit «c'est Bercy, je vais arpenter la scène, je vais savourer le truc»... et je suis resté collé au centre à me concentrer sur les coups de caisse claire pour garder le rythme. Je suis sortie de scène, j'ai foutu les ears dans la gueule de l'ingé son et je suis partie, je ne suis même pas resté pour Rammstein, je l'ai dit au mec «j'entends rien», il s'en foutait.

D : C'est anti-rock n'roll ces ears, t'es dans ta bulle, ça ne marche pas...

M : J'en ai utilisé pendant 8 ans, la seule fois où ça n'a pas marché c'était devant presque 20 000 personnes, c'est con ! (rires)

Est-ce que le volume 2 sera sur la même base que le premier ?

M : Oui, ce sera le même concept, douze titres, deux titres de chaque album solo, un duo, un inédit, des titres de Dolly et une cover.

La sortie d'un volume 2 est-elle soumise à la réussite commerciale du premier ?

M : Pas du tout ! On n'en est plus là malheureusement... ou heureusement ! On fera au minimum les quatre, on sait qu'on peut les produire.

Des concerts en formation «Harpcello» sont prévus ?

M : Oui, il faut qu'on trouve un tourneur qui comprend le truc et fait le boulot ou qu'on s'y colle mais c'est prévu.

Ce sera avec Damien et Christophe ?

M : Ça n'existe pas sans eux ! Si quelqu'un n'est pas dispo, on ne fait pas le concert. Je pense que si on nous invite à un gros truc, ils vont se débrouiller pour être libres. Il y a eu quelques concerts en 2016 et 2017, les sensations étaient les mêmes qu'en formation électrique ?

P : C'est super différent. Au niveau de la concentration, c'est pas la même urgence. Il faut se poser. Mais je joue toujours en électrique, je ne joue pas à l'acoustique. Mais c'est pas le même trip, c'est pas la même proximité avec le public. M : Avec cette formule-là, les silences sont très beaux. Quand c'est en version électrique, les silences, c'est pas bon signe (rires).

Les gens écoutent, ils sont en attente, après avoir applaudi, ils se taisent... C'est beau. La communion est plus facile, peut-être aussi par rapport au lieu. On a fait un concert dans une ancienne chapelle et je m'étais mise pieds nus. En mode électrique, c'est pas possible à cause des pédales... Symboliquement parlant, ça veut dire quelque chose, t'es ancré, t'as des racines. En électrique, je ne peux pas m'empêcher de bouger, comme si j'étais un ressort. Là, je ne vais pas faire des sauts périlleux arrière ! C'est la surenchère pour certains groupes de savoir qui va faire un double salto et se péter la jambe...

P : Il y a une puissance qu'on ne peut pas retrouver par rapport à l'électrique où il faut arracher.

C : Il y a un côté plus cérébral, plus organique, moins intense.

M : Il me faut les deux. Maintenant que je connais les deux versions, je ne peux plus m'en passer, la version électrique ne me suffit pas, il me faut aussi la version harpe/violoncelle. C'est un grand luxe.

Le public est différent quand tu ranges les pédales de distorsion ?

M : J'ai le même public dans les deux versions. J'ai besoin de faire connaître aux gens ce qu'on fait en acoustique mais aussi de montrer que je suis encore là en électrique, je suis entre deux eaux ! (rires) Les gens qui aiment les chansons, la sincérité... Ça manque au rock cette

sincérité. Par exemple, je ne programme pas ce que je vais dire entre chaque chanson, ça sort comme ça. T'as des groupes qui disent la même chose tous les soirs au même moment. Le concert d'hier n'était donc pas unique.

C : T'as des chanteurs dont je tairai le nom, ils jouent à Bercy et sur leur prompteur, c'est écrit «Bonsoir Paris». C'est véridique !

M : Avoir un prompteur ou un pupitre, c'est terrible, tu ne regardes plus que ça...

P : Déjà avoir des pédales, ça me gave !

D : Homophobe ! (rires)

P : Les trucs avec 10 000 pédales, j'adore pour le studio mais sur scène, j'aime bien n'avoir que un ou deux sons.

M : Damien a un petit pédalier d'effets et son violoncelle a le son brut mais aussi parfois un peu de delay, des reverb', de la disto... tu peux avoir un solo de violoncelle comme si c'était un guitar hero avec sa guitare électrique.

P : La fin de «Je n'veux pas rester sage» sur cet album, c'est l'apocalypse, même sans batterie...

C : Sur la harpe, j'ai 7 pédales...

Un album électrique est presque prêt, on peut en savoir plus sur son enregistrement ...

D : Avec des micros ! (rires)

M : Il est déjà enregistré en home studio et certains titres vont rester comme ça car la prod' me plaît, ça plaira pas à certains mais à moi, elle me plaît.

P : C'est la même optique que La vérité, Manu fait tous les instruments, toutes les voix, c'est totalement improbable, rien n'est fait de manière classique ! Quand t'écoutes, tu ne sais pas si c'est une basse, une guitare ou un synthé... Elle triture les sons, elle reprend la batterie, elle transforme les breaks en rythmique, ça rend fou.

M : C'est toi qui me dit que c'est bizarre, pour moi c'est cohérent.

P : Mais tu ne joues pas de la basse comme les bassistes, pas de guitare comme les guitaristes et pas le clavier comme les claviéristes... Obligatoirement, c'est original, on a moins l'habitude d'entendre ça en français.

M : Il y aura aussi une partie avec les garçons qui pourront s'exprimer mais sans partir trop loin de ce que j'ai en tête. C'est compliqué, il faut être diplomate, ce n'est pas forcément mon fort mais c'est possible. C'était prévu pour fin 2018 mais j'ai envie de partir sur les routes avec la formule harpcello donc on le sortira quand on sera prêt. Il y a encore beaucoup de travail donc ce sera compliqué pour fin 2018. Ce ne sont pas les morceaux qui manquent, il y en a une vingtaine, faut le temps de bien faire ça.

D : Je pousse Manu à chanter «Un soir de pluie» de Blues Trottoir, je lui en parle souvent...

M : Quand elle chante, c'est «Un soir de pluie» (rires). Pour la version harpcello, on va la faire peut-être en live mais pas sur un album...

D : C'est ma chanson préférée de tous les temps ! Je suis content car j'ai pu draguer un peu la chanteuse sur Facebook ! (rires) C'est une chanson pop, il y a du saxo, du synthé, c'est malheureusement très pop mais je suis sûr que si tu la chantais, ce serait le plus grand tube du rock français ! C'est une chanson écrite pour Manu. Le texte et la mélodie sont magnifiques.

M : Je vais essayer d'intégrer l'idée pour le live, c'était pas la première reprise sur ma liste...

D : Réécoutez Blues Trottoir, écoutez la chanson «Absence», il y a un petit côté jazzy. Elle est parfaite pour toi.

M : J'ai déjà écrit une chanson qui est «Parfaite pour toi»...

Merci à Manu, Patrick, Damien et Christophe, à Lucie Marmiesse, Justine et Alain, et aux équipes de IDF1.

Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted & Oli

MANU

Entre deux eaux, vol 1 (Tekini Records)



En 2016, Manu a goûté à la formule «Harpcello» à l'occasion de quelques premières parties d'un Dionysos plus folk que jamais, le concept a si bien fonctionné que la petite équipe a décidé de prolonger l'aventure en studio. A Manu et Patrick Giordano se sont greffés Christophe Saunière et Damien J. Jarry. Christophe est un harpiste de renom qui a bossé pour et avec les plus grands compositeurs (genre Pierre Boulez !) mais aussi Natalie Cole, Pierre Perret, Benjamin Biolay, Sinclair... Aussi à l'aise quand il joue pour John Williams que quand il œuvre avec ses groupes (Wunderbach, Peter and the Test Tube Babies, The Toy Dolls...), il fait désormais partie d'une formule qui livrera quatre albums studios et de nombreux concerts. A ses côtés Damien joue du violoncelle, participant lui aussi à de nombreux projets comme les groupes Republic of Rock'n Roll, Dual ou Fancy Tune Lab et les shows Odino ou Queen Concerto.

Avec des emplois du temps très chargés et un album électrique en préparation, le temps accordé à ce concept a dû être limité, le studio n'a été réservé que pour trois jours et seules trois prises «live» ont été réalisées. Avec le parti pris de rester le plus «naturel» possible, quitte à laisser des sons d'inspirations, de déplacement de doigts sur les cordes et carrément à

ne pas couper la fin de la piste de «Goodbye» comme si c'était l'enregistrement d'un concert, on a tous en mémoire ces petits défauts des «Unplugged» de Nirvana ou d'Alice in Chains (le «Fuck» de Layne Staley qui arrête «Sludge Factory» !) qui ont été conservés pour les versions CD/DVD afin qu'on fasse réellement partie de l'aventure. On garde le même esprit ici, histoire de donner encore plus de chaleur à un disque qui n'en manque pas. La bonne ambiance qui se sent à la fin de ce titre est bienvenue car les mots de «Goodbye» n'ont pas changé et portent avec eux beaucoup de mélancolie, Manu explique d'ailleurs dans l'interview avoir voulu «se débarrasser» d'un titre un peu lourd pour gagner en légèreté ensuite. Car même si certains thèmes restent poignants (le superbe «L'hiver» et son cello déchirant), les notes de harpe, de sitar, de guitare incitent davantage à afficher des sourires («Amaku ochiru») et à aller de l'avant («Entre deux eaux»).

Conceptuel, l'album qui inaugure donc une série de 4 volumes, répond à un cahier des charges précis qui «impose» la présence de titres issus des différents albums de Manu mais également des raretés (disponibles sur des EPs comme «You call my name») et toujours dans des versions différentes de celles déjà parues. Dans cette optique, le titre le plus remarquable est celui qu'on a le plus entendu, «Je ne veux pas rester sage». Il permet à Damien de s'illustrer avec une introduction intrigante et un final tonitruant. Le hit est bouleversé et nous avec, même constat sur la cover «Je suis déjà parti» (de Taxi Girl) où de nouveau, les instruments classiques prennent beaucoup de libertés et nous épatent. Sur un inédit, l'effet est différent car on peut penser que chaque instrument prend sa place, sur «A bout pas au bout», ils échantent/discutent comme le font Noël Mattéi et Manu et offrent une vision plus optimiste du morceau que celle plus sombre de son compositeur original (le titre est sur l'album de Noël Mattéi).

En écoutant ce Entre deux eaux vol 1, on comprend l'engouement et l'excitation de Manu à

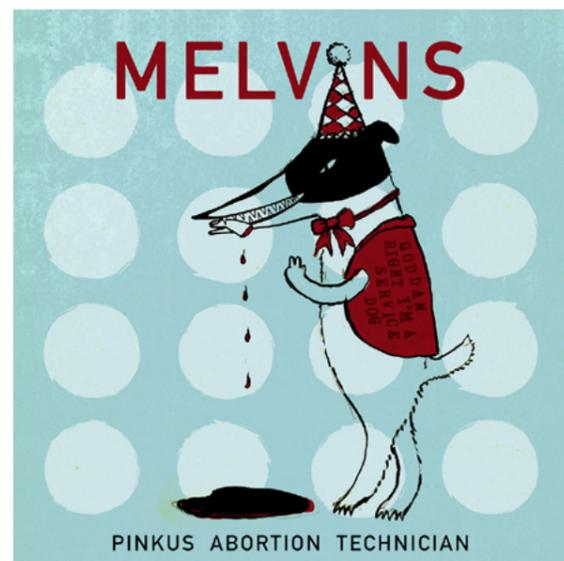
propos de cette formule qui dépoussière autant qu'elle met en lumière des mélodies et des textes archiconnus ou méconnus. Avec d'aussi bons débuts dans ce registre, on attend forcément plus des volumes suivants et surtout des concerts qui seront autant d'expériences sensationnelles.

■ Oli



MELVINS

Pinkus abortion technician (Ipecac Recordings)



Un an après la sortie de *A walk with love & death*, les Melvins mettent dans les bacs *Pinkus abortion technician*. En passant par le label Ipecac Recordings, ils allongent encore une discographie déjà longue comme le bras et même plus. Venu en 2016 sur l'album *Basses loaded*, Steven McDonald récidive pour tenir une partie des lignes de basse. Pour compléter le travail du musicien de Redd Kross, rien de moins que la participation de Jeff Pinkus. Un bassiste qui lui, est apparu sur plusieurs disques des Melvins (*Hold it in*, *Basses loaded*) et qui a une influence importante sur la formation de Buzz Osborne et Dale Crover. Le titre de l'album *Pinkus abortion technician* est composé du nom du musicien et d'un album qu'il a enregistré avec *Butthole Surfers* : *Locust abortion technician*.

Les Melvins entament ce nouveau disque par «*Stop moving to Florida*». C'est un medley de «*Stop*» de The James Gang (1969 - *Yer'Album*) et de «*Moving to Florida*» de *Butthole Surfers* (1986 - *Cream corn from the socket of Davis*). Personne n'est ménagé dans la première par-

tie du titre où l'ensemble est très énergique. Arrivés aux deux minutes, les Melvins ne prennent pas le temps d'aménager une transition. La fracture est nette. Le morceau se poursuit sur une voix sans mélodie accompagnée des plus gros effets de la section rythmique. «*Embrace the rub*» est un superbe punk dopé qui passe en 1:40' sans prendre le temps de respirer. «*Don't forget to breathe*» fait parler le contraste. Lent et lourd, il s'inscrit davantage dans le registre auquel les Melvins nous habituent. Perché sur ses 7:53', il est sans conteste le morceau le plus long de l'album. Le gong vient littéralement mettre fin à la composition. «*Flomboyant duck*» fait apparaître la guitare acoustique des Melvins. Sur l'amorce, le rêve pourrait être présent dans le chant mais il est cassé par quelques gros riffs dont la formation a le secret. Malgré quelques plaintes lancinantes de la guitare électrique, l'acoustique pose ensuite un jeu hypnotisant. C'est bien sûr le calme avant la tempête : «*Flamboyant duck*» finit dans un barouf d'enfer. Les Melvins poursuivent en semant le chaos sur «*I want to hold your hand*» des Beatles (1963). La reprise donne dans le noise et se retrouve dépouillée de son essence pop destinée à plaire aux bonnes familles américaines. On finit par oublier les quatre garçons dans le vent et par trouver un court moment quelques similitudes avec «*Endless nameless*» de Nirvana (1991 - *Nevermind*). Avec «*Brenup Butter*», les Melvins font à nouveau parler la poudre. Effort poursuivi sur la reprise de «*Graveyard*» de *Butthole Surfers* (1987 - *Locust abortion technician*). Le nouveau chapitre de la formation américaine se ferme. Les Melvins sont toujours colossaux. Leur univers agite les fantômes du passé et ne perd pas un grain de ténèbres.

■ Julien

STONE TEMPLE PILOTS

Stone temple pilots (Rhino)



Changer de chanteur n'est jamais facile mais bon nombre de groupes cultes ont connu ce genre d'aventure (Pink Floyd, Black Sabbath, AC/DC, Iron Maiden, Sepultura) et ça ne s'est pas trop mal passé. Dans le cas de Stone Temple Pilots, c'est un peu particulier car Scott Weiland était un personnage, incontrôlable, dépendant, il était plus qu'un chanteur. Son éviction du groupe après tant de tentatives de le garder dans un chemin presque droit en 2013 ressemblait plus à un électro-choc et un service que lui rendaient ses potes les frères DeLeo, à l'origine avec lui de STP. Son remplacement (pour quelques concerts et un EP) par Chester Bennington de Linkin Park n'a pas suffi à le sauver, il est parti en solo et définitivement parti en 2015, rejoignant Layne Staley et quelques autres au rang des victimes de la drogue. Deux mois plus tôt, Chester avait annoncé la fin de sa collaboration avec les STP, il se suicide durant l'été 2017. En novembre 2017, Jeff Gutt, qui n'a pas peur d'une éventuelle malédiction, devient officiellement le nouveau chanteur, il a officié avec *Dry Cell* et s'est fait surtout connaître lors du show *The*

X Factor (une sorte de Nouvelle Star Ac' qui a bien marché aux États-Unis). À l'écoute de cet album, il réussit parfaitement à «imiter sans forcer» Scott Weiland, trouvant le bon équilibre entre inspiration du maître (le côté grunge accrocheur) et touche personnelle (des mélodies plus propres, plus pop).

On retrouve donc ici la réussite connue par Alice in Chains lors de l'arrivée de William DuVall avec un combo qui se transcende avec l'arrivée d'un nouveau membre qui surmotive les vieux briscards (Dean, Robert et Eric jouent ensemble depuis 1985 !) et écrit peut-être un de ses plus beaux albums depuis le début des années 90 (Core date de 92, Purple de 94), revenant sans conteste dans le game après une dizaine d'années d'errance et une reformation pas folichonne. Cet opus éponyme (encore un ! Purple ou Shangri-la dee da n'avaient pas de titre très lisible, le N°4 n'était qu'un numéro et en 2010, le monde du rock avait renoncé à surnommer l'album) à l'artwork plutôt réussi contient ce qu'il faut de titres charmeurs pour satisfaire le vieux fan que je suis. De la dynamique et du groove («*Middle of nowhere*», «*Meadow*»), de la gouaille («*Never enough*»), un peu de tendresse («*Thought she'd be mine*», «*The art of letting go*»), de la puissance («*Roll me under*»), je retrouve tout ce que j'ai aimé dans ce groupe atypique. Que demander de plus ?

■ Oli

GHOST

Prequelle (Loma Vista Recordings)



Alors qu'un album live (Cremony and devotion) est paru il n'y pas six mois, Ghost enfonce le clou avec un quatrième album sobrement intitulé Prequelle. Le groupe, en plus d'enchaîner les tournées harassantes, se révèle productif et même si Meloria, précédent LP, est sorti il y a quasiment trois ans, on ne peut pas vraiment dire que Ghost ait perdu son temps. J'ai même plutôt l'impression que la formation suédoise enchaîne pour ne pas perdre la dynamique qui l'anime. Bref, Ghost propose un nouvel album studio, et c'est bien cela qu'il faut retenir.

Ça et beaucoup d'autres choses. Et notamment une nouvelle entité au micro et sur le devant de la scène (exit la lignée des Papa Emeritus, souhaitons la bienvenue au Cardinal Copia) mais toujours Tobias Forge aux manettes (tant au niveau de la composition que de l'interprétation et de tout ce qui a trait à l'image du groupe, son groupe). Également, des musiciens renouvelés à l'aube d'aller conquérir le monde lors de longues tournées (qui seront à coup sûr triomphales). Et toujours le même état d'excitation au moment d'enfiler la galette dans sa hifi. Et une constante : Ghost, ça fonctionne toujours !!!

Alors que la pochette de ce quatrième effort se révèle esthétiquement la plus affreuse de l'ère

Ghost, la montée en pression sur les réseaux sociaux s'est, elle, révélée haut de gamme, avec quelques mises en scène en forme de teasing efficaces diffusées à tout va, et une conférence de presse retransmise sur la toile pour présenter notre nouveau compagnon de jeu. Quant à la musique, la recette rock popisante (et non plus papisante, ok ?) des premiers disques est une nouvelle fois usée jusqu'à la moelle, avec des refrains qui défoncent la baraque (exceptionnel «Rats», majestueux «Dance macabre» et prenant «See the light» pour ne citer qu'eux). Les guitares sont toujours présentes («Rats» et ses riffs tranchés dans la grande tradition des années 80, «Faith», «Dance macabre»), le quota de power ballades est respecté («See the light», «Pro memoria»). Les futurs tubes se bousculent au portillon («Dance macabre», «Witch image») et les arrangements sont léchés (et particulièrement pour «Rats», morceau que je qualifierai de parfait). On caresse le sublime, mais on frôle parfois les fautes de goût qui, paradoxalement, feront jubiler l'auditeur (l'instrumental «Heletesfontser» parfait à écouter dans les bois en faisant un jeu de rôles, et «Miasma», également un instrumental de plus de cinq minutes à la progression fantastique jusqu'à l'arrivée du saxophone so 80's !). Dix plages (sans compter deux covers de Pet Shop Boys et Leonard Cohen) riches en sensations et en émotions, avec toujours cette constance de magnificence et de perfection.

La production de cet album, léchée et dynamique, avec les multiples couches d'instruments et de voix, est plus que réussie, et rien n'est laissé au hasard pour faire mouche et conquérir le monde et un auditoire de plus en plus conséquent. Car la magie Ghost, c'est aussi ça : s'ouvrir à un public plus large tout en gardant son intégrité sonore des premiers disques plus «confidentiels», et tout en délivrant une musique plus riche et complexe. Du grand art. Je reste nostalgique de la période Infestissumam mais la nouvelle ère de Ghost s'annonce aussi fantasque et grandiloquente que couronnée de succès. Un succès amplement mérité.

■ Gui de Champi

ERYN NON DAE.

Abandon of the self (Debemur Morti Productions)



Parce que le métal peut être «brutal» et mental, Eryn Non Dae. revient hanter nos nuits avec un nouvel opus intitulé Abandon of the self, un album emballé de la plus belle manière avec des images qui renvoient à quelques textes dans un livret aussi sobre qu'élégant jouant avec les ombres comme la lumière, apportant de la rugosité et des sensations jusqu'au toucher et à l'odorat (ce carton certainement recyclé si consistant et ô combien plus agréable qu'un papier glacé). Les Toulousains ne laissent jamais rien au hasard et reviennent plus en forme que jamais après un break qui aurait pu être fatal et 2 ans d'écriture pour sept titres ciselés où les ambiances post-métal s'entrechoquent avec des passages noise, d'autres black et constamment l'idée que cette musique s'écoute, se ressent, se vit plus qu'elle ne se bouge, car même si elle provoque quelques mouvements physiques incontrôlés (plus du headbang poing levé que du moulinet), c'est surtout dans la tête que ça se passe, on en ferme même les yeux pour mieux profiter des sensations auditives.

Le chant guttural qui attaque l'album est trompeur, la rage qu'il contient et qui semble empêcher les instruments de lâcher les sons n'est qu'une petite partie de la personnalité de Eryn Non Dae., les délicates sonorités claires qui viennent ensuite disputer la place au micro dénotent de l'étendue des capacités vocales du groupe (et de Mathieu en particulier). A différents moments, le chant passe par un phrasé en mélodies parlées avec cette pointe d'accent français (qui me rappelle Sleepers) ce qui donne une autre ambiance à l'ensemble et davantage encore de profondeur et de proximité, car ces phrases, c'est à nous qu'elles sont destinées, on est intégré à la musique, comme si notre écoute provoquait une réaction. Musicalement, cette atmosphère sombre, souvent en retenue, aime les idées tortueuses et alors que le groupe sait aller droit au but en frappant fort et vite, il préfère les options les plus complexes, les chemins détournés, l'ajout de petites choses pour prendre leur temps et créer un œuvre qui dépasse le cadre d'un simple titre, Abandon of the self ne peut se découper en pistes, toutes sont reliées entre elles, non seulement par les thèmes mais également par les sons et quelques minuscules détails qui balisent l'écoute comme si, malgré tous ses efforts pour nous semer, Eryn Non Dae. ne voulait pas nous perdre.

C'est en travaillant cet aspect d'unicité dans un disque pourtant très ouvert qu'END réussit à créer un chef d'œuvre et mérite d'être comparé aux plus grands (Tool pour ne citer qu'eux) tout en étant différent. On a donc un album de classe interstellaire.

■ Oli

PINIOL

Bran coucou (Dur et Doux)



Piniol est la réunion complète de deux formations rock du bassin lyonnais à l'humour perceptible que sont Ni et PoiL. Un monstre à sept têtes avec deux batteries, deux basses, deux guitares et deux claviers (ces derniers sont joués par une seule personne), ça en impose comme ça (surtout avec le background des gaziers) et encore plus en live où la bête est terriblement féroce. Testé et plus qu'approuvé ! Après deux ans de travail, cet orchestre maléfique livre Bran coucou, un premier album totalement farfelu signé chez la famille Dur et Doux comptant sept titres, comme leur nombre, on imagine alors que chacun de ses membres doit être l'auteur de son propre titre. Et ça se ressent tant les morceaux ont leurs propres couleurs, même si les fantômes de Ni (plus technique et saccadé) et PoiL (plus fou) se manifestent quelques fois dans cette œuvre regorgeant de soubresauts insoupçonnables.

Pour prendre la mesure de leur art, pas de solution miracle, il suffit simplement de le vivre en branchant votre casque ou en mettant votre hi-fi en marche et de vous laisser guider par

ce langage musical qui est à l'image de ses membres : sans frontière et multiple. Piniol vous invite à vous abandonner en concoctant un programme minutieusement préparé pour votre organe central comportant des schémas sonores à la fois labyrinthiques («Mimolle», «François 1er») et progressifs («Pilon bran coucou», «Shô shin») tout en faisant preuve de fausse retenue comme ce final qui met sur «Orbite». Après plusieurs écoutes, Bran coucou se dévoile peu à peu à nous-mêmes, par paliers car ses morceaux, pour la plupart très longs, paraissent incompréhensibles de prime abord. Comme ces chants d'école dadaïste où se croisent le yaourt, le latin, l'italien ou l'anglais, Piniol en fait de même avec sa musique. Difficilement identifiable, elle s'acquine aussi facilement à du math-rock (avec des cassures de rythmes totalement croustillantes) qu'à du jazz-core (sans le sax mais avec des claviers) en passant par du post-rock ou bien du rock progressif énervé et avant-gardiste dans le genre de Sleepytime Gorilla Museum. Bref, on ne s'ennuie jamais si on prend le temps de saisir les nombreuses subtilités de ce Bran coucou tourmenté par les contre-pieds.

Pendant que certaines formations dites «expérimentales» passent davantage de temps à s'écouter jouer plutôt que de concevoir de l'art pour un public, Piniol vise dans le mille avec son écriture d'une intelligente complexité et sa justesse technique hors norme, comme si ses musiciens étaient nés du même œuf... Une performance rare en France.

■ Ted

VENEZ PRESENTER VOS PROJETS ET PRODUCTIONS !

SAMEDI 13 OCTOBRE 2018

IVRY-SUR-SEINE M^o MAIRIE D'IVRY

SALON VINYLES LIVRES FANZINES

DEBATS EXPO

CONCERTS SALON GRATUIT

la JIMI

LE RDV ANNUEL DES INDÉS ET DE L'AUTOPRODUCTION

RESERVEZ votre STAND 10€

infos: 01 45 15 07 07 inscriptions: jimifestivaldemarne.org

LE HANGAR . ESPACE ROBESPIERRE . LE TREMLIN . THEATRE ANTOINE VITEZ



PINIOL

LA DATE EST COCHÉE DANS L'AGENDA DEPUIS PLUSIEURS MOIS APRÈS L'ANNONCE D'UNE SOIRÉE SPÉCIALE DU COLLECTIF LYONNAIS DUR ET DOUX À PARIS AU FGO-BARBARA. PINIOL DÉBARQUE DANS LA CAPITALE, UN RDV IMMANQUABLE POUR LES PASSIONNÉS DE MUSIQUES HAUTES EN COULEUR. ON EN A PROFITÉ POUR NOUS ENTREtenir EN BACKSTAGE AVEC FRANÇOIS DE NI ET BORIS DE POIL AFIN D'EN SAVOIR DAVANTAGE SUR LES AMBITIONS DE CETTE MACHINE DE GUERRE SONORE.

C'est à force de tourner ensemble avec Ni et Poil, que vous vous êtes dit que ce serait plus simple de fonder un groupe unique ?

François (guitariste de Ni) : C'est effectivement lors d'une tournée commune qu'on s'est dit que ça pourrait être une belle expérience de pousser plus loin la rencontre. On s'est tout de suite entendu musicalement déjà...

Boris (bassiste de Poil) : ...comme larrons en foire !

François : Exactement, et même sur des plans... euh...

Boris : Non, non, ne dis pas ! Ouais, on a partagé quelques tournées et à force d'être dans le même camion, l'idée nous est venue.

François : C'était même dès la première tournée.

Boris : Peut-être bien, ouais, je sais plus. En tout cas, l'idée a germé et on l'a fait.

C'est un projet qui est amené à durer ?

François : On verra bien ce que l'avenir nous réserve mais, dans l'idée, oui. On voulait partir sur un projet qui débouchait sur un album, ce qu'on a fait. C'était une première pour nous d'écrire pour ce type de formation composée de deux guitares, deux basses, deux batteries, et deux claviers même s'il y en a qu'un seul. Voilà, c'était un premier jet qu'on a fort apprécié. On a même déjà tous des idées pour un prochain répertoire.

Boris : En ce qui me concerne, je n'ai même pas pensé une seule seconde à la question de la durée de ce projet. On a jamais évoqué ensemble le «one-shot», ni même qu'on soit là encore là dans 10 ans. Comme disait François, le challenge c'était déjà de le faire, de monter ce répertoire. Le groupe existe désormais, on sort notre premier album, on n'est pas près d'arrêter, on avance tout simplement.

Combien de temps faut-il pour monter de A à Z un album comme Bran coucou ?

Boris : Ça dépend si on considère l'album ou le répertoire. On a mis exactement un an pour monter le répertoire, pour travailler les morceaux afin d'avoir un set présentable sur scène. **C'est un an, c'est ça ?**

François : Au bout d'un an, on faisait déjà notre premier concert. Après, pour finaliser le répertoire complet de Bran coucou, ça nous a pris six mois supplémentaires.

Boris : Ouais, donc en gros un an et demi en tout, parce qu'on a tous des agendas un peu remplis.

Et l'enregistrement ?

François : Ça, c'est venu plus tard.

Boris : De la première répétition à la fin de l'enregistrement du disque, ça nous a pris deux ans, en fait.

François : L'enregistrement a eu lieu en juin dernier, quasiment un an avant sa sortie.

Comme les instruments sont doublés, comment vous arrivez à ne pas vous marcher dessus au niveau compositions ? Est-ce que vous savez d'avance qui fait quoi ? Il y a des rôles prédéfinis ?

François : Bien sûr, on avait déjà une idée de la place de chacun dans Piniol, le fait que les instruments soient doublés est un contexte particulier. On a essayé des choses dans la composition, certaines ont marché, d'autres non qu'on a dû retoucher. Mais ça reste quand même un groupe de rock qui est doublé donc on retrouve ses éléments classiques.

Boris : Après, on a pas mal utilisé des formules avec des répartitions de voix, des espèces de polyrythmies où les basses ne jouent pas en même temps comme une ligne de basse exécutée à deux basses où chacune va jouer une note sur deux. Ça permet des jeux rythmiques assez complexes du coup dans lequel le son se ballade de gauche à droite, avec une basse à gauche et une à droite, pareil pour les guitares où ça va tricoter entre la gauche et la droite, et idem pour les batteries. Au final, on va à la fois jouer des parties à l'unisson et d'autres où ça va se découpler et se compléter. Ça permet d'enrichir l'écriture.

Est-ce que votre vision pour Piniol, c'était de faire la musique la plus complexe possible ?

François : Non, mais on pratique quand même la gymnastique rythmique et sportive du cerveau et des doigts. On officie à la base dans des

groupes à la musique un peu complexe mais c'était pas du tout l'objectif premier de Piniol. Disons qu'on ne s'est pas trop posé de limites dans la composition et au niveau de la façon de jouer.

Boris : C'est plus à l'envers qu'il faut prendre la chose. On s'est dit qu'avec toutes les possibilités qui s'offraient à nous, on allait pouvoir les explorer. C'est plus comme ça qu'on prend la problématique, on ne cherche pas la complexité mais il s'avère qu'on la trouve. Le but est moins la complexité que d'explorer les possibilités de l'orchestre. Parce que ce groupe nous offre pas mal de choses notamment en polyrythmie, en écriture de couches, en jeu de timbres. Mais la complexité rythmique fait partie de notre langage, donc on ne s'en prive pas.

Qu'est-ce que PoiL ou Ni n'a pas que Piniol a ? Et vice-versa ?

Boris : Alors, une chose évidente que ni Ni, ni PoiL n'ont, et que Piniol a, c'est la force du nombre. Déjà, rien que ça, c'est incroyable. D'être sept comme ça tous ensemble sur scène, ça nous donne une assise, un poids, une sensation de clan qui est hyper forte. On se sent un peu costaud, c'est agréable. Qu'est-ce t'en dis, François ?

François : Ben il y a Ni, il y a PoiL, et il y a Piniol. On ne peut pas dire que c'est un mélange des deux univers. C'est l'écriture qui nous a amenés vers quelque chose qui est propre à Piniol. Bien sûr, on reconnaît les influences de chacune des formations de base mais je trouve qu'au final, ça fait un répertoire différent de celles-ci.

Selon vous, quelle est la meilleure expérience pour vivre pleinement Piniol, sur scène ou sur un support audio ?

Boris : Il y a pas photo !

François : Ouais, la meilleure expérience c'est sur scène bien sûr, par rapport à ce que disait Boris, cette notion de masse et d'énergie sur scène. Évidemment, on a essayé de retranscrire ça sur disque, mais il écrase le tout en deux voix en stéréo.

Boris : Dans le public, il y a différentes attentes et de qualité d'écoute. On sait qu'une partie de notre public qui nous suit est très très attentive à ce qu'on fait, qui a une tendance à essayer de comprendre ce qu'on joue, aller loin dans l'écoute et l'analyse. Pour eux, l'album va être une bonne chose parce qu'ils pourront se passer l'album plein de fois (rires). En concert, on est plus happé par l'énergie que par la précision des sources. Donc pour décortiquer un morceau ou si on cherche à comprendre ce qu'est la musique de Piniol, mieux vaut écou-

ter l'album. Alors que pour la recevoir en pleine gueule, un concert c'est assez incomparable.

Quel est votre morceau préféré de Bran coucou ? Et pourquoi ?

François : Le morceau que Boris a composé...

Boris : C'est vrai ?

François : Non, non... Je n'ai pas de morceau préféré. Tout le monde a composé dans son coin ce qui fait que tu as l'empreinte individuelle de chacun dans les compositions. Et chacune d'elles développe son propre univers, il n'y a pas de hiérarchie. Puis même un morceau qu'on va jouer un soir sur lequel je sens que la sauce ne prend pas va me faire vibrer le lendemain.

Boris : Je saurais pas non plus te dire quel morceau je préfère.

C'est votre première tournée ?

Boris : Ouais, c'est la première fois qu'on enchaîne cinq dates dans la même semaine. En général on fait des petits groupements de quelques dates de concerts, mais on n'a jamais fait de grosse tournée.

François : C'est compliqué de faire dix ou quinze dates d'affilée pour Piniol car ça demande des conditions d'accueil, de l'espace pour pas que ça soit trop agressif pour les gens, la machine est plus grosse. On marche avec le réseau qu'on a avec Ni et PoiL que l'on connaît bien, mais ça reste quand même assez difficile de remplir des semaines complètes de tournée.

Comment se sont passés les premiers concerts, les sensations et le public ?

Boris : Très bien, on a été bien reçus, le public était super. On est bien content, on est sur une bonne lancée.

Vous continuez à vous découvrir sur scène ?

Boris : Non, pas spécialement.

François : Ça fait quand même un moment qu'on a commencé à faire des concerts. Les sensations ne sont plus du tout les mêmes qu'au début où le répertoire était très frais, il nous fallait une concentration à chaque instant, une sorte de décalage avec la réalité de ce qui se passait parce qu'à un moment donné, il faut lâcher le cerveau. Là, ça fait un moment qu'on est libéré de tout ça, de cette réflexion, de cette anticipation, la musique devient vraiment naturelle et ça permet d'aller chercher cette énergie qui rend le groupe plus puissant sur scène.

Boris : Voilà, c'est plus ça qui change soir après soir, nos humeurs, nos énergies, notre façon de se connecter les uns aux autres. Ça varie d'un soir à l'autre mais au niveau de la musique, ça

déroule maintenant, c'est assez naturel.

Vous chantez en quelle langue exactement ? J'avoue ne pas avoir tout saisi, c'est multilingue ? Du yaourt ?

François : Ah ! Le chant dans Piniol... qui est plus présent sur le disque qu'en concert. Ben, ça dépend du morceau. Il y a des textes en anglais, enfin, c'est même pas des textes ?

Boris : Il y a du latin, de l'anglais, de l'italien, du japonais, du français inventé qui est en effet une sorte de yaourt avec du français, je vois de quoi tu veux parler. Voilà, je crois que c'est tout. On a enlevé pas mal de textes en concert parce qu'on privilégie l'énergie instrumentale, qui est l'essentiel de ce qu'on a dire.

Est-ce que Piniol compte répandre sa folie à l'étranger ?

François : On est déjà parti à l'étranger, surtout en Allemagne où on a un public d'amateur vraiment motivé, hyper sympathique et généreux. Quand on va faire un concert là bas, ça en parle à droite, à gauche, et ça nous amène à en faire d'autres. Cela en devient plus simple de jouer en Allemagne qu'en France, c'est particulier, et donc aller jouer à l'étranger ouais, on y pense. Il y avait même des petits projets de traverser des mers ou autres, on n'y est pas encore mais on n'est pas contre.

Est-ce que le live est complètement fidèle au disque ?

François : La version live est assez fidèle à l'enregistrement. Il y a quelques tout petits moments où il y a une sorte de place à l'»improvisation», des moments de timbres ou de recherches sonores qui vont pas forcément être pareils que sur le disque, ce sont des choses qui se créent sur le moment. Mais sinon, la musique est très écrite donc ça doit ressembler. Après, comme disait Boris, la précision va se retrouver sur le disque car c'est très léché.

Est-ce que vous jouez en live des titres non inclus dans le disque ou bien des titres de PoiL ou Ni en bonus ?

François : Non, on ne joue que des titres de Bran coucou sur cette tournée. Au tout début de la création de Piniol, on avait envisagé de faire des titres de Ni et de PoiL et tout de suite on s'est dit que ça n'avait aucun sens de réarranger des titres des deux formations.

Boris : On voulait justement éviter que ce soit PoiL et Ni, d'où la création de Piniol et jouer uniquement la musique de ce nouveau groupe.

Cinq minutes avant de monter sur scène, ça

ressemble à quoi Piniol ? C'est du genre silence total et concentration, au contraire gros bordel, ou anticipation de reproches du style «Hey, surtout te plante pas là et là, OK ?»

Boris : Ah ! Ça dépend des soirs. Ouais, l'avant-scène, ça change chaque soir. Par exemple, hier soir, il n'y en a pas vraiment eu. Je n'ai pas bien compris, tout d'un coup, hop, c'était parti, on ne s'est pas réunis avant de monter sur scène. Il y a des soirs où on prend le temps de se retrouver tous ensemble, de se dire 2-3 choses. Et des fois, ça arrive aussi ce que tu dis, «Bon, ce soir, hein, tu fais gaffe sur ce passage !», des petites mises au point comme ça. Mais le plus souvent, juste avant de monter sur scène, on se retrouve et on se fait un petit câlin.

Lyon semble être la capitale de la musique rock expérimental avec Dur et Doux notamment, parlez moi de cette ville et son offre culturelle, ses groupes. Est-ce que ça s'entraide entre groupes à Lyon ou chacun bosse de son côté et c'est très cloisonné par scène ?

Boris : J'ai pas l'impression que je sois en mesure d'expliquer comment ça fonctionne à Lyon, mais il se trouve que nous répétons dans une salle de concert qui s'appelle le Périscope et qui a en son sein des locaux de répétition. C'est un lieu qui à la base est dédié au jazz et qui, petit à petit, s'est ouvert aux musiques actuelles amplifiées. Et dans ce même lieu, se croisent beaucoup de groupes de scènes différentes, et ça a donné naissance à un brassage de musiciens qui ont commencé à se côtoyer jusqu'à devenir pote et faire des projets musicaux ensemble. Il y a un gros crossover entre le rock et le jazz qui s'est effectué à ce niveau là, du coup, le Périscope a ouvert aussi sa programmation à ces groupes-là. Notre expérience est en lien étroit avec la constitution de notre label collectif Dur et Doux qui s'est fait sur un coup de cœur à force de tourner et qui nous a permis de rencontrer des groupes comme Ni. PoiL a fait partie des premiers groupes à avoir rejoint ce label qui a été formé par les membres de Brice Et Sa Pute. Et puis après ça, tout s'est agrégé par des coups de cœur qui n'ont pas grand chose à voir avec l'appartenance à une scène musicale puisque Brice Et Sa Pute fait de la chanson française théâtralisée, PoiL c'est encore autre chose, Ni aussi. Ce sont avant tout des rapports affectifs et passionnels qui ont réuni ces groupes. Dur et Doux est maintenant un grand vivier avec des artistes comme Pierre Pierre, un chanteur de variété qui côtoie aussi bien Ni que La Degustación, un groupe de punk barcelonais. C'est hyper hétéroclite, je ne saurais pas expliquer pourquoi.

OK, mais à Lyon tu as des groupes qui ne sont pas chez Dur et Doux. Comme votre musique est assez violente par moments, je me demandais si vous aviez des affinités avec des formations comme le métal par exemple.

François : Comme dit Boris, notre environnement musical est basé sur l'humain et les rencontres amicales. Et je pense que le Périscope est un super lieu pour vivre ça. Tu as raison, il y a plein de groupes sur Lyon, mais on les connaît pas tous et je crois pas que les affinités se fassent grâce à un style musical commun. Il y a des bulles un peu différentes sur Lyon y compris dans la musique underground et barée, mais certaines écoles ne se croisent pas forcément, des fois si, voilà, c'est la vie quoi !

Ce soir, c'est une soirée Dur et Doux, vous venez d'évoquer un peu le label. Des choses à rajouter là dessus ?

François : Ouais, c'est un collectif amical avant tout, ensuite culinaire.

Boris : Ah ouais, et accessoirement musical ! François : Oui, c'est très riche, ce qui est bien parce que ça permet de ne pas rester un univers unique. Et les gens peuvent aller sur le site, il y a la liste des artistes qui est assez conséquente, et t'as des groupes qu'existaient avant le label et d'autres qui se sont créés grâce à lui comme Piniol. Il y a de tout, de la folk toute douce, de la musique électronique, de la pop, du punk, donc comme dans un bon cochon, tout est bon (rires).

Merci à Adrien de Brown Bunny et Clément de Dur et Doux Merci spécial aux Piniol pour leur accueil. Merci à la Ville de Paris et aux équipes de FGO - Barbara.

Photos : @ Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted



XTREME FEST

HIGH VOLTAGE FESTIVAL

02.03.04.05 AOUT 2018

CAP DECOUVERTE
ALBI CARMAUX FRANCE



HATEBREED THE ADICTS
CONVERGE MILLENCOLIN
DEAD KENNEDYS COMEBACK KID
MUNICIPAL WASTE NASHVILLE PUSSY
RISE OF THE NORTHSTAR TERROR
ADOLESCENTS BOOZE & GLORY
PUNISH YOURSELF INSANITY ALERT
THE BRIEFS MALEVOLENCE
GET THE SHOT BAD COP BAD COP
OPIUM DU PEUPLE SVETLANAS
MUTE THIS IS A STANDOFF
POGO CAR CRASH CONTROL RISK IT
BROKEN TEETH GIUDA SPIRITS
THE BOOZE BROTHERS BLACK KNIVES HYPOCONDRIAX NIGHTWATCHERS
BLACK MOUNTAIN BASTARDS THE MONEY MAKERS HOUBA CRISWELL

SOVIET SUPREM

Marx attack (Chapter Two / Wagram)



Attention ! Si tu as raté des cours d'histoire, de géo et que ta culture musicale se restreint au rock pur et dur, tu risques d'avoir des soucis à suivre cet article et à apprécier Soviet Suprem ! Le duo étendu est en effet maître dans l'art du jeu de mot historique et décline à foison son univers uchronique où l'URSS domine le monde depuis l'effondrement du monde capitaliste. Tous leurs titres sont donc à la sauce coco et pas à la noix, dans un style chanson rappée punk électro funky folklo, leurs textes sont ciselés pour faire rire ou sourire, s'amuse avec les champs lexicaux tandis que les musiques reprennent des classiques balkano-disco-soviétiques.

Si le Soviet Suprem fait preuve d'une si grande maîtrise, c'est que derrière la casquette à visière de Sylvester Staline (à ne pas confondre avec le vieux groupe de grind) se cache (mais pas tant que ça) R.Wan, chanteur de Java qui était passé en solo jusque 2014 et la naissance de ce combo formé avec John Lénine et sa chapka qui abrite le crâne de Toma chanteur de La Caravane Passe. Les deux rassemblent

quelques amis autour d'eux pour pouvoir assurer en live (et en studio) notamment DJ Croute Chef (Khrouchtchev dirige l'URSS durant la crise de Cuba en 1962), Emilio Stradivarius (qui joue du goulag... euh du violon), Cyrilik Saxo (qui joue donc du saxo hérité du moine Cyrille qui apporta une écriture à l'Est) et Yougo Chavez (ou l'art de mixer histoire, géographie et politique). Un «grand» EP et un hymne album en 2014, des concerts, du boulot et débarque Marx attack cette année, comme si Tim Burton pouvait avoir un équivalent de l'autre côté du rideau de fer...

Avec Marx attack, Soviet Suprem offre une plongée en 15 plages dans un monde ubuesque où tout est possible, même la persistance de l'URSS. Mais pas l'URSS des goulags, des purges, de la collectivisation forcée et du KGB, non l'URSS de la vodka, des danseuses à jupe longue, des balalaïkas et des samovars. Après une délicate introduction qui rend hommage à Myxomatov, on peut échauffer ses articulations avec un «Diktator du dancefloor» gentiment dansant avec un phrasé et un genre qui peut rappeler les Svinkels, sur «Post soviét», l'écriture s'affine avec pléthore de jolies collisions de vocables (où le surconsommateur se retrouve à l'hyper Georges Marchais), musicalement, c'est une balade électro-folk qui rompt avec l'avalanche de beats qui fait sautiller sur «Vladimir» (adore) et sa ribambelle de potes. L'excellente série de titres assez variés continue avec «Couic couic» qui mêle chant d'enfants du Komsomol, Marseillaise et idées révolutionnaires, références disco et refrain percutant. Les effets sur le chant et le style de «1917» forment un léger creux, le clin d'œil à Kraftwerk (autant qu'à Tchernobyl) comme celui à l'Armée Rouge ne relancent pas totalement la machine qui profite de la «Valse soviét» pour reprendre l'avantage aux

poings avant de faire un tour du côté d'autres rouges opposés aux yankees. «International» renoue avec le rythme, les rimes fracassantes et le flow qui enquille les notes de bas de page pour ceux qui manqueraient de culture. Autre ambiance et autre culture avec la «reprise» (enfin, si l'on peut dire) de «Tas le look coco» de Laroche Valmont (en guest dans le clip hilarant) et sa déclinaison de coco (Coco Chanel à la Karl Marx Lagerfeld, Cocollier Robert Hue...) puis celle du thème de la Guerre des Etoiles

pour un «Tsar wars» qui surfe sur les cyberattaques (menées depuis le Kremlin ?) et le vocabulaire du net. Un petit délice. Moins martial et plus chaloupé, le «Russian kiss» (again à Moscou) embrasse hip hop comme électro avant de refermer l'opus sur un petit air de culte de la personnalité («Héros»)... bien mérité tant l'ensemble est bien foutu.

■ Oli



LA DANSE DU CHIEN

Monsters & mermaids (Arts et Spectacles)



La Danse Du Chien fête ses 20 ans ! Pour l'occasion, la bande - composée de Eric Letinier-Simoni (chant), Sébastien Teulié (guitares), Bruno Lebris (contrebasse), Paul Melnotte (batterie/percussions) et de Guillaume Christophel (saxophone) - a sorti le 3 mars un quatrième album blues rock : Monsters & mermaids.

Le disque commence par le titre «Rise». Il ne faut pas longtemps d'écoute pour s'apercevoir que la voix du chanteur fait dans le registre du vieux mais talentueux Tom Waits. C'est certainement cette teinte rocailleuse qui donne cette impression et cela semble parfait pour exorciser quelques démons. «Strange Fruit» prend la suite. Tiré d'un poème de Abel Meeropol datant de 1937, la chanson fût la première fois interprétée par Billie Holiday (1939 - Fine and mellow). Un texte particulièrement contestataire vis à vis du racisme présent aux États Unis à cette époque. Des textes pas vraiment taillés dans la dentelle pour évoquer une réalité crue : celle des hommes noirs pendus ou brûlés par un monde blanc. De quoi faire monter la fièvre au saxo de Guillaume Christophel.

Son jeu n'est pas sans rappeler celui du quartet franco-hollandais Cannibales & Vahinés. Une formation qui s'était d'ailleurs également donnée à cet exercice de reprise (2012 - N.O.W.H.E.R.E). Pour sortir un peu du blues des pistes précédentes, «Disposophobia» pointe sur le bout de son nez. Le dissonant se met alors à hurler juste avant que «Still waters» nous plonge dans les vapeurs fumeuses d'un bar à whisky. Nouvelle tempête avec «Lie to me» qui met au devant le côté free de La Danse du Chien. Passant d'un truc à l'autre sans ciller, le groupe bascule avec «Gone» sur un rock assez classique dans la structure. Pour s'offrir un dernier délice, La Danse du Chien s'expose sur «I wanna be your dog» (1969 - The Stooges). Un titre qui a en lui suffisamment de glauque et de sale pour que l'on puisse expulser la rage de ses tripes. Mais comment l'interpréter sans être l'Iguane ou même Sonic Youth ? Il faut changer l'univers ! C'est ce que la formation réalise avec brio avant de baisser l'intensité sur «San't Antonino's trigger (Under the sea)». Le morceau nous ramène en délicatesse dans une ambiance discrète voir tamisée. On souffle sur la bougie...

■ Julien

EUROCKENNES 30
5678 JUILLET 2018
BELFORT

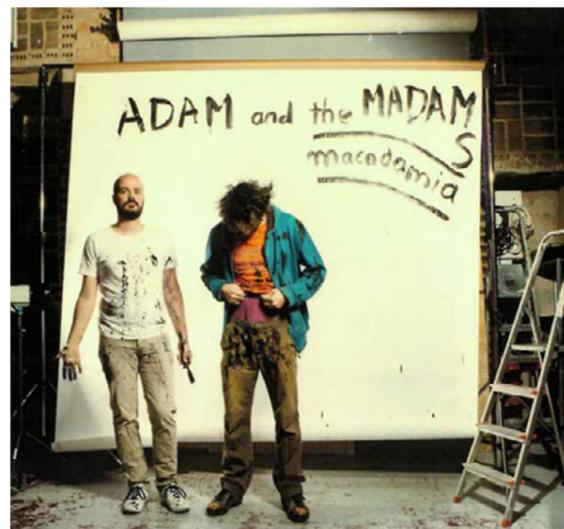
30^e ÉDITION • 4 JOURS DE MUSIQUE • PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY • BELFORT

**QUEENS OF THE STONE AGE • NINE INCH NAILS • MACKLEMORE • PROPHETS OF RAGE
LIAM GALLAGHER • ORELSAN • RICK ROSS • SHAKA PONK • DAMSO • TEXAS • BIGFLO & OLI
ALICE IN CHAINS • PORTUGAL. THE MAN • BETH DITTO • LOMEPAL • RICHIE HAWTIN CLOSE
• AT THE DRIVE IN • BALOJI • BCUC • CARNAGE • CAROLINE ROSE • CHRONIXX • CIGARETTES AFTER SEX •
DEAD CROSS • DREAM WIFE • EDDY DE PRETTO • FAKA • FATIMA YAMAHA • FFF • GOLDLINK • HAMZA
IAMDDDB • INSECURE MEN • JULIETTE ARMANET • JUNGLE • KIDDY SMILE • LEON BRIDGES • MARLON WILLIAMS
MICHELLE DAVID & THE GOSPEL SESSIONS • MOHA LA SQUALE • NAKHANE • NOTHING BUT THIEVES • OUR GIRL
PIHPOH • RICH BRIAN • RILÈS • SAMPHA • SEASICK STEVE • SKI MASK THE SLUMP GOD • SOPHIE
SUPERORGANISM • TANK & THE BANGAS • THE BLACK MADONNA • THE BLAZE • THE LIMIÑANAS
TOUTS • TRUCKKS • VIAGRA BOYS • WARMDUSCHER • WEDNESDAY CAMPANELLA • ZEAL & ARDOR...**

4 SCÈNES • 61 CONCERTS • #EUROCKS2018 • EUROCKENNES.FR

ADAM AND THE MADAMS

Macadamia (Bloody Mary Records / Inouïe)



Si tu t'intéresses à l'approche psychologique des émotions (ou que tu as vu le film d'animation «Vice Versa» de Pixar, ça marche pareil), tu sais donc que les émotions majeures sont la colère, la peur, le dégoût, la joie, la tristesse et la surprise. Il y a parfois des groupes qui traitent d'une seule sensation et la développent sur une dizaine de titres et puis il y en a d'autres comme Adam And The Madams, qui savent prendre en compte la richesse de l'esprit humain et aiment à la retranscrire musicalement. Déjà bien secoués par leurs précédentes productions, à savoir le LP Death by a million splinters en 2013, et l'EP Almost ! en 2017, on repart sur les mêmes bases avec ce 3ème album qui nous propose une nouvelle fois ce mélange de indie rock garage punk noise Lo-fi (eh oui, tout ça dans une seule galette). Et aux manettes de cette étrange machine à produire du son, on retrouve essentiellement Adam Lanfrey et Cyprien Steck, qui sont accompagnés de moult assistants de production sonore (surtout des batteurs, au nombre de 6, qui viennent poser le rythme, chacun sur une chanson).

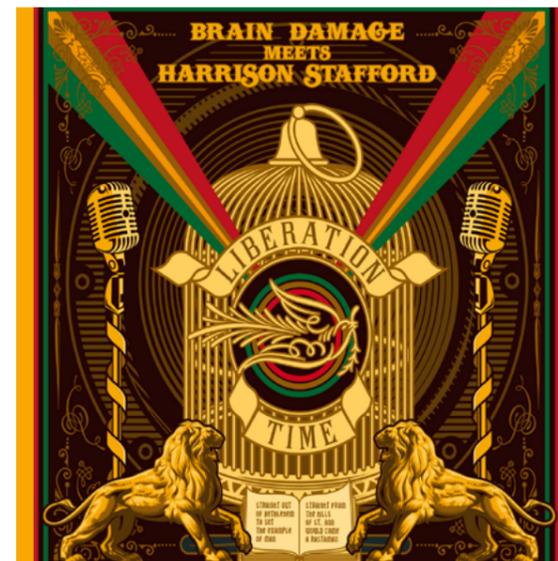
Pour ce nouvel opus, Adam And The Madams nous propose 11 tracks débridés, débordant à la fois d'incongruités musicales et de minimalisme instrumental. Toujours experts dans l'art de la déconstruction du génome du rock, les Strasbourgeois semblent toutefois avoir plus cloisonné le fruit de leurs expérimentations puisque chaque titre a désormais son style, son empreinte. Donc, pour en revenir avec les émotions majeures citées en liminaire, on peut en retrouver véritablement un certain nombre dans Macadamia : La joie dans un «Since you're gone» pop rock ; la tristesse dans les très folk «I don't wanna choose» ou «Ant hill» ; la colère dans le «I'm coming» plutôt punk ; le dégoût dans le noisy garage «She said no», et ainsi de suite. Diverses expérimentations qui ne sont pas sans rappeler The Pixies, Pavement ou Sonic Youth. Et c'est bien la prouesse d'Adam And The Madams de conglomerer de si disparates morceaux émotionnels en une unité cohérente.

Macadamia est donc un très beau puzzle musical, et les 2 musicologues savent créer chaque pièce à partir de tout ce qui leur passe dans les mains. À l'image de leur clip «Caterpillar», effectué en stop motion avec l'assemblage de plus de 2500 photos (une création de la réalisatrice Laura Fix). Bref, un puzzle musical qui n'a rien d'un casse tête mental mais tout d'une rêverie émotionnelle.

■ Eric

BRAIN DAMAGE MEETS HARRISON STAFFORD

Liberation time (Jarring Effects)



Rencontre aussi évidente qu'improbable que celle de Martin Nathan aka Brain Damage, le prince du dub français, avec le leader charismatique de Groundation, j'ai nommé Harrison Stafford. Évidente car l'on sait que le Stéphanois aborde depuis plusieurs années les collaborations comme de véritables challenges, très souvent avec réussite (notons celles avec High Tone, Vibronics, Sir Jean et l'ambitieux projet en Jamaïque Talk the talk / Walk the walk). Improbable car autant nous savions que Brain Damage, avec ses 12 albums à la clé, s'est établi une petite réputation à travers le monde, autant toucher les États-Unis et ses artistes reggae était encore loin d'être d'une facilité déconcertante. Et pourtant, le français souhaitant s'ouvrir et casser davantage de barrières a souhaité poursuivre cette voie de «dé-dubisation» de sa musique en contactant le très courtisé rastafari Harrison Stafford, chanteur au timbre vocal instantanément reconnaissable. Ce dernier répondant à l'appel favorablement, le fruit de ce travail à deux se nomme Liberation time.

Que les choses soient claires dès le départ, Liberation time est bien un album de pur reggae (bon, OK, avec quelques relents évidents

de dub quand même) composé et produit par Martin en 9 mois et chanté intégralement par Harrison Stafford. Un travail en duo qui s'est réalisé à distance à base d'envois de fichiers numériques et conclu par 10 pistes structurées de manière à en faire de véritables chansons originales et personnelles et non des titres aventureux sortis de je ne sais quel sound system. Une première pour Brain Damage qui assure avec son compère un album chaleureux invitant à l'évasion, plus du côté de Kingston que de Saint-Étienne ou de la Californie. Une production moderne (en doutait-on ?) qui rend grâce à toutes les formes de riddim du style susnommé et donc à une variation d'ambiance agréable où le skunk est roi. Dans une interlude où la trompette s'exécute, l'Américain en profite pour se présenter en langue française aux français et les remercie de leur soutien sur «Harrison Hello», un geste sympa comme cette propension à vouloir diversifier ses rythmiques vocales, comme son débit rapide sur une partie de «Stand by me».

Sans révolutionner un genre bien défriché et qui ne révèle plus beaucoup de ses secrets, Liberation time a le mérite de sortir du lot par ses compositions plutôt fraîches et ses idées bien amenées. Brain Damage n'a visiblement pas tiré toutes ses cartouches et continue d'asseoir sa réputation dans le monde avec ce disque qui risque d'avoir de bons échos aux États-Unis. Alors, oui, un album reggae en «Disque du moment», ça peut paraître comme ça presque déplacé pour certains de nos lecteurs amateurs de rock stricto sensu. Mais n'oublions que le reggae est né d'influences musicales qui ont fait naître elles-mêmes des styles qui sont largement représentés sur notre mag.

■ Ted



NO ONE IS INNOCENT

QUARTIER DU CHEMIN VERT, BOULOGNE/MER, ON EST JEUDI, IL EST 18H, DES GAMINS JOUENT SUR LE PARVIS DE LA PLACE D'ARGENTINE DONT LA TOUTE RÉCENTE SALLE DE SPECTACLE REÇOIT CE SOIR NO ONE IS INNOCENT, C'EST D'AILLEURS KEMAR QUI EST AU GUICHET À L'ENTRÉE, NON PAS POUR VENDRE LES DERNIERS BILLETS MAIS POUR CHOPER UN PEU D'INTERNET, LE WIFI DÉCONNNE, IL FAUT SE CABLER... «T'AS LE TEMPS ?» BIEN SÛR QUE J'AI LE TEMPS... APRÈS LE CYBERJOB POUR LE MERCHANDISING, ON DESCEND DANS LES LOGES POUR S'INSTALLER ET DISCUTER PENDANT QUE LES AUTRES VONT VOIR LA MER, HISTOIRE DE GARDER UNE AUTRE IMAGE DE BOULOGNE QUE CELLE DES MURS EN BÉTON...

No One Is Innocent a toujours utilisé des photos pour ses artworks. Pour la première fois, c'est un dessin, pourquoi ce choix ?

Parce qu'on en a un peu marre de faire des photos ! On a rencontré cet illustrateur qui s'appelle Carlos Olmo et qui est un mec brillant, il a beaucoup de talent et comme l'album s'appelait Frankenstein et qu'il a un univers très «monstre» dans son book, ça nous a vachement plus.

Vous avez choisi un de ses dessins ou il a dessiné un truc ?

Non, on s'est inspiré d'un truc qu'il avait fait mais qu'il a retravaillé.

L'évocation de Frankenstein, pour toi c'est quoi ? C'est le personnage en lui-même, c'est le livre ou c'est le film avec Boris Karloff ?

Non, c'est pas forcément le bouquin de Mary Shelley. C'est qu'on s'est rendu compte qu'il y avait cinq titres qui faisaient référence à la création du monstre, on évoque Donald Trump, on évoque encore le monde de la finance qui tapine avec l'Église, on évoque l'ingérence occidentale au Moyen-Orient qui nous a renvoyé un boomerang avec Daesh, AQMI et toute la bande, on évoque les revenants qui reviennent de Syrie... Au bout d'un moment, tu vois quand même pas mal de références à la création du monstre et on a trouvé qu'en plus d'appeler ce morceau «Frankenstein», ça donnait une vraie identité, un thème d'album.

Et pourtant au départ, le monstre de Frankenstein n'est pas forcément méchant.

Non, on évoque le créateur, c'est un mix, si tu veux il y a l'idée du créateur et en même temps l'idée du monstre. Si tu évoques Donald Trump, tu peux évoquer le créateur, si tu évoques les revenants, c'est la créature.

Justement, il y a un amalgame dans la pensée générale disant que Frankenstein c'est le monstre, alors que c'est l'inventeur.

Exactement ! On pense beaucoup au monstre, on pense moins à Victor Frankenstein qui est le docteur.

C'est pratique du coup.

Oui c'est pratique, mais c'est surtout que le mot fait référence à quelque chose qui se coordonnait avec les idées du texte.

Si tu étais une créature de Frankenstein, tu serais un assemblage de quoi ?

Physiquement ? Je serais, j'ai envie de te dire, le corps et l'esprit de Mohamed Ali... pour être cohérent avec un album [rire]. Je pense à ça

car j'ai pas envie d'être Bachar Al Assad, la tête de Bachar Al Assad avec le corps de Kadhafi ou alors l'inverse... C'est intéressant ta question, ça me fait penser un peu à la maxi tête !

La pensée de Massoud, un peu de Neruda et on retrouve pas mal de No One Is Innocent...

Mais après, c'est soit tu vas dans le trash, soit tu vas dans l'idéal, t'as plus envie d'invoquer tes héros. Nous on a la sensation de mettre le doigt sur les monstres, de les cibler, pas de les rendre brillants, à part effectivement quand on met le doigt sur Mohamed Ali à qui on avait envie de rendre hommage.

On est dans la ville et même le quartier de Frank Ribery qui était surnommé Frankenstein au collège, le Frankenstein c'est une «mauvaise image» alors qu'il subit son destin, c'est pas forcément abordé dans l'album.

C'est comme quand on nous demande avant d'attaquer un album, «Ouais No One, vous allez faire un album, il va falloir parler de ça, de ça, de ça...» Attendez les mecs, on n'est pas le supermarché de l'engagement !

C'est un peu votre marque de fabrique quand même, on s'attend à ce que vous parliez de Trump...

Ouais, «on s'attend à», d'accord, mais ce que les gens ne comprennent pas, c'est que c'est aussi à la musique qui nous «drive» d'évoquer un thème. Pour donner un exemple, quand on fait «Ali (King of the ring)» sur Mohamed Ali, quand on travaille l'instrumental, c'est rempli de droites de gauches, d'uppercuts, d'esquives, t'as l'impression d'être sur le ring ! Et à un moment donné, moi ça me saute à la gueule. Effectivement deux ans avant, la disparition de Mohamed Ali nous avait quand même pas mal touchée, ne serait-ce que par rapport à ce que le mec a entrepris par rapport à sa notoriété : défendre les droits civiques, lutter contre le Vietnam... Pour nous, ce sont des modèles ces mecs-là, comme Massoud a pu, lui, résister aussi face aux Talibans, comme d'autres. Alors après évidemment, on peut évoquer les Ghandi, les Mandela tous ces gens-là, le Che, des mecs qui ont marqué des générations. À un moment donné dans No One, il faut qu'il y ait un vrai lien entre la zik et le texte, quand on attaque «Les revenants» et qu'il y a 2 minutes 30 de mouvements lents, dans la zik, t'as l'impression d'une menace, t'as l'impression de quelque chose de mystérieux, de très étrange et tout d'un coup, ça pète - Boom ! - on a envie de parler de ce thème, le thème s'impose, tu vas pas avoir le texte des revenants sur «Desperado», sur «Nous sommes la nuit» ou «Tee-

nage demo». Non, la musique influence le texte. Alors évidemment, des fois dans le tiroir on a quelques thèmes qu'on a envie d'aborder, moi c'est vrai que j'avais envie de parler de Trump, j'avais envie de parler, de reparler encore de la puissance de la finance mais les copains m'ont dit «Ouais, si tu reparles de la finance, on l'a déjà fait, parles-en autrement», j'ai dit «OK, d'accord ! Je vais faire tapiner les mecs de la finance avec l'Eglise». Ce qui est plutôt réaliste...

Mohamed Ali, quand on réfléchit, on se dit voilà un gars qui tapait fort, qui avait un message, qui était engagé, du coup on peut faire facilement une comparaison avec No One...

Ouais, à notre petite échelle, dans l'esprit, nous on a cherché à utiliser la musique pour dire des trucs, pour défendre des idées, pour donner nos convictions sur les choses...

Du coup, pourquoi est-ce que tu n'as pas écrit avant sur Mohamed Ali ? C'est juste parce qu'il est décédé que t'as eu l'idée...

Non parce que ... La musique ! Je ne parle pas de Mohamed Ali sur «La peau» !

Mais tu pourrais dire «J'ai un texte sur Mohamed Ali, il faut trouver une musique qui punch»...

Ouais, mais tu sais, on ne contrôle pas. C'est comme sur «Massoud», tu sais que ça va péter, t'as envie de raconter un truc sur le mec, tu sais, c'est vraiment une histoire de sensations, comment tu vas poser ta voix, comment les mots vont se poser sur quelque chose... C'est un peu toujours comme ça que ça se passe.

C'est donc à chaque fois la musique qui arrive avant les textes ?

Il faut sentir l'énergie de la zik, la rythmique, l'harmonie, le phrasé qui va y avoir ...

Et tu composes ou tu laisses faire ?

Non, je suis avec eux, avec Shanka et Poppy, tous les trois, les deux ils s'apprécient vachement, ils aiment bosser ensemble, c'est deux personnalités complètement différentes. À la fois, t'as Shanka qui est un peu le genius, il a dix mille idées à la seconde, et puis de l'autre côté t'as Poppy qui est le stakhanoviste du riff, qui va prendre un riff et le décortiquer pendant des heures et des heures pour en extraire un truc qui va péter. Je trouve que l'assemblage des deux est génial.

Du coup, t'as un peu de pression pour écrire les textes ou ça prend le temps que ça prend ?
Grave ! C'est dur pour moi. Dès qu'on démarre

un album, c'est l'horreur absolue.

T'as quand même des notes dans les tiroirs ? T'as toujours des phrases qui sonnent...

Des punchlines qui sortent, ouais. Effectivement mais depuis «Révolution.com», j'ai écrit 3-4 titres tout seul, après j'ai travaillé avec mon acolyte Emmanuel De Arriba, ça fait 15 ans qu'on écrit ensemble, à chaque album il y a 6-7 morceaux qu'on écrit ensemble, c'est un ping pong entre nous, on fonctionne comme un vieux couple qui n'est pas d'accord et se fout sur la gueule. On est supra exigeant avec nous-mêmes, supra exigeant, on peut se prendre la tête pendant une semaine sur 2 phrases.

Et en arrivant en studio ça ne bouge pas ou ...

En général quand on arrive en studio on veut être prêt. Moi je veux être prêt. Moi j'ai besoin de poser. On n'écrit pas en tournée, moi j'écris pas en tournée, je peux pas écrire en tournée, j'ai l'esprit et le corps complètement bouffé par ce qui se passe. Sur Propaganda il y a aussi l'intervention de Fred Duquesne, notre réalisateur hyper important, c'est le sixième homme pendant un mois et demi-deux mois quand on est en studio, je me rappelle que sur Propaganda sur le refrain de «Charlie», il m'avait dit «Tu peux faire mieux» et je lui ai dit «T'as peut-être raison» et puis je doute, je réfléchis, j'ai revu ma copie, j'ai replanché dessus, on a attaqué d'autres morceaux et on est revenu sur «Charlie» après, je suis revenu avec 2-3 punchs différents et c'était ça. Mais le changement, c'est le changement pour l'exigence, pour être plus fort, rebondir, pas simplement pour une histoire de rythmique ou de machin comme ça, non plutôt par rapport à ce que tu racontes.

Dans le clip de «Ali» on vous voit taper sur des bidons genre Tambours du Bronx, ils vont faire des shows avec Sepultura, au Motocultor. Ils vont jouer avec Reuno de Lofofora, avec Steph Buriez, c'est des pots du Bal des Enragés, ils ne t'ont pas appelé ?

C'est génial mais non, ils ne m'en ont pas parlé.

Le Bal reprend en 2019, apparemment t'es un peu plus impliqué que les années précédentes.

Ouais, Nico nous a demandé avec Shanka et Poppy de participer au Bal. Ça nous branche grave, je l'ai fait deux fois et j'ai trouvé ça génial, je me suis éclaté, t'es reçu royalement, c'est une ambiance hyper familiale, tout le monde est à sa place, tu te sens bien, c'est un bonheur d'être dans le Bal.

Du coup, pour remercier Niko, tu l'as fait



chanter sur «What the fuck» !

Non, ce n'est pas une histoire de «je te renvoie la balle», c'est juste que parce qu'avec les Tagada Jones, on a le même état d'esprit dans la façon de voir la musique, dans la façon de la jouer sur scène, dans nos idées, dans les choses qu'on défend, on ne fait pas tout à fait la même musique mais on a vachement de points communs.

Et c'est un des rares groupes avec lesquels vous avez partagé pas mal de dates et c'est d'ailleurs étrange, on avait l'impression que No One Is Innocent était un peu tout seul, alors qu'il y a plein de groupes qui jouent tout le temps ensemble.

Quand tu dis ça, c'est que les gens n'ont pas forcément de mémoire, nous à l'époque quand on a commencé avec No One, on prenait Mass Hysteria avec nous plein de fois, on s'est retrouvé sur plein de plateaux avec Lofofora, les Mass, Oneyed Jack mais c'est vrai qu'il n'y avait pas forcément un groupe avec qui on avait envie de faire plusieurs dates d'affilée. Là, c'est surtout le fait de rencontrer Nico, de discuter avec lui, c'est un mec que je respecte énormément. C'est un mec brillant Nico et qui mérite grave le respect et à qui le monde du rock, du métal, du heavy doit beaucoup, parce que c'est

un fédérateur ce mec, c'est un superman ! Et il n'y a pas que moi qui ait eu ce feeling avec lui et c'est ça que je cherche, ça a matché avec le son, avec les lights avec tout le monde, Warner est venu faire un concert avec nous, Tranber était pas là, il a dit «OK, les gars, j'apprends les titres», on s'apprécie, tu sors un album, je dis ce que j'en pense, nous on sort un album, je t'envoie mes démos, dis-moi ce que tu en penses, il y a un vrai lien, c'est ça que j'appelle un vrai lien.

Le Bal reprend déjà «Paranoid».

D'ailleurs, leur version est nulle, vivement qu'on arrive (rires)

Cette cover n'est pas trop «évidente» quelque part ?

Pourquoi ? Shanka (revenu d'un petit tour à la mer) : Honnêtement, je ne savais même pas qu'ils la reprenaient. Pareil, je ne m'en rappelle plus. T'as envie de reprendre «Paranoid» d'une certaine façon, à la limite demande-moi pourquoi on reprend «Paranoid».

Mais, ça tout le monde le fait ! Alors j'essaie de trouver un biais... (rires), bref, c'est pas trop évident, trop cliché, trop naturel ?

Pour nous, ça semble naturel, oui !

Quand vous reprenez Depeche Mode, c'est moins évident...

S : Quand tu fais une reprise, t'envoies un message, qu'est-ce qui t'a influencé ? Qu'est-ce que t'aimes ? D'où tu viens ? Toi tu connais «Paranoïde», mais un gamin de 13 ans connaît pas forcément, il a plus grandi avec d'autres trucs. Combien de fois on a découvert les morceaux via les covers ?

S : Elle est là la démarche, plus que de se dire qu'on veut un truc qui fait classe ou un truc qui fait vendre, un truc qui ne fâchera personne. La démarche, c'est juste «C'est quoi notre ADN ?» et le faire partager aux gens. Par le passé, on a repris Devo, y'a pas grand monde aujourd'hui qui connaît encore, mais la démarche est la même.

Et il y a aussi le fait que quand Shanka sort l'instru, putain, il colle vachement bien à la prod' de l'album que Fred est en train de nous faire, donc on se dit «OK, on n'est en train de faire n'importe quoi».

S : Faut rester sur l'envie en fait, sur les covers, faut pas surprendre le truc. C'est essentiellement une récréation, du plaisir à partager. Et malgré tout, faire éventuellement découvrir ça aux gens parce que Black Sabbath c'est énorme, je pense que pour nous c'est évident parce qu'on est des trentenaires et quarante-

naires mais pas nécessairement pour des gens plus jeunes. C'est bien de rendre hommage aux plus vieux aussi.

Cool y'a des plus vieux que nous ! [rires]

Depuis deux mois, vous avez fait une vingtaine de dates. Ça va, pas trop fatigué ?

Si, des fois ça pique un peu. La dernière semaine a un peu piqué mais heureusement on a pu se reposer donc on a rechargé les batteries.

Est-ce que quelque chose change sur cette tournée par rapport aux nombreuses autres par le passé ?

Ce que j'ai dit aux potes dès qu'on a commencé à bosser et qu'on a trouvé la set list, c'est «Putain c'est génial, on a 17 titres et y'a pas un moment où mon esprit est ailleurs». Parce que ça peut arriver sur un ou deux titres parce que tu restes sur le moment d'avant qui a été super intense. Pas là, chaque morceau qui est attaqué, moi perso, je suis dedans à fond.

J'ai jeté un œil sur la setlist, on retrouve «La peau», c'est une obligation ou il y a toujours du plaisir ?

Grave ! Regarde le nombre de morceaux qu'on a fait ! À un moment, il faut choisir et on en a un paquet, ceux qu'on choisit c'est parce qu'on les

kiffe grave. «La peau» en fait partie. D'autres morceaux ne sont pas dedans comme «La peur» ou «Revolution.com»...

Beaucoup de jeunes groupes ouvrent pour vous, il y en a qui t'ont marqué dernièrement ?

Il y a un groupe de quatre filles à Montauban, quatre nanas c'est leur premier concert, ça ne fait pas très longtemps qu'elles jouent ensemble et on a été un peu scotché. Hyper bien. Déjà un groupe de nanas qui jouent du rock, c'est cool, mais là elles nous ont un peu scotché parce que si c'est ça au premier concert, qu'est-ce que ça sera au vingtième ! Elle s'appellent Madam, elles sont entre Montauban et Toulouse (NDO : Tarbes en fait). Quoi d'autre... Ah oui, les Fabulous Sheep, eux ne sont pas trop dans notre univers, c'est plus pop Radiohead mais hyper bien. S : Les Pogo Car Crash Control, ils commencent à prendre du galon, je les ai vus sur l'un des premiers concerts, je me suis dit «C'est quoi ce truc ? d'où ils sortent ? C'est génial !». Sur un festival, on jouait avec No One et ils jouaient aussi, j'ai dit à tout le monde «Faut que vous voyez ça, c'est des fous», c'est des potes. Récemment ils ont ouvert pour nous à Mulhouse. J'en parlais avec Olivier (NDO : chanteur des P3C) dans les loges au Noumatrouff, il me disait «C'est cool, dès qu'on vous croise, on est en famille, on se sent bien» et c'est vrai je regardais autour de moi, il y avait un Shanka qui parlait beaucoup avec Olivier, moi je parlais à Louis l'autre gratteux, Tranber avec Lola la bassiste, tout le monde se parle, tout le monde a des trucs à se dire, le courant passe bien.

Vous allez faire aussi là beaucoup de festivals cet été, est-ce que vous pensez être un bon client pour les programmeurs ?

Ce qu'il y a c'est que nous on n'est pas planté derrière le pied de micro, nous ce qu'on aime en festival c'est l'imprévu, l'inattendu, les accidents, un envahissement de scène qu'on ne contrôle pas...

S : Il y a un côté happening... Bon client ouais, enfin en tout cas nous on vient pour faire du spectacle, c'est ça qui nous intéresse. Même quand on joue en salle...

S : En festival, tu peux avoir ce côté hors de contrôle, voir jusqu'où ça peut aller... Quand on fait Les Insus au Stade de France, on se dit «les gens vont être attentifs» et en fait on se rend compte que parce qu'on est plutôt sincère et parce que ce qu'on raconte n'est pas trop nunuche et puis que, putain, on a qu'une demi-heure mais on donne tout ce qu'on a. En face, à un moment donné, t'as 30 000 personnes qui lèvent les bras ! Plutôt cool quoi.

No One Is Innocent a cette image de groupe engagé, militant. Est-ce que c'est encore possible aujourd'hui sans avoir des pressions du label, des tourneurs, des salles ...

Tu racontes ce que tu veux ! Tu fais la pochette que tu veux, tu bosses avec qui tu veux, ça n'a jamais posé de problème. Même quand on était en major, de toute façon, ils ne comprenaient pas vraiment le truc. S : Déjà, va imposer un truc à Kemar ! [rires] Allez, bonne chance ! Hey, le stagiaire va lui dire de pas dire ce qu'il dit. C'était un peu l'objet rock, laissons-les faire ce qu'ils font. En terme d'écriture, ça va, ils savent à peu près aligner trois quatre phrases qui tiennent la route. À moins que tout d'un coup tu fasses un morceau «Hitler is innocent», qu'est-ce qu'ils font, ils ont pris des drogues ou quoi ? Le seul truc qui est là, c'est cette espèce de reconnaissance de la famille de la musique machin mais ça fait longtemps qu'on en a plus rien à foutre.

Dans le titre «Frankenstein», tu parles de façon ironique de «progrès démocratiques», on serait mieux en dictature si le dictateur était sympa ?

On nous parle de progrès constamment à la fois institutionnellement parlant, économiquement parlant, technologiquement parlant, finalement on se retrouve toujours à essayer de dézinguer le Moyen Orient pour piquer leurs ressources pour pouvoir survivre et en même temps tu vois ce que ça nous renvoie. Le problème, c'est qu'on est dépendant aujourd'hui de cette stratégie des gouvernements occidentaux et notre dépendance elle se caractérise par le fait que ça nous renvoie des mecs qui sortent un couteau à Quatre Septembre l'autre soir à Paris et puis d'un coup dézinguent des gens. Des exemples comme ça, il y en a 50 depuis cinq ans. Et après, on nous fait «nous sommes en guerre», t'es gentil, moi j'ai pas décidé la guerre, personne ne l'a décidé, moi les Irakiens, ils m'ont rien fait, Mohamed Ali disait «les Vietnamiens m'ont rien fait». Voilà c'est ça le vrai problème de société occidentale.

Comment résoudre le problème ?

J'en sais rien, c'est pas moi qui est au pouvoir.

Justement, est-ce que le vote est encore une solution ?

Bien sûr ! Il le faut. Ils me font rire les mecs genre «le vote sert à rien», OK alors c'est quoi ton autre modèle ? Moi j'en n'ai pas trouvé d'autre...





À la limite, on peut voter pour qui on veut, ils auront toujours la même politique et la même stratégie...

Peut-être pas... Il y a des mecs qui se positionnent différemment. Là en l'occurrence on n'a pas choisi le bon, Macron ça fait 250 fois qu'il sert les paluches à Trump ou à Poutine, alors évidemment il faut avoir de bonnes relations avec ces mecs-là mais moi je préférerais Hollande. Je trouve que Hollande il avait une distance avec les Saoudiens, je trouve qu'il y avait une distance avec Poutine, moi j'aimais bien. Je le dis souvent aux potes, je regrette Hollande. Moi je l'affirme, on l'a traité de mou, de Flamby, de tout ce que tu veux, je trouve ça hyper injuste. Il nous a mis un peu dans la merde quand même parce qu'il est allé faire le chef de guerre, au Mali peut-être qu'il avait raison mais il est allé faire un peu trop le chef de guerre et on a eu un peu le boomerang avec Charlie Hebdo, le Bataclan. Mais socialement parlant, c'est un vrai mec de gauche, peut-être qu'il n'a pas réussi à résoudre le chômage comme il le voulait et qu'il n'a pas réussi d'autres choses mais Hollande ne serrait pas les paluches des Américains et des Saoudiens comme Macron le fait. S'il faut faire ça pour redresser la France, c'est déprimant.

Ta dernière colère ?

Samedi soir, on allait à l'anniv' d'un pote samedi et on est passé en taxi devant Quatre Septembre, devant ce qu'il s'est passé, et tu te dis «Merde, merde, merde», il y a encore un innocent qui s'est fait planté par un dingo qui a crié «Allah akbar», ça fait chier. Ça mine.

On termine là-dessus ou tu me donnes ta dernière joie ?

On est dans le terrain, ce soir on joue à Boulogne, on a quatre concerts dans la semaine, un concert de No One à chaque fois c'est une fête, quoi qu'il arrive, notre métier, c'est de faire de la musique. 80 % des gens qui viennent nous voir c'est parce que je pense qu'ils kiffent notre musique et si à un moment ils aiment ce qu'on raconte, tant mieux. On kiffe de jouer ensemble, on kiffe de rentrer dans les loges, d'avoir plein de choses à se raconter, malgré la fatigue des trajets, on ne dort pas beaucoup...
S : C'est toujours hyper positif de voir des salles pleines sans aucune couverture média quasiment. C'est rassurant parce que des fois on a l'impression avec les téléphones, t'es toujours sur des news, toujours sur les réseaux sociaux, tu te dis si tu n'y es pas, tu n'existes pas, en fait No One, c'est un peu la preuve, avec d'autres groupes, qu'il y a une vie au-delà du «online», du réseautage et des médias en général. De



temps en temps on met une photo sur notre facebook, sur Insta, voilà mais on n'est pas comme des furieux, pas accro mais on existe quand même.

Merci Kemar et Shanka, merci aussi à Arnault et Marie (Vercords)

Photos : © Oli

■ Oli

THE WIGGAR OVERDOSE

New York Sous Bois rapcore club (Autoproduction)



Un solo de flûte traversière pour débiter cet album dans un titre introductif nommé «New York Sous Bois». La dernière fois que j'ai pu associer la flûte en biais avec la grosse pomme, c'était pour l'excellent «Sure shot» des Beastie Boys. Y aurait-il un rapport ? Pas trop le temps de m'amuser à ce petit jeu des similitudes, puisqu'au bout de 20 secondes, un gros riff métal vient écraser la flutiste, que la section basse batterie lui botte les fesses, et qu'un chanteur à la Fred Durst vient lui enfoncer son biscuit mou dans le fondement. C'est parti pour le show de The Wiggars Overdose et 17 pistes de rapcore, fusion, ou tout autre style mélangeant guitares saturées et vocalises rappées.

The Wiggars Overdose ce sont trois white trashers de la banlieue Parisienne West Side (Tom, Stewj, Jeck, a.k.a respectivement One Finger, Professor Grid, The Mantis, (mais également respectivement, Ratman, Bobin, Quechaman)). Au regard de la liste des pseudos, on comprend qu'ils sont beaucoup plus nombreux dans leurs têtes qu'officiellement. Après un premier EP en 2014 (Bwesh), ils sortent ce premier gros album bien fourni : New York Sous Bois rapcore club. Musicalement, ça

sonne Limp Bizkit, Enhancer, (Hed) p.e. C'est le kit métal complet, pas de tracks avec des samples hip-hop ou des mix électro, excepté un petit intermède «#Lamusikcbonus». Avec un son bien métal, les vocalises se mettent au même niveau sonore. On n'est pas dans l'Auto-Tune vomitif ou le phrasé cannabisé mou de la langue. Le flow est rageur, agressif, gueulard, à t'attraper la tête comme on choperait une pastèque et y hurler dessus pour essayer d'en faire sortir du jus. À noter que The Wiggars Overdose est bilingue et alterne la langue des ros-bifs avec celle des bouffeurs de grenouilles. Et toute cette puissance, cette énergie capable de percuter l'intellect de l'auditeur et de remuer potentiellement les consciences n'est pas venue pour te parler lutte des classes ou Zone d'Autonomie Temporaire. The Wiggars Overdose est orienté vers la déconne, l'ego trip («Quand ch'rai celeb'», «Merci pour le hip-hop»), et surtout le sex trip («4,22 with Faye Reagan», «Bambi (son of a biche)» ou «Le game de la merguez» qui n'est évidemment pas un récit sur un concours de grillades de chipos au camping des Flots Bleus du Cap d'Agde lors du dernier été). Mais ce n'est pas parce qu'ils parlent de zigounette dans le pilou-pilou ou autre thématiques festives que ces trois petits cochons ne bossent pas leurs textes. C'est battle de jeux de mots et orgie d'expressions décalées, toujours dans le gras, jamais dans le vulgaire. En conclusion, un gros paquet rapcore qui suinte, avec des riffs qui giclent et des vocalises qui tapent.

Comme le dit l'Agence Nationale de Santé Publique : contre les drogues, chacun peut agir. Mais si tu prends The Wiggars Overdose, laisse toi faire, ça ne fait pas mal car c'est pour ton bien.

■ Eric

THE SWORD

Use future (Razor & Tie)



Dans les trois dernières années, The Sword s'est offert une reconnaissance internationale grâce à une dizaine de morceaux enregistrés sous tous les angles. D'abord par le fameux album studio High country (2015) et son miroir acoustique bien inspiré Low country (2016). Pour finir, la formation américaine a voulu compléter son mouvement par un live Greetings from... (2017). La sauce est un peu retombée. The Sword se grouille de battre le fer pendant qu'il est chaud et sort cette année un nouvel album studio : Used future.

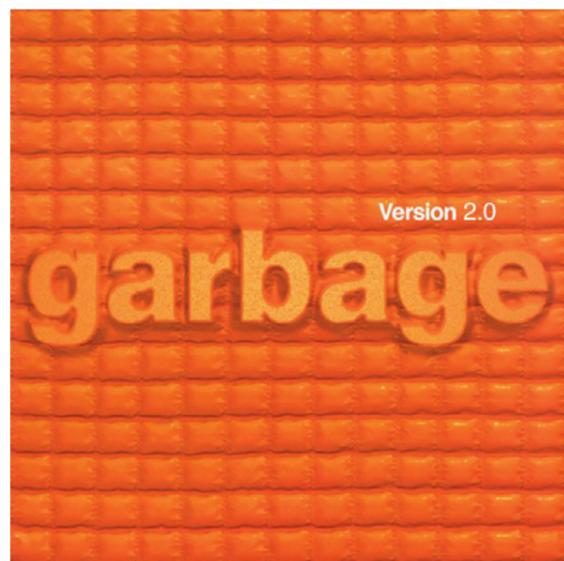
Après un prélude aussi tranquille que court, The Sword commence les hostilités sur «Deadly nightshade». Le stoner efficace et sans bavure digne de High country. L'album s'emballa encore un peu plus avec l'arrivée de «Twilight sunrise». Un début rassurant fidèle à ce que l'on connaît de la formation depuis quelques temps. «The wild sky» conserve le style dans un mode instrumental où les prestations batterie/guitare ne passent inaperçue. «Intermezzo» fait la transition sans que John D. Cronise revienne derrière le micro. La

pression redescend un peu. «Sea of green» fait le retour du chanteur sur un titre rock qui tourne un bon moment comme une boucle. À sa moitié, démarrage en trombe direction les vents chauds du désert. On sort les gros riffs, la batterie qui cogne fort et tout l'attirail. «Nocturne» se pointe et casse un peu l'ambiance des durs à cuire. Cette piste instrumentale est assez déconcertante pour ne pas dire autre chose. Retour en zone de confort avec «Don't get to comfortable». «Used future» puise ses origines dans le rock sudiste et possède un bon groove. La touche seventies disséminée au fil de l'album sur des petites séquences se confirme avec «Come and come». Pour suivre, «Brown mountain» propose une nouvelle piqûre instrumentale. En écho au «Prélude», «Reprise» clôt l'album. The Sword réalise avec Use future une création bien sentie. La page du heavy semble définitivement tournée. Les Texans montrent qu'ils sont ouverts à de nouvelles aventures musicales. Ici, le stoner prend quelques couleurs psychédéliques.

■ Julien

GARBAGE

Version 2.0 Deluxe edition (PIAS)



Le 11 mai 1998 sortait Version 2.0, deuxième opus de Garbage qui avait la très lourde tâche de prouver au monde que l'album éponyme sorti deux ans plus tôt n'était pas qu'un coup de chance. Parce que le monde du rock avait été sérieusement ébranlé par l'apparition de ce groupe, présenté comme celui de Butch Vig, jusque-là connu pour son travail extraordinaire de producteur (The Smashing Pumpkins, Sonic Youth ou Nirvana lui doivent énormément), le batteur est accompagné d'une frontwoman électrique à la voix ensorcelante, Shirley Manson, et de deux guitaristes Steve Marker et Duke Erikson (qui pour le coup, joue de la basse). Après le tremblement de terre provoqué par les nombreux tubes électro-rock («Queer», «Only happy when it rains», «Stupid girl»...), il fallait confirmer. Rebelote 20 ans après parce que l'album éponyme a eu le droit à son édition anniversaire «Deluxe» et qu'il fallait être au niveau pour la suite.

Ça n'a pas dû être trop difficile pour le combo de bosser sur les bonus étant donné qu'à l'époque, alors que l'enregistrement s'était étalé sur presque une année, entre mars 97 et février 98, Butch Vig déclarait avoir de quoi sortir 5 albums ! Sur la centaine de morceaux disponibles, on a donc un deuxième album en plus

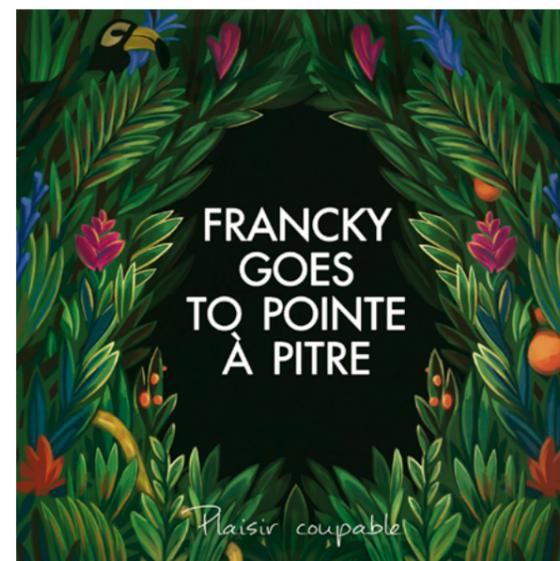
du premier. L'original, tu le connais forcément, il est ici simplement remasterisé (oui, même le travail de Howie Weinberg peut être revu et actualisé) même si les hits qui le composent n'ont pas pris une ride, il est toujours aussi impossible de résister à «I think I'm paranoid», «Push it» ou «When I grow up». Pour l'album bonus, c'est une compilation de B-Sides et de raretés que les fans acharnés connaissent déjà mais qui ne manque pas d'intérêt si ce n'est le «Get busy with the fizzy» assez étrange et qui sort un peu du cadre, même pour une B-side («You look so fine» était mieux épaulé par «Soldier through this»). Dans ce rayon-là, on met en avant les deux covers réalisées à l'époque, celle de The Seeds («Can't seem to make you mine») qui partageait l'affiche avec l'excitante «Tornado» sur l'EP «When I grow up» et celle de Big Star («Thirteen») déjà dispo sur l'édition japonaise et sur le single «Push it» tout comme «Lick the pavement», titre qui lui, aurait bien eu sa place au cœur de l'album. Il en va de même pour l'excellent «13 X forever» qui donne la pêche au sein duquel Shirley use de ses charmes sur une dynamique implacable. «Deadwood» et «Afterglow» (tous deux parus au dos de «I think I'm paranoid») sont bien plus cools, presque trip hop, on comprend le choix du combo de ne pas les avoir conservés sur Version 2.0 pour ne pas être accusé de trop s'endormir sur leurs lauriers. Enfin, la version acoustique de «Medication» reste un petit bonheur de délicatesse.

Si cette réédition est fort sympathique, les fans hardcore se plaindront (comme toujours) de n'avoir qu'une compilation de raretés aisément trouvables sur internet alors que Garbage et Butch Vig doivent avoir à leur disposition un stock considérable de bandes encore non travaillées qui pourraient devenir d'autres excellents morceaux inédits.

■ Oli

FRANCKY GOES TO POINTE A PITRE

Plaisir coupable (A Tant Rêver Du Roi)



Pointe-à-Pitre est une ville antillaise située sur l'île de Grande-Terre en Guadeloupe, un lieu tropical qui a vu naître des musiques aussi diverses que le gwoka et, plus récemment, le crunk, rap bling-bling inspiré des Américains. N'oublions pas le mouvement artistique le plus évident, le zouk, avec les mondialement connus Kassav', qui ont visiblement inspiré un groupe de la métropole : Francky Goes To Pointe à Pitre. Monté par un trio issu de la scène rock tourangelle (Jérôme, guitariste de Pneu, l'ex-guitariste d'Headcases, Luis Francesco Arena et David, batteur de Mr Protector), cette formation instrumentale vient de sortir son deuxième album intitulé très justement Plaisir coupable sur le label A Tant Rêver Du Roi (Bison Bisou, It It Anita, No Metal In This Battle). Pas de prise de tête, sors ton Ti Punch, le sorbet coco, ta chemise à fleurs, tes tongs dépareillées, et délecte toi des airs chaleureux et des rythmes chaloupés de ce disque qui va très certainement te mettre en état de transe extatique.

Car la musique de Francky Goes To Pointe à Pitre (la plupart auront noté ce jeu de mot foi-

reux/génial (au choix), avec la formation new-wave britannique Frankie Goes To Hollywood) sait opérer une gymnastique rythmique et harmonique assez bluffante empruntée principalement au math-rock que peuvent pratiquer par exemple des artistes aussi variés que Le Singe Blanc, PoiL, ou bien l'éphémère formation parisienne Dessoto qui partage d'ailleurs quelques similitudes «zouk» avec eux. Tu l'auras compris, c'est bien cet élément exotique, ces petits phrasés de guitares qui donnent cette touche à ce trio qui - signalons le - n'en abuse pas complètement (les rythmes sont en réalité rarement «zouk», par exemple). Avec Plaisir coupable, ces Francky ont su trouver cet équilibre parfait entre rock et influences antillaises. Non seulement le rendu de ce deuxième galette nous fait esquisser un sourire approbateur tant le groupe tente de pousser parfois les limites de son concept (spécialement sur «Accélérateur de party cool» où le rock disparaît totalement), mais la formation est aussi douée pour trouver des noms de chansons terriblement croustillants (au hasard «Kazikunu», «Cameroun Diaz», «A10 ça glisse»). Et ça, à l'approche de l'été, une œuvre comme celle-ci, c'est du pain béni !

■ Ted



FRANCKY GOES TO POINTE À PITRE

LEUR SOBRIQUET FAIT RIRE, LEURS TITRES AUSSI, MAIS LA MUSIQUE DE FRANCKY GOES TO POINTE À PITRE SOUS SES FAUX AIRS DE ZOUK 2.0 RESTE PAR DESSUS TOUT UN ROCK ENIVRANT ET DANSANT. ON A TENTÉ DE SAVOIR CE QUI SE CACHAIT DERRIÈRE SON PLAISIR COUPABLE. C'EST PIERRE-LOUIS, L'EX-HEADCASES CONNU DEPUIS SOUS LE NOM DE LUIS FRANCESCO ARENA ET L'UN DES GUITARISTES DE LA FORMATION, QUI RÉPONDENT À NOS QUESTIONS.

Monter un projet comme Francky Goes To Pointe à Pitre, c'était une manière de sortir un peu de la routine que vous entreteniez avec vos groupes respectifs (Pneu, Luis Francesco Arena, Mr Protector) ?

C'est pas vraiment une façon de sortir de la routine, mais c'est sûr que c'est toujours excitant de faire un nouveau projet avec de nouvelles personnes. On est plus sur une histoire de rencontre autour d'une envie commune à un moment qui le permet. On se connaît tous depuis un moment maintenant, et on s'est un peu retrouvés d'accord sur l'importance de faire des incantations au soleil pour pouvoir trinquer nos mojitos dans des conditions dignes de ce nom.

À ce sujet, vous pouvez nous rappeler la genèse de ce groupe ?

On a commencé à balbutier quelques morceaux en 2012, en se cherchant un peu, avec différents essais, avec de la basse ou même du chant, on a même essayé des morceaux un peu surf au début. Puis la direction a commencé à se dessiner avec l'arrivée des premiers morceaux un peu «zouk» en mode 2 guitares - batterie, et de là, David (battereur) a eu cette merveilleuse idée de nom de groupe qui a mis tout le monde d'accord. On a donc continué sur cette lignée, fait nos premiers concerts, et on s'est rendu compte que c'était vraiment joyeux de faire une musique qui faisait danser les gens, chose pas forcément habituelle pour nous. Et comme on ne se prend pas trop au sérieux et qu'on adore l'humour, on s'est dit que mettre des chemises à fleurs et des palmiers gonflables ça donnerait une atmosphère plus décontractée, propice à la danse. De là, une vie de groupe a commencé, on a fait un disque puis des tournées et c'était parti !

Êtes-vous déjà allés au moins une fois à Pointe-à-Pitre, à la fois à titre personnel et pour y jouer ?

David y est allé en vacances oui, histoire de vérifier 2-3 trucs. Apparemment il y a bien des cocotiers, un volcan et des plages de rêve.

À votre avis, quelle réaction auraient les Pointois, si vous jouiez là bas ?

Aucune idée, sachant que notre musique est plutôt rock malgré tout, on ne sait pas comment les gens réagiraient. Faudrait aller voir !

Je vous ai découvert avec ce nouvel très bon album, quelle différence principale faites vous avec son prédécesseur ? C'est juste son prolongement ?

Oui c'est forcément un prolongement, on a essayé d'aller un peu plus loin dans les couleurs

musicales et dans le son aussi. On s'est permis plus de choses, avec l'envie de faire un disque un peu moins «live» mais peut-être plus «produit». Et on a rajouté du chœur sur les parties de guitares en son clair ! C'est un de nos plaisirs coupables.

Ne pas intégrer de bassiste, c'était une nécessité dès le départ pour forger le son du groupe ? Ou aucun bassiste ne faisait l'affaire ?

On a bien essayé une formule guitare - basse - batterie au début, mais on a trouvé plus intéressant de jouer sur les complémentarités à deux guitares, sachant qu'avec des octaveurs on peut avoir de la basse facilement. Et c'est un projet qu'on a monté à trois, on est tous d'accord sur la direction du groupe, autant continuer comme ça. C'est vrai que c'est un retour qu'on nous fait souvent, le manque de basse, mais pour l'instant c'est comme ça, et pour tout un tas de raisons, ça nous arrange.

Est-ce que plaisir coupable fut un album pénible à réaliser en terme de compositions et d'enregistrement ?

Je crois que pénible c'est pas un mot qui rentre dans l'histoire du groupe. On a forcément été un peu charrette sur la fin car on s'était fixé une deadline pour l'enregistrement, et il a fallu pondre un ou deux morceaux sur la dernière ligne droite, mais l'urgence ça peut avoir du bon, et on est plutôt content de ces derniers morceaux. Pour le reste, on a pris le temps de chercher, d'essayer, de jeter certains morceaux même, mais ça nous a aidé à voir où on voulait aller.

De quoi est encore capable Francky Goes To Pointe à Pitre pour l'avenir ? Est-ce que le meilleur ne serait t-il pas dans le prochain album ? Avez-vous déjà des idées ?

Le meilleur est forcément dans le prochain ! On commence déjà à s'en parler, c'est bien, on a un peu de temps pour aborder ça de façon décontractée. Mais il va falloir qu'on essaye pas mal de choses avant de savoir comment sera le prochain disque.

N'avez-vous jamais cette crainte en tant que musicien d'être limité artistiquement par le style qu'imposent vos groupes, et par FGTPAP en particulier ?

Forcément, mais c'est aussi ce qui permet de se remettre en question et d'évoluer. Mais c'est quand même une grosse fraîcheur pour nous que de faire ce groupe, donc les perspectives sont encore très nombreuses. Il y a encore plein de choses à aborder, donc c'est plutôt excitant.



Francky Goes To Pointe A Pitre - Plaisir coupable. Est-ce qu'il faut obligatoirement se démarquer en portant un nom de groupe rigolo (ou pourri ça marche aussi, mais qu'on retient en tout cas), un mélange de styles avec des influences qui vont forcément fait sourire, pour «sauver» cette scène française de math rock foutraque qui est quand même représentée par une pelletée incalculable de groupes et qui n'apporte peut-être plus autant de bons groupes qu'avant ?

Ah oui, c'était mieux avant hein ? Je pense que c'est déjà hyper dur de se trouver un nom de groupe, alors si au moins ça te fait sourire c'est déjà ça de gagné. Et je ne pense pas qu'il y ait besoin de sauver quoi que ce soit, il faut juste

chercher la fraîcheur là où elle est, c'est peut-être pas dans cette scène là. En tout cas le mélange ça apporte toujours de la diversité et ça peut ouvrir à de nouvelles curiosités, donc c'est plutôt une bonne chose. Mais pas tout le temps, je te l'accorde [rires].

Citez moi des groupes dans le genre «math rock foutraque» français dont on risque encore de parler dans plusieurs années ?

Alors là, ça voudrait dire citer plein de copains en prenant le risque d'en oublier. Non non non !

Qu'est-ce qui caractérise en premier lieu un mauvais musicien, selon vous ?

Les mauvais musiciens sont souvent les plus

sincères, alors il faut continuer à être de mauvais musiciens et faire les choses sincèrement. Peut-être qu'un mauvais musicien c'est quelqu'un qui veut se donner une posture qui ne lui correspond pas.

Est-ce que vous seriez capable, là comme ça, de me citer le nombre précis de concerts que vous avez réalisés depuis le début du groupe ? Lequel fut le meilleur et pourquoi ?

Je dirais 156 dates pour être approximativement exact. Alors il y a quelques concerts qui ont vraiment été dingues, mais ça ferait une bonne liste. Disons qu'à partir du moment où les organisateurs se prennent au jeu de faire une soirée dans une ambiance un peu tropi-

cale, alors c'est gagné d'avance pour nous. On a aussi fait le constat que dès qu'il y avait du rhum au bar, ça se passait plutôt bien globalement. Comme quoi.

Pour terminer : Où est-ce qu'on peut vous voir jouer prochainement ?

À Laval au 3 Éléphants et sur quelques festoches cet été aussi.

Merci à Adrien de Brown Bunny et à FGTPAP

Photos : D.R.

■ Ted

THE MARRIED MONK

Headgearalienpoo (Ici D'Ailleurs)



Pure coïncidence mais belle coïncidence qu'en ce printemps 2018, deux groupes cultes reviennent sur le devant de la scène, d'un côté Les Tétines Noires qui donnent des concerts pour fêter la réédition de leurs albums, de l'autre The Married Monk qui vient de sortir un nouvel opus après 10 ans de silence. Et alors ? Le génial Christian Quermalet, principal compositeur de The Married Monk a été bassiste, trois années durant, des Tétines, c'était la fin des années 80, une autre vie... Et ces jours-ci, une nouvelle vie recommence alors qu'on pouvait imaginer les deux groupes rester dans leurs placards respectifs... Depuis l'album concept Elephant people paru en 2008, Christian s'était fait discret, on avait juste frissonné à l'idée de revoir son groupe en 2012 mais après quelques concerts, le leader est retourné à Lyon, loin de ses comparses et des possibilités d'un véritable retour. Pour autant, il a continué de composer... En 2016, à l'occasion de la réédition en vinyle de The belgian kick [juste un des meilleurs disques des années 2000], la flamme de l'espoir s'est rallumée et la rencontre avec le tromboniste Thomas Rocton (Orchestre National de Lorraine, Alone With King Kong, Toxic Kiss...) ravive The Married Monk qui peut de nouveau voir la vie en rose.

Headgearalienpoo, head gear alien poo, tête vitesse étranger caca, face matos extra-terrestre crotte, non, on ne va pas chercher à traduire ou comprendre ce titre, au mieux on posera la question aux intéressés, on n'en tirera aucune conclusion, si ce n'est qu'il sonne pas trop mal. Idem pour l'artwork, toujours soigné chez The Married Monk, il renvoie à la douceur, la délicatesse, la légèreté... Là, on se rapproche de leur idée directrice quand il s'agit d'écrire des pépites pop. Tendue, électronique, un peu froid, «Obnoxious one» ouvre l'opus sans être aussi «odieux» qu'annoncé, dès que la voix de Christian, toujours un poil trafiqué, fait surface, on est plongé dans l'histoire. Quelques bidouillages reprennent le dessus (les fans du Radiohead alambiqué apprécieront), le morceau s'arrête sur un souffle mais ne reprendra pas à la fin de l'album, «The obnoxious two» n'étant pas vraiment un prolongement du premier, laissant davantage s'exprimer la distorsion qui, comme les bidouillages, s'évapore pour laisser l'espace au chant clair histoire de transformer le morceau en tube intersidéral. Une des forces des MM, c'est leur facilité à dégoter des gimmicks mélodiques qui percutent et allument les neurones du bonheur dans le cerveau, les premières secondes de «Gravity» correspondent exactement à cela, le son, le rythme, le chant, les arrangements tout colle à la perfection et enchante l'atmosphère. Que le tempo s'accélère («10.16 saturday night» ou «Bomb on blonde» dominés par la guitare) ou se ralentisse («Love commander strikes again» dominé par le piano), la magie opère à chaque fois, l'univers du trio squatte toutes nos pensées, vampirise notre esprit à tel point qu'il ne reconnaît pas The Cure et son «Siamese twins», pas plus qu'il n'avait imaginé que «Bus» soit également une cover (de Dog-bowl), non, dans Headgearalienpoo tout porte la marque de The Married Monk. Ils sont exceptionnels. Encore.

■ Oli

SEE YOU IN THE PIT #8

SUMMER 2018

WARRIOR PASS : 95€ (ADH)
POUR TOUTE LA PROGRAMMATION



20 JUILLET

HATE

+ SHADE EMPIRE + NORDJVEL

26 JUILLET

SIBERIAN MEAT GRINDER

+ TERROR SHARK

27 JUILLET

SOULFLY

SOULFLY

01 AOUT

VOODOO GLOW SKULLS

VOODOO GLOW SKULLS

02 AOUT

DICKIES ADOLESCENTS

THE DICKIES + THE ADOLESCENTS

08 AOUT

NERVOSA

+ SEKATOR

12 AOUT

JINJER

JINJER

20 AOUT

DYING FETUS

TOXIC HOLOCAUST

DYING FETUS
+ TOXIC HOLOCAUST +
GOAT WHORE + VENOM PRISON

21 AOUT

HIRAX

HIRAX

SECRET PLACE

WWW.TOUTAFOND.COM

*POUR ACCÉDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHÉSION DE 3€
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VEDAS - 09 64 00 87 11



VARSOVIE

Coups et blessures (Sundust Records)



Formé en 2004 à Grenoble, Varsovie est un groupe de post-punk composé de Arnault Destal (batterie) et de Grégory Catherina (chant, guitare). Dans un premier temps vont paraître Etat civil (2010) et L'Heure et la trajectoire (2015) sous Infrastition Records. Trois ans plus tard, Varsovie signe avec Sundust Records et enregistre pendant l'automne au Drudenhaus Studio l'album Coups et blessures. Histoire d'être débarrassé, qui veut lancer une blague sur Bertrand Cantat ?

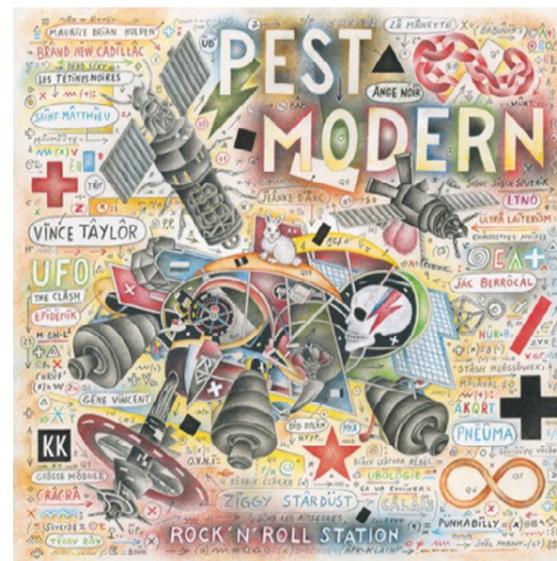
Ok, maintenant on peut parler musique. «Plaies ouvertes et paysages froids» sont les premiers mots de Coups et blessures. Varsovie est sous tension. Les textes sont sombres, poétiques et font état d'un sentiment d'urgence. La voix du chanteur est mise au devant de la scène pour donner plus de corps aux mots. Côté son, le rock des Grenoblois semble prendre sa source sur le début de carrière de Noir Désir. Le départ de «Va dire à Sparte» est marqué par la monotonie du chant qui curieusement retient l'attention de son auditeur. Finalement, Varsovie emballe son morceau, criant «Va

dire à Sparte, nous n'avons conçu qu'un seul crime». Une forme littéraire qui fait vite penser à un certain Damien Saez. «Killing Anna» réveille les troupes avec un rock plus appuyé qui relève la sauce jusqu'ici présentée. Le son semble plus complet. Batterie et guitare sont plus actifs. L'entrée de «Intersections» claque dans l'air et sonne un véritable virage vers une musique plus naturelle et assumée que sur la première partie du disque. Sans même un refrain, le morceau galope pleine bourre et fait tonner sur la fin de ses couplets «nous verrons ça demain peut-être». C'est le coup de cœur de l'album. Dans la même mouvance, «Discipline» continue de percuter bien qu'elle soit moins rapide. Majoritairement instrumentale, «Chevaux échappés» est également très intense et prend tout son sens sur la seule et unique phrase du morceau «On traverse des siècles pour en arriver là». Coups et blessures met un peu de temps à démarrer. Cela dit, Varsovie propose dans la deuxième partie ce qu'ils savent faire de mieux. Un rock français qui sort de l'ombre de ses aînés et qui se trouve son identité propre.

■ Julien

PEST MODERN

Rock'n roll station (Meidosem Records)



Attention, cet album n'est pas à mettre entre toutes les oreilles ! Avant d'être un groupe, Pest Modern qualifie le mouvement artistique de Joël Hubaut, un touche à tout dans le domaine artistique qui depuis les années 70 crée à tout va : poésie, dessin, musique, performance... Comme il est en avance sur son temps, il espère voir se répandre partout son travail qui se trouve au-delà de la modernité. La pomme ne tombant jamais bien loin du pommier, son fils Emmanuel est lui aussi connu pour son travail d'artiste puisqu'il est impliqué dans un des groupes (si ce n'est «le plus culte») de musique industrielle français : Les Tétines Noires, il fait bien sûr également partie du prolongement LTNO et de The Dead Sexy Inc. Il semble même difficilement pensable que la réunion des deux ne se soit pas faite plus tôt...

Ici, c'est le papa qui tient le micro, délivrant des textes poético-absurdes avec un phrasé parlé plus que chanté, alors que le fiston s'amuse à fourbir les rythmes, les samples et joue avec des guitares s'inspirant des sixties et du surf rock. Si l'ensemble n'était pas encore assez

impromptu et expérimental, il faudrait ajouter une actrice allemande qui s'exprimerait dans sa langue... Ok, c'est fait avec la présence sur quelques titres de Caroline Poppenberg qui s'illustre un peu plus que l'autre invité (Nicolas Germain). Les mots en français rendent l'ensemble assez hard à écouter, mais si on les met de côté, on prend davantage de plaisir avec des titres à la musicalité improbable comme «Les insectes». C'est d'ailleurs ce morceau qui a le plus inspiré la meute de remixers qui se sont attaqués à ce Rock'n roll station.

Ils ne sont en effet pas moins de dix à avoir récupéré les bandes pour les triturer et leur donner d'autres couleurs, «Les insectes» a tapé dans l'oreille de bon nombre d'entre eux, notamment les frères Grandchaos qui le transforment en plage EBM tranquillement dansante, le suisse Mimetic qui insiste sur les basses, Marianne Jacquet (Magritte Jaco Spaam) qui lui ajoute des samples papillonnant ou encore Plateau Repas qui donne une dimension un peu plus dub puis frontale au morceau. «Ça va couiner» et «Pest modern» sont bidouillés deux fois, des quatre, c'est le travail de Oberst Panizza (membre de Liste Noire) qui me semble être le plus dans l'air du temps. En tout cas, c'est une excellente idée que de laisser vivre plus longtemps tous ces titres, d'autant plus que si tu es récalcitrant à l'idée d'écouter un OVNI avant-gardiste, entrer dans l'album à travers les remixes est une excellente idée.

■ Oli

Les Tétines Noires

LES TETINES NOIRES

LES CULTISSIMES TÉTINES NOIRES REVIENNENT SUR SCÈNE CE PRINTEMPS ET CHEZ TON DISQUAIRE FAVORI (OU VIA INTERNET) À L'AUTOMNE POUR UN COFFRET RÉUNISSANT TOUT LEUR TRAVAIL ! L'OCCASION DE DISCUTER AVEC EMMANUEL, ÉGALEMENT À L'OEUVRE DANS D'AUTRES GROUPES QUI FONT EUX AUSSI L'ACTUALITÉ EN CE MOMENT...

Ton actualité est très riche, trois «projets» sont sur le feu, donnes-tu plus d'importance à l'un ou à l'autre ?

Non pas vraiment ... Les choses se sont plutôt pas mal passées niveau timing. L'album de Pest Modern et le nouvel EP de The Dead Sexy Inc sont enregistrés depuis quelques mois ce qui m'a laissé aussi du temps pour me concentrer sur le retour sur scène des Tétines Noires.

Le retour a été facilité par la réédition prévue pour l'automne d'un coffret Les Tétines Noires qui sera agrémenté de différents bonus, tu peux nous en dire plus ?

Oui il s'agit d'un coffret 4 cds intitulé Entomologie, regroupant les 3 albums studio du groupe que l'on ne trouve nulle part depuis plusieurs années, agrémentés de nombreux enregistrements des différentes périodes du groupe. Des morceaux inédits, des lives, des versions démo, des remixes jamais sortis et aussi de titres du 3ème album. Quelque chose d'assez complet. Cela sortira le 4 octobre chez les labels Infrastition et Manic Depression qui ont décidé de travailler ensemble sur ce projet ce dont je suis très content.

Sans cette réédition, le groupe serait resté en «sommeil» ?

Oui je pense. En 1996 Goliam a quitté le groupe et a arrêté la musique. Il était dans le groupe depuis le début avec moi, c'est aussi pourquoi nous avons changé le nom. Nous nous sommes perdus de vue pendant pas mal d'années ... et c'est un peu le hasard, un concours de circonstances, qui m'a poussé à lui demander si pour la ressortie de nos albums, il ne serait pas partant pour faire un gig. C'était le bon moment pour tout le monde, Antonie et Nicolas ayant entendu parler de cette idée par notre ex-manager nous ont contactés... et cela s'est fait naturellement, assez simplement... Le plus difficile peut-être a été de retrouver des

machines pour lire nos samples, nos programmations d'époque. Goliam a racheté un Atari avec Cubase, un Ensonic ASR10 pour lire les vieilles disquettes et cartouches syqwest entreposées depuis des années dans le grenier de mes parents, là où adolescents nous répétions quand nous avons démarré le groupe. Certaines ne marchaient plus, les horloges internes de l'Atari ne sont pas synchronisées avec les nouveaux ordinateurs ... cette partie-là était plus de l'ordre de l'archéologie et de la prise de tête ! Pour le reste c'était vraiment un plaisir de se remettre à jouer les titres des Tétines Noires, l'énergie est revenue directement comme si nous avions arrêté de jouer il y a quelques mois. C'était assez étrange comme sensation.

Est-ce que tu ressens une forme d'attente ou d'excitation de la part du public ?

Nous avons décidé de nous reformer sans pression, juste pour le plaisir de rejouer ces anciens morceaux et peut-être partager ces moments avec les gens qui nous ont suivis... On ne savait pas trop à quoi s'attendre ... mais juste avec le bouche à oreille, sans vraiment de promo pour l'instant on a vite senti que les gens étaient curieux, intéressés. Notre date à Paris a été Sold Out... c'était vraiment un moment émouvant, un public génial, plein d'amis mais aussi pas mal de gens plus jeunes qui ne nous avaient jamais vus. Christian Quermalet, le chanteur de The Married Monk, qui a été le premier bassiste des Tétines Noires est venu jouer sur deux morceaux également. Leur nouvel album Headgearalienpoo qui vient de paraître est excellent, avec une super reprise de «Siamese twins» de the Cure, Avec Virgin Prunes, Bauhaus... cela faisait partie des groupes dont nous étions fans au début des Tétines Noires... Sinon notre première date était à Rouen au 106, le 26 mai. C'était aussi spécial car nous avons été invités à jouer là-bas par Jean Christophe Aplincourt, quelqu'un qui nous a toujours soutenu, qui



avait aussi produit à Calais notre spectacle «Nature morte». Un concert en collaboration avec un groupe de musique Electro Acoustique (Gregg Bruchet), la styliste Pauline Po, l'artiste Frédéric Lecomte et la première apparition de Made In Eric en corps objet Pied de Micro.

Penses-tu qu'il était plus facile de faire une musique et des concerts «hors norme» par le passé qu'aujourd'hui où le moindre truc est sujet à polémique ?

J'ai effectivement l'impression que les choses sont beaucoup plus encadrées et normées aujourd'hui... c'est plus professionnel mais nettement moins Rock & Roll ... cela ne doit pas trop déborder ... nous étions déjà hors cadre à l'époque et n'avons pas changé à ce niveau, c'est sûrement ce qui suscite la curiosité... Aujourd'hui pour mettre 2 bougies sur scène dans une salle de concert ... il y doit avoir quelqu'un qui reste sur le bord de scène avec un extincteur ! Petite anecdote ... à l'époque nous utilisions sur scène de la poudre Flash que nous faisons exploser au milieu d'un morceau très minimal ... ce qui provoquait une grosse surprise et aveuglait les gens pendant 30 secondes ... rien de grave ! Nous n'avons jamais eu un seul problème... Quand nous avons voulu acheter cette poudre dans le même magasin il y a peu, la personne nous a dit «vous êtes fou c'est interdit depuis plusieurs années et je vous déconseille d'essayer d'en acheter sur internet, vous risquez d'être repéré par les renseignements généraux et avoir des problèmes» ... A priori la nudité de Made In Eric en Corps objet Pied de Micro a l'air aussi de susciter quelques inquiétudes, on verra ! Nous n'avons plus de poules vivantes sur scène ...donc cela devrait bien se passer (rires). J'habite Berlin depuis dix ans cela reste ici encore quand même un peu plus free et chaotique....

Une autre grosse actu, c'est la sortie de Rock 'n roll station, premier album de Pest Modern. C'est un projet «familial» puisque c'est ton père qui chante, comment avez-vous franchi le pas de «travailler ensemble» ? «Pest modern», c'est un néologisme de ton père, ce nom s'est imposé de lui-même ?

Oui mon père avait déjà fait des pièces/installations par la passé en utilisant Pest Modern, j'aimais vraiment bien ce jeu de mots et je trouvais que cela correspondait parfaitement au projet. Tout a débuté avec l'idée de faire une reprise de Rock 'n roll station, morceau culte et barré de Jac Berrocal et Vince Taylor au chant ... J'adore Vince Taylor sa voix, sa musique, l'attitude qu'il avait sur scène...c'est un personnage fascinant qui a d'ailleurs ins-

piré David Bowie pour créer son personnage Ziggy Stardust. Et dans ce morceau composé par Jac Berrocal, je trouvais qu'il y avait une atmosphère proche de l'univers de mon père. Après avoir fait cette reprise/réarrangement on a continué... mais au départ plutôt pour faire juste 2 titres, un 45 tours ... Puis on s'est pris au jeu et on a fait un album complet. C'est un drôle de mélange d'ambiance 50's/60's dans les guitares, de sons noises plus electro et un coté Poésie Sonore avec la voix de mon père ... une sorte de bande son à la Tarantino vraiment déglinguée ! L'album sort le 14 juin chez le label Américain Cleopatra, et pour la version vinyle chez le label français Meidosem avec les remixes en bonus à télécharger. Il y aura un tirage à 47 exemplaires du vinyle accompagné d'une sérigraphie signée de mon père.

A quel point ton père a-t-il influencé ta vie d'artiste ? Quel regard portait-il sur Les Tétines Noires ? Aujourd'hui, vous travaillez ensemble, c'est facile de se dire «ça, c'est pas terrible, on ne le garde pas» ?

Mon père a toujours été très proche des Tétines Noires, il nous a trouvé nos premiers concerts, on faisait même la première partie du groupe qu'il avait au début des années 80 New Mixage. Il a aussi fait les pochettes de nos albums, il chante sur un titre du 2eme album Brouettes. Je l'ai accompagné plusieurs fois pour des performances. Mais cela faisait un moment que nous n'avions pas fait grand chose ensemble alors c'était un plaisir de s'y remettre. J'ai composé toutes les musiques, il a improvisé ses parties de voix, enregistrées dans un studio à Caen par Nicolas Germain (Die Tiger Comics Group) qui est aussi en guest sur un morceau. C'est comme cela qu'il fonctionne, impro totale. Puis j'ai produit les morceaux à Berlin.

Il y a plus de remixes que de titres sur l'album, comment s'est fait le choix des remixes ? «Les insectes» a plu à pas mal de monde, c'est un titre avec de la guitare, assez rock, tout comme «Ligne Barbar» mais ce dernier n'est pas remixé, comment l'expliquer ?

Pour les remixes j'ai demandé à différents amis si cela leur disait d'en faire ... c'est pourquoi les styles sont assez variés, et effectivement personne n'a pris «Ligne Barbar»... je ne sais pas vraiment pourquoi ... peut-être parce qu'il est juste en borborygmes au niveau du chant ...

Vous allez jouer lors d'une soirée hommage à Alan Vega à Paris le 23 juin, vous bossez sur une cover à votre sauce ?

Ce sera une improvisation en hommage à Alan Vega, pas une reprise ... quelque chose

inspiré par son univers ... univers qui est une des sources d'inspiration de Pest Modern d'ailleurs ...

Enfin, The Dead Sexy Inc sera de retour en septembre avec un mini EP, tu peux également nous en dire plus ?

Oui nous sortons un nouvel EP de 5 titres intitulé Tête à claques, ce qui nous va assez bien (rires). Il a été produit par Eric Cervera, compositeur et guitariste du très bon groupe Hoa Queen, qui nous a fait un super son, un peu plus rugueux ... un premier clip sur le titre «Selfie gluten free» sortira pendant l'été. Nous retournerons jouer au Japon fin septembre.

Pour terminer, pourrais-tu qualifier avec un seul adjectif et à chaque fois différent Les Tétines Noires, LTNO, The Dead Sexy Inc et Pest Modern ?

Les Tétines Noires : Alive

LTNO : Cryogénisé

The Dead Sexy Inc : Tête à Claques

Pest Modern : Rock'n Roll

Et je voulais ajouter une pensée spéciale pour Christophe aka Syd Ogy chanteur de Y Front avec j'ai travaillé plusieurs fois, qui était un vrai chic type, drôle, adorable, talentueux et qui malheureusement vient de nous quitter. RIP. Love.

Merci Emmanuel de nous avoir consacré un peu de temps entre les concerts !

Photos : @ Amélie Hubaut & DR

■ Oli





INTERVI OU : ÇA

GUITARISTE DU TRIO ENDIABLÉ ÇA, LUCAS S'EST PLIÉ AU JEU DE L'INTERVI OU À SA MANIÈRE, C'EST À DIRE EN NOUS FAISANT DU NAME DROPPING COMME RÉPONSES. PAS MAL POUR (RE)DÉCOUVRIR DES GROUPES, DES LABELS OU SES COPAINS !

Ça ou Rien ?

Presque Ça ([écoute ça](#)) et Rien Virgule ([écoute ça](#))

Onomatopées ou hurlements primaires ?

Louis Jucker de Coilguns ! ([écoute ça](#))

Noir ou blanc ?

Rouge ([écoute ça](#))

6 cordes ou 7 cordes ?

Les 4 cordes de Lucas Hercberg, c'est le bassiste de Chromb! et quand il joue tout seul, c'est très joli ! ([écoute ça](#))

Médiator ou doigt ?

L'archet et les baguettes de Hidden People, le plus beau duo doux du monde ([écoute ça](#)).

Free-jazz ou math-rock ?

Musique actuelle, c'est l'album de Çub, le double électronique de Ça ([écoute ça](#)).

24615 ou 378 ?

1312

Ni ou Poil ?

France Gall, on l'aime et en plus des potes sortent une compil de reprises de elle en soutien aux migrant.e.s ([écoute ça](#)).

Tournée ou studio ?

Le mieux c'est d'enregistrer les concerts, ça fait gagner du temps, Lady Fitness a fait ça c'est pas mal ([écoute ça](#)).

SMAC ou squat ?

Les squats allemands, on dirait des SMAC.

Vox Project ou Atypeek Music ?

AB Records. On va pas choisir parmi les gens qui sortent nos albums, c'est pas juste.

Hellfest ou Download Festival ?

Rabastock.

Quenelles ou barboton ?

[Et Mon Cul C'est Du Tofu ?](#)

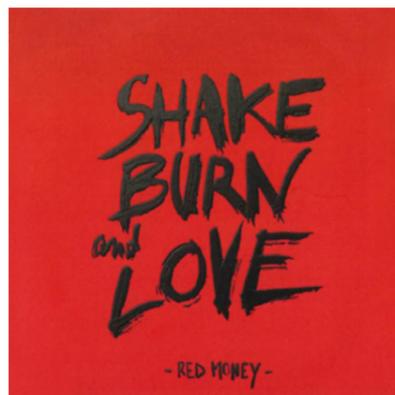
OL ou ASSE ?

[FC Côte Chaude](#), c'est la Champions League.

Merci à Christophe d'Atypeek Music et Lucas !

Photo : @ Diane Lentin

■ Ted



RED MONEY

Shake burn and love
[4 Play Music - Differt-Ant]

Non, ce 2ème LP de Red Money ne s'appelle pas «Sleep cold and bore», car ce serait tromper l'auditeur. Pas de mou, pas de flasque, pas de yaourt. Avec le triptyque lexical Shake burn and love, on a une bonne synthèse de ce qui se cache derrière cette pochette rouge sang. «Shake» parce que Laure Laferrerie (guitare et voix) et Arnaud Dussiau (basse et batterie) font du rock qui fait taper du pied, osciller de la trombine voire plus si affinités. «Red» parce que c'est chaud, épicé, ça ravive notre bidoche et émoustille nos sens. «Love» parce que la voix sensuelle, sexuelle, de la frontwoman, mordille, caresse, triture, agresse. Ce duo tourangeau n'est d'ailleurs pas allé à Nashville pour écouter de la country et acheter un stetson. Mais pour retrouver les bases de la musique du diable et enregistrer cet album avec le producteur Andrija Tokic (The Deslondes, The Alabama Shakes). Il en ressort 10 tracks, entre rock garage électrique et ballades puissantes, dans la belle lignée de The Dead Weather. Avec une telle voix et de tels arrangements, quand on nous dit que le rock vient des States, c'est une fake news ! Il vient de la région de Tours, c'est pas possible autrement.

■ Eric

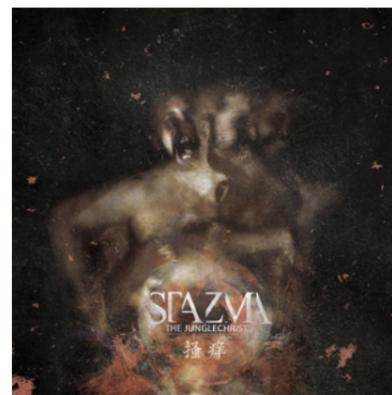


FILAGO

Dance ordinaire
[IKI Records / Lilystars Records]

Le trio parisien Filago franchit un cap cette année en sortant son premier album long format après deux EPs (en 2014 et en 2016), un exercice toujours périlleux mais ici bien négocié malgré l'ambition du groupe qui prend plaisir à délayer son indie rock sur dix titres tous aussi doucement aventureux les uns que les autres. Adeptes d'un son et des ambiances venus du passé (années 70/80'), Filago assume son amour pour Nick Cave et son style désenchanté, faisant mine de poser un chant (en anglais forcément) un peu au hasard sur une musique aux partitions savamment déconstruites. Maîtres dans l'art de la nonchalance, Jim, Marc-Antoine et Nico (rien à voir avec le Velvet Underground, encore que...) installent leurs mélodies dans nos crânes sans crier gare. Ils prennent des risques dans l'écriture, sortent des schémas simplistes mais arrivent toujours à trouver le son pour faire de cet album, un travail à la fois très personnel et intemporel. Je regrette juste le changement d'artwork, un autre (une photo retournée et en noir et blanc) était prévu et collait davantage à leur univers, plaisant au premier coup d'œil mais forçant à réfléchir pour en profiter davantage.

■ Oli

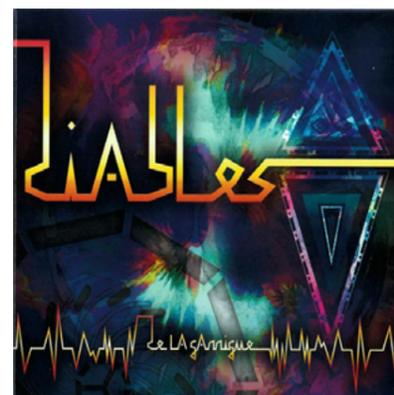


STAZMA THE JUNGLECHRIST

Itch
[Murder Channel]

Originaire de Digne-les-Bains et basé à Lyon, Stazma The Junglechrist est l'un des phénomènes de la scène electro-breakcore française au même titre qu'Igorrr, Rotator ou bien Ruby My Dear. Ayant déjà pas mal parcouru le monde à la recherche d'un public et de clubs friands de sensations sonores, le jeune compositeur lancé notamment par les Rennais de Peace Off, a sorti fin 2016 un EP intitulé Itch sur un obscur label japonais nommé Murder Channel. Cette galette de 6-titres agrémentée de deux remixes nous présente une vision d'un monde totalement déshumanisé dans lequel le chaos sonore règne. S'évertuant à nous faire perdre l'orientation à chaque instant, Stazma The Junglechrist use de ses influences piochées autant dans la jungle que dans l'univers indus-cyberpunk pour donner vie sans médiocrité à de véritables paysages dérangementants. L'artiste n'a que peu, voire pas du tout de limite dans son exploration musicale, si bien que l'ensemble pourrait paraître au premier abord comme une bouillabaisse indigeste. Et pourtant, quand on écoute des titres comme «Infinity... and beyond» ou «Allergic itching», on se dit qu'ils pourraient aussi servir à habiller de façon assez magistrale des scènes d'un jeu vidéo futuriste.

■ Ted

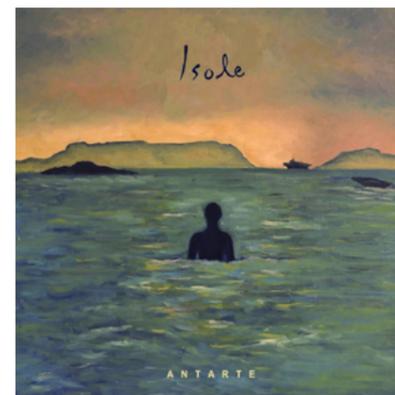


DIABLES DE LA GARRIGUE

Diabes De La Garrigue
[Autoproduction]

Quand on s'appelle les Diabes de la Garrigue et que notre ami Wiki nous explique que «la garrigue est une formation végétale caractéristique des régions méditerranéennes, principalement en Provence et dans le Languedoc», on comprend bien que l'on n'a pas affaire à des Alsaciens. Émanation de Goulamas'K (groupe ska rock occitan où la section cuivres est parfois remplacée par des instruments traditionnels languedociens et catalans), les Diabes de la Garrigue continuent de développer cette rencontre entre instruments et musique traditionnels avec sonorités plus contemporaines comme l'électro ou le métal. Ce 1er LP de 10 titres instrumentaux est donc une bonne entrée en matière, avec un mélange de beat techno, de riff métal et d'instruments plus anciens comme la gralla, le bouzouki, le sac de gemecs ou la flûte. Mais c'est en live qu'il faut apprécier ces diables-là, dans des concerts-spectacles, chorégraphiés et mis en scène, à grands coups de costumes et peintures fluo. Dans le même style trad fusion, les Bretons ont Les Ramoneurs de Menhirs, les Languedociens ont désormais les Diabes de la Garrigue. À écouter et aussi à voir.

■ Eric

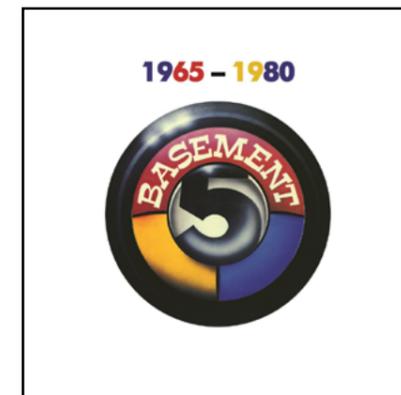


ANTARTE

Isole
[Megaphone Music]

Pop-rock expérimental aux allures très «post» quand le chant s'efface, Antarte fête ses 10 ans d'existence cette année avec ce nouvel album intitulé Isole. Le groupe met en moyenne 5 ans pour accoucher d'un long format puisque le précédent (et premier) date de 2013, outre une vie pas uniquement remplie par la musique, ce délai se comprend à l'écoute des huit plages composées par les Italiens, toutes finement ciselées et réfléchies dans les moindres silences. Seules quelques lignes vocales mériteraient peut-être un autre traitement ou une mise en retrait tant les qualités instrumentales du trio se font remarquer. Aussi à l'aise en sons clairs qu'avec une petite distorsion, avec le clavier qu'avec la guitare, les Bolonais nous font plonger dans leur univers ouaté où le temps semble suspendu même sur les titres les plus courts. En attendant l'arrivée du printemps (j'écris cet article alors que dehors la pluie redouble), Isole apporte beaucoup de chaleur, de douceur et de réconfort dans la tradition des groupes indie pop lo-fi qui mettent en avant des ambiances plutôt que des mélodies sans pour autant ne pas soigner ces dernières. Un jeu d'équilibriste parfaitement maîtrisé par Antarte.

■ Oli



BASEMENT 5

1965-1980
[PIAS]

PIAS a réédité en octobre 2017, l'unique album des anglais de Basement 5 sorti initialement en 1980 chez Island records accompagné du mini-LP In dub. Comme son titre le laisse penser à tort, 1965-1980 n'est pas une compilation de chansons datant de cette période puisque cet éphémère groupe de post-punk aux racines jamaïcaines est né en 1978. Considérés un peu comme des OVNI à l'époque, dans l'ombre de formations punks UK comme Public Image Limited ou The Clash, ils n'ont visiblement pas eu le temps de devenir des légendes (ou alors dans d'autres domaines, mais on vous laisse faire vos recherches si vous souhaitez en savoir plus). Passons à l'album : 27 ans après, 1965-1980 n'a pas foncièrement mal vieilli, même si la production à l'image de pas mal de celles de l'époque reste assez sommaire, c'est brut et reste en accord avec les sujets abordés par le groupe (essentiellement sur la politique de Thatcher, le chômage, l'immigration, le racisme et la pauvreté). On aime particulièrement le métissage de la musique de ces Anglais, où le reggae vient s'inviter par moments («Immigration») sans compter le supplément dub à la fin. On regrette à l'inverse ce chant au ton monotone et toujours sur le fil du rasoir, laissant un goût d'inachevé.

■ Ted



THE SPEWMEN

Fish on mars
[Autoproduction]

Quand on habite en Nouvelle Zélande et que l'on veut faire du sport, ben on se met au rugby. Quand on habite à Clisson et que l'on veut faire de la musique, eh bien on fait du rock tendance lourde. Originaire de Montaigu (85) et de Clisson (44), le quintet The Spewmen a donc suivi cette naturelle orientation. Stylistiquement, s'il devait passer sur une des scènes du Hellfest (c'est tout le mal qu'on leur souhaite), il serait programmé sur la Warzone, soit un rock flirtant avec le garage, le punk rock voire le métal. Il s'agit de leur premier album (après 2 EP), et pourtant ces enfants du rock ont débuté en 1984 (bien avant les premières éditions du Hellfest), à partir de deux groupes punk des années 80 : Les Néfastes et Phantoms. C'est sûrement cette expérience qui permet à The Spewmen de balancer 10 tracks punchy, carrés, flirtant entre The Hives et Helmet. The Spewmen a la basse lourde, la batterie écrasante, les guitares insaisissables et le chant percutant. Et dans la série WTF, si tu veux voir Bender de Futurama reprendre la danse du cheval ou la thriller dance sur une bonne bande son, eh bien checke le clip de «Poke» du groupe. C'est que du plaisir.

■ Eric

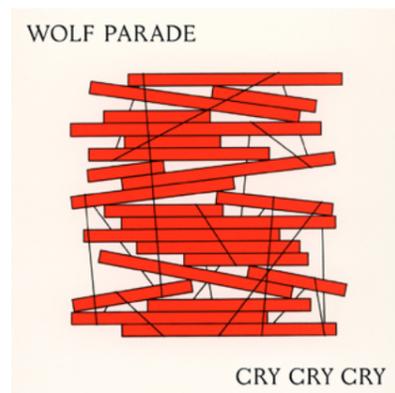


DISCONNECTED

White colossus
[Apathia Records]

Disconnected est un nouveau projet mené par le guitariste Adrian Martinot qui jusque là a surtout servi les idées de Pierre chez Melted Space (Pierre qui file un coup de main ici pour les claviers), avec Ivan Pavlakovic au chant (Heavy Duty), ils ont composé des titres d'un métal qu'on qualifiera d'alternatif tant il emprunte à droite et à gauche pour se construire, piochant autant dans des structures rock que dans un riffing death (voire djent), balançant tout aussi allègrement du growl que de la mélodie claire. Le petit couple s'adjoint les services d'Aurélien Ouzoulis à la batterie (Bumblefoot, Satan Jokers, Zuul Fx...) pour enregistrer et complète le line-up avec Romin Manogil (guitare) et Romain Laure (basse). Résolument ouvert, le combo explore toutes ses envies, qu'elles soient délicates («Feodora») ou brutales («Living incomplete», «White colossus») avec comme dénominateur (plus que détonateur) commun la voix d'Ivan particulièrement charmeuse quand elle attaque les mélodies et repérable tel un phare quand les zicos s'énervent davantage. L'apport non négligeable des claviers ainsi que la complexité de certaines architectures donnent un petit côté prog' à l'ensemble qui sonne encore plus (mieux) à la croisée des chemins.

■ Oli



WOLF PARADE

Cry cry cry
[Sub Pop]

On ne pensait pas revoir de sitôt Wolf Parade après une période de retrait annoncée en 2011. Et pourtant en mai 2016, les Montréalais revenaient avec un EP puis un quatrième album en octobre 2017 appelé Cry cry cry sorti chez Sub Pop et produit par John Goodmanson (Blonde Redhead, Nada Surf, The Globes). Une bonne nouvelle ? À l'écoute de ce nouvel album, on constate que l'empreinte indie-rock du groupe n'a pas été égratignée, le groupe étant toujours aussi doué pour délivrer des bombes pop-rock au format passe-partout («You're dreaming», «Incantation»). Cela en deviendrait presque du rock de stade, tant le groupe version 2017 dévoile des compositions plus lissées, polies ou quelconques adjectifs se rapportant au fait que le groupe a perdu un peu de sa fraîcheur et de sa candeur qu'on avait découvert sur son très bon Apologies to the Queen Mary. Un constat qui se confirme au fil des écoutes : malgré un effort pour diversifier l'œuvre, entre ballade pop et morceaux plus entreprenant rythmiquement, ça ne décolle jamais vraiment. Pire, l'effet positif des morceaux aux premières écoutes devient assez vite douloureux et lassant à force d'écoute. Un comble pour un groupe de cette trempe.

■ Ted



FISTER

No spirit within
[Listenable Records]

Depuis bientôt 10 ans, Fister enquille les EPs, les splits (avec Primitive Man ou Dopethrone entre autres) et les albums (c'est le quatrième), les natifs du Missouri ne prennent pas de vacances et se complaisent à nous farcir les oreilles avec un sludge-doom poisseux qui s'étale autant qu'il peut. Sur ce No spirit within, les deux petits titres sont particuliers, le premier sert d'intro en son clair pour donner plus de poids à «Disgraced possession» alors que «Heat death» sonne comme un larsen lancinant au milieu de deux énormes titres bien boueux. Le trio de St-Louis ne lésine pas sur la saturation et les ambiances outre-tombesques et même s'il annonce un opus «sans esprit», j'ai du mal à y croire parce qu'entre l'artwork et l'atmosphère, il semble clair (et c'est bien le seul truc «clair») qu'ils ne sont pas que trois à produire cela. Une vieille goule, un rougarou qui passait par là ou un esprit enfermé dans la table de mixage doit hanter certains titres complètement habités par le Malaise. Les amateurs de doom caverneux ont donc le droit à leur nouvelle grosse dose de Fister, ceux qui hésitent à écouter ce style feraient mieux de commencer avec un combo moins extrême dans ses choix...

■ Oli



CRUSKIN

Time to rise
[La Baleine - Believe distribution]

Dolores O' Riordan de The Cranberries ayant quitté la scène en début d'année, on ne saura jamais ce qu'aurait pu donner leur prochain album s'ils avaient voulu s'orienter vers un son plus electro. Mais on peut en avoir une petite idée avec Cruskin. Ce trio originaire de Tours, sort en 2010 son 1er EP From lie to truth puis l'album Secret in a box en 2014. D'abord orienté plutôt pop punk, Cruskin prend un petit virage en intégrant des sons électroniques avec ce nouvel album de 12 titres. L'introduction des machines adoucit le rock et fait parfois glisser Cruskin dans de la pop classique. «Popisation», mais pas paupérisation ! La belle voix de Sabrina Pedrosa, accompagnée de Samuel Haudiquet à la batterie et Alex Bonnet à la basse proposent des tracks recherchés, aboutis, pour un album qui offre une belle palette de styles. Même si certains titres flirtent trop à mon goût avec la pop FM comme «I found you», ou «Savior», il y a de la bonne gratte qui s'excite et de la batterie qui couine avec «No regret», du standard pop rock sur «Burning away», voire une ballade folk sur «Narrow». En tout cas, Cruskin sait jouer avec les variations, et le fait avec talent.

■ Eric



FURIAPOLIS

Déesses
[Autoproduction]

Depuis 2009, Furiapolis a sorti 3 EPs mais au moment de passer le cap du premier album, a fait le choix d'affirmer son rock en français. Choix périlleux mais quand on évolue dans un registre «gros rock», il est plus évident de se démarquer avec des textes qu'avec certains riffs qui prêteraient facilement à comparaison (en cherchant un peu, tu peux trouver des accointances tant avec AC/DC qu'avec Nickelback sur cet album). Et s'il était en anglais, que penserait-on d'un morceau comme «Ici et ailleurs» ? Efficace, il reste en tête et «sonne», on se concentre davantage sur les textes alors qu'en version anglophone, on en resterait à quelques effets basiques et critiquerait certains ressorts. Pour autant, quand les Marseillais reprennent leurs vieilles habitudes (la septième piste ou «The rescue» par exemple), ça marche également plutôt bien. On flirte parfois avec le métal mais l'ensemble reste dans la veine d'un rock lourd où les saturations comptent (et sont soignées) autant que le groove («L'armée des rois») et où, finalement, paroles et musique trouvent leur équilibre. Inspiré par les Anglo-Saxons, Furiapolis propose son interprétation d'un rock «franglais» qui ne ressemble pas aux autres groupes de «rock français» et se démarque des poids lourds venus d'ailleurs.

■ Oli

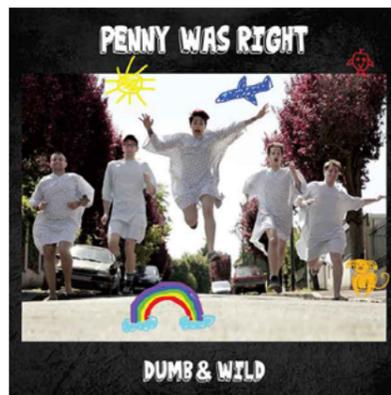


TRI[BALLES]

Tri[Balles]
[Autoproduction]

Contre vents et marées, Tri[Balles] fait son retour même si depuis plus de 20 ans, ils sont toujours plus ou moins là, ne faire de la musique malgré «tout» étant inimaginable pour ses membres qui sont donc repassés par la case studio pour donner une suite aux disques sortis jusque 2009, et c'est de nouveau un éponyme, comme s'il fallait tout recommencer à zéro suite aux légères modifications du line-up. Ceux qui connaissent le groupe ne seront pourtant pas déçus, les trois bastos envoyées en guise d'apéro mêlent death/thrash et hardcore avec de belles déclinaisons rythmiques et techniques, le tout avec ce triple chant hurlé/growlé ou presque clair assuré pas trois frontmen différents et complémentaires qui véhiculent un message d'une éclatante noirceur. L'expérience et le travail de production (Simon, pote de The Lumberjack Feedback mixe et Olive T'Servranx (Black Bomb A, Zoe, Glowsun...) enregistre et masterise) donnent un résultat assez monstrueux et mettent en valeur des compos riches, puissantes et qui ne manquent pas de casser les reins. Dans ce domaine, le combo est d'ailleurs passé maître dans l'enchaînement de riffs particulièrement pensés pour tout démonter sur scène. Ça tombe bien, ils y excellent (aussi).

■ Oli



PENNY WAS RIGHT

Dumb & wild
[Too loud records]

Je ne sais pas qui est cette Penny, mais si elle estimait que le punk rock était toujours bien vivant, elle avait effectivement raison. S'il fallait une preuve, voici le premier LP des Penny Was Right, Dumb & wild qui fait suite à 2 Eps sortis en 2013 et 2016. Ce groupe parisien, chantant en anglais et produit par le label italien Too Loud Records (vive l'Europe !), est emmené par Dalia au chant, Julien et Cara aux guitares, Clément à la Basse et Dimitri à la batterie. Un quintette qui délivre 11 tracks, énergiques, clean, imparables dans un style qui a déjà fait ses preuves (cf. Green Day et consorts). Un parfait album de punk rock, qui respecte les codes du genre, il contient même sa chanson ska «Hangover gang bang». Comme disait Lao Tseu : «Pas besoin de révolutionner la musique pour en faire de la bonne», et Penny Was Right l'a bien compris, c'est classique et c'est vachement bien foutu. Sinon, on me dit dans l'oreillette que le groupe étant fan de skate, et Penny étant l'autre nom du mini skate plastique, on a peut-être une piste sur l'origine du nom. Ceci étant, cela n'interfère en rien dans la qualité de cette galette, 100 % vitamine.

■ Eric

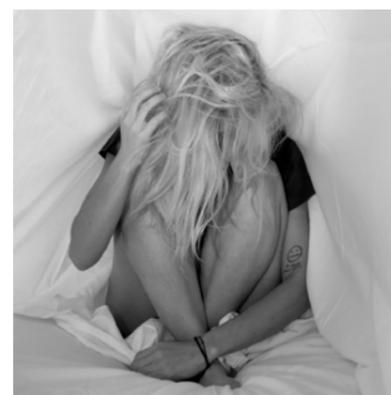


PERIHELION

Örvény
[Apathia Records]

Du post-metal hongrois rejoint nos pages, ce n'est pas tous les jours que cela arrive, et découvrir Örvény me remémore quand les copains me ramenaient à une certaine époque des CD d'obscurs groupes metal ou punk issus d'Europe Centrale ou de l'Est. Une musique commune mais unique par l'expression vocale liée à une langue locale. Ici, elle est hongroise et se marie plutôt bien à la musique tendue, atmosphérique et mélodique de Perihelion. Deux ans après Zeng, Perihelion ne chôme pas et envoie dans nos esgourdes un 3ème LP de 7 chansons avec une efficacité digne des plus grands du genre. Les Hongrois savent narrer leur propos plein d'onirisme grâce à leurs envolées de guitares et de vocalises à la pelle (et c'est là que ça passe ou ça casse) tout en sachant à la fois poser des ambiances éthérées absolument magnifiques (le titre éponyme) et contrebalancer ci et là des accalmies plus que bienvenues. Örvény est majoritairement basé sur la mélodie, donc ne t'attends pas à manger de la violence métallique. Perihelion a clairement freiné ses ardeurs sur ce point là (bye bye les vellétés black métal d'alors) et on ne peut leur en vouloir complètement à la vue du résultat de Örvény.

■ Ted



BULLY

Losing
[Sub Pop]

Après un premier album passé relativement inaperçu chez nous en 2015, les Bully menés par l'intrépide guitariste et vocaliste Alicia Bognanno (une ancienne stagiaire de Steve Albini), ont sorti leur nouveau disque Losing chez Sub Pop à la fin de l'année dernière. Logiquement produit par Alicia, ce trio power-rock grunge originaire de Nashville, en a dans le sac. C'est bien simple, on se croirait plongé en pleine ébullition de la scène rock US de la décennie 1990 tellement le son de Bully et la voix d'Alicia sont sensiblement à la fois proches de L7, de Hole ou même des punkettes féministes de Bikini Kill. On repassera sur l'inventivité du trio qui n'existe pas mais on ne boude pas notre plaisir à savourer ces 12 compositions comme des petites macarons de rages mélodiques dont le punch plutôt frontal fait du bien là où ça passe. Porté par des textes personnels évoquant à maintes reprises «l'autre» par le «you» avec qui la frontwoman aurait visiblement pas mal de conflits, la musique de Bully s'adresse à toute une génération de teenagers... ou a des vieux comme nous qui n'arrivons pas encore à nous détacher de nos premiers amours musicaux.

■ Ted



SATANIC SURFERS

Back from hell
[Regain Records]

Qui disaient «No future», déjà ? Les punks ? Eh bien ce slogan ne colle sûrement pas aux groupes de punk rock et autres skate punk. Cette année, Pennywise sort son 14ème album, Burning Heads a fêté ses 25 ans de production sonore, Bad Religion est aux côtés de NOFX pour le punk in drublic tour 2018. Et du côté de la scène suédoise, même topo : Millencolin a sorti son 9ème album en 2015, No Fun At All se reforme, et Satanic Surfers proposent ce 10ème album, 28 ans après la création du groupe. Et presque 3 décennies de passées que la sauce est toujours aussi relevée. Et même si le line up a tellement changé que ce n'est plus une collocation, c'est une auberge espagnole, les Satanic Surfers restent les mêmes : batterie en feu (ça peut pas être un bipède derrière les fûts, ça doit être un poulpe), guitares survoltées et chant mélodique qui n'a pas pris une ride. Pas une seconde de répit, pendant les 10 titres pour un total de 31 minutes, à part un (tout) petit passage ragga. Les Satanic Surfers continuent de rider cette grosse vague musicale qui a connu son paroxysme dans les années 90 mais semble ne jamais s'arrêter. C'est sûr, il y a toujours du remous !

■ Eric

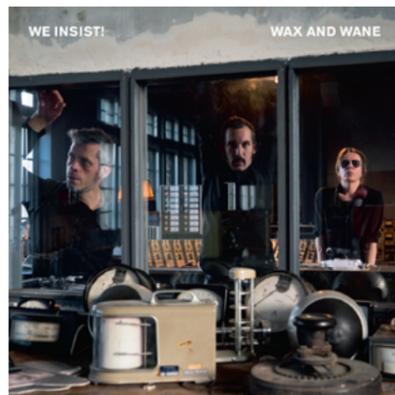


IHSAHN

Àmr
[Candlelight/Spinefarm Records]

Ihsahn ne chôme pas, la tournée 2017 d'Emperor n'a pas spécialement permis à Vegard Sverre Tveitan de prendre des vacances car il est déjà de retour avec son projet solo où il s'amuse à brouiller les pistes... En enchaînant des plages aux ambiances différentes, passant allègrement d'un chant clair (les très beaux «Arcana imperii» - où vient se promener Fredrik Akesson, le guitariste d'Opeth - ou «Sámr» presque trop lumineux pour être sincère) à des égoulements des plus classiques pour ce chantre du black metal («One less enemy»). Même si cet album est plus personnel que Arktis qui cumulait les guests, on ne sait pas vraiment où veut nous emmener Ihsahn tant ses changements de directions sont fréquents et brusques. Pris séparément, les morceaux sont pas mal (même «Marble soul» et son refrain bien mielleux) mais faute d'unité dans l'ensemble, on a du mal à rester accroché et à s'immerger dans son univers. Le côté prog très présent sur son précédent opus est moins mis en avant, si ce n'est sur le dernier titre «Wake» où la noirceur occupe lentement mais sûrement de plus en plus d'espace. Déroutant, le travail d'Ihsahn ne peut laisser indifférent, dommage qu'il ne soit pas plus cohérent...

■ Oli



WE INSIST!

Wax and wane
(Vicious Circle)

Après un album éponyme d'excellente facture sorti en 2014 et deux années de tournée intense, We Insist! aborde une nouvelle phase de son existence avec le retour à la basse de Julien Divisia pour la sortie de leur nouvel album Wax and wane, et ce, toujours en trio. Enregistré live en Bretagne, ce nouvel album surprend par sa richesse instrumentale et ses harmonies toujours aussi fantasques («Charley runs amok», «All modulors»). Non pas que la technique ne soit plus au RDV, bien au contraire, elle est innée au groupe et toujours aussi impressionnante (comment ce batteur de génie arrive-t-il à chanter en même temps ???), mais le groupe s'ouvre à des sonorités qu'on ne trouvait sûrement pas avant grâce à l'utilisation de la mandoline, du mellotron, du synthé ou du piano. Wax and wane est particulièrement barré sans être bordélique, à la fois facile et difficile d'accès, son écoute est passionnante car on navigue sur des phases labyrinthiques en perpétuel mouvement («Liquid rat race») et dans un esthétisme rock soigneusement étudié («Eeries fables and small faces»). Quoi de plus normal lorsqu'on sait que le titre fait référence notamment aux cycles de la lune et des marées. À découvrir d'urgence !

■ Ted



WINTERFYLLETH

The hallowing of heirdom
(Candlelight / Spinefarm Records)

Pour fêter leur dixième année dans le monde du black métal option nom du groupe illisible et extrémisme underground, les Anglais de Winterfylleth offrent un sixième album totalement inattendu. Leur héritage sacré n'est pas la distorsion à outrance, la double pédale qui bastonne et les hurlements growlés mais bel et bien une simple guitare sèche, quelques percussions et un chant doux et mélodieux, le métal vient du rock qui vient du folk et c'est là que les Mancuniens nous emmènent. Certes, ils ont toujours clamé leur attirance pour le «folklore» et l'ont utilisé pour amener d'autres couleurs que le noir dans leur musique mais là, c'est un album entier qu'ils ont composé en acoustique avec des harmonies délicates, des sonorités limpides et des arrangements superbes. Pas sûr que ça touche leurs fans hardcore avides de sensations fortes, pas sûr non plus que ça arrive jusqu'aux oreilles des amateurs de folk classique mais ce The hallowing of heirdom est tout simplement beau et il serait dommage de passer à côté. Parce que si certains ont du mal à accepter que certains groupes de musique extrême ont du talent, là, ça nous saute aux oreilles avec bien plus de puissance que dans n'importe lequel de leurs albums précédents.

■ Oli



WE ARE THE LINE

Songs of light & darkness
(La Ligne production(s))

L'invitation au voyage de We Are The Line, qui s'était initiée avec le chapitre originel Through the crack (sorti en 2017 - cf. MAG #31), se poursuit donc avec ce deuxième EP de 6 titres. Un nouvel opus en parfaite continuité stylistique et sensitive. Une musique electro très fouillée, travaillée, riche, polymorphe, aux sonorités industrielles, sur laquelle le chant sombre et torturé rajoute une densité supplémentaire. Il en ressort une oeuvre à part, ambivalente, symbiose entre le chant des machines et les circonvolutions de l'âme humaine. Même si avec le nom de cet album, We Are The Line se rappelle à un de ses mentors en faisant un clin d'oeil au Songs of faith and devotion] de Depeche Mode, il peut revendiquer sa propre individualité, au sens artistique comme humain. Car derrière ce patronyme pluriel se cache en réalité un artiste, auteur, compositeur, interprète ; et derrière Songs of light & darkness se cache un univers musical tout à fait original et novateur. Que cette ligne sonore continue de traverser les univers musicaux ou les méandres de l'esprit, car le voyage est un régal sensitif.

■ Eric



CROSSFIRE

Drifting ashore
(Dream Brother Company)

Voilà une pochette d'album qui résume parfaitement la collaboration entre les deux membres de Crossfire. En affichant les deux moitiés de visages d'Allison Mareek et d'Etienne Prieuret, on imagine pouvoir les combiner pour ne former qu'une seule personne. C'est cette impression que l'on ressent à l'écoute de ce 2ème LP, tant ce duo est fusionnel. Chacun accompagné de sa guitare, les deux artistes se complètent, musicalement et vocalement. Tout au long des 12 titres d'un blues folk doux comme un champ de coton, c'est une danse entre 2 guitares, 2 voix. Celle d'Allison, claire et puissante joue avec le chant plus bluesy et tempéré d'Etienne. Tout n'est qu'affaire de délicatesse, où les instruments additionnels, comme les violons ou clarinette ne viennent que très subrepticement agrémenter certaines chansons. Drifting ashore est un pur album blues folk, et le duo fonctionne avec une telle évidence, qu'ils semblent avoir déjà 20 ans de carrière. 11 titres originaux plus une reprise de Bob Dylan pour cinquante minutes de parfaite combinaison entre 2 musiciens qui envoient déjà du petit bois individuellement. Une plus un égale un très bel album.

■ Eric

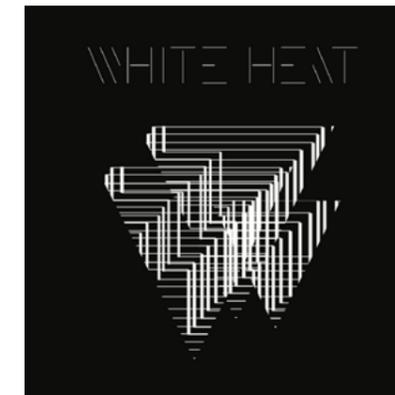


WILD CHILD

Expectations
(Dualtone)

Aliciasse et eaque di audaes mossi acimus si cus dero corporem soloratur se atquiberum labo. Nem qui dolupta qui cuptas mo torpore in etur, simus nient aut magnimaxime parchiliquam quo vel ipsanduciis magnis soluptium aborers pictur simo ma cum quo comnimaximus audi omni officab orporat emporporum nus sequi occat dolorovit et vendignit quos et dolori nulloreresti optiorro ipic to ex ea sitatur repreribus si cuptaqu idestem simin et laborepre si doluptis nos dolorepudae. Elest harcide omnihil molut fuga. Ommo te volor as estrum lauteni hillatium hicit renectu rehendisque perumen imenim qui occae labo. Tem qui autem facero dolupti oreculparum quam ra nist, ipsam, que lab ipsum quas et optas doluptatur rehendiore pero coreiusam que provid molorem. Ehenis quas autam, qui qui veri blabo. Itas assinvendam ea cus cus et eos everum quaspic te quam ut volorum faciis a vendam am si consequam et elia quisquide dipit volentio. Erfero bearum id ullaborro tem et est, totame nonet laut in nia as dolor ari id ullupis eicitatiis est, tem verumquo ea veli

■ Oli

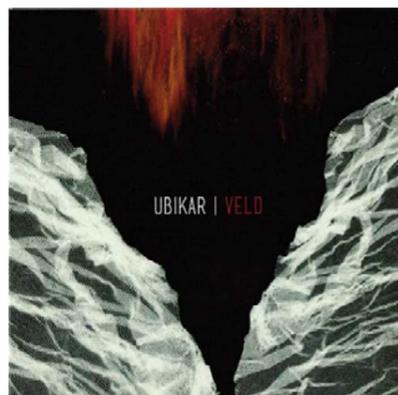


WHITE HEAT

White heat
(Bruit Blanc / Smile Records)

En novembre dernier, débarquait dans les bacs le premier album de White Heat, un groupe à écouter d'urgence si tu aimes la noise qui se marie congrûment avec un heavy-rock psyché qui te colle au plafond. Parmi ses membres, des restes du groupe défunt I Love UFO (le chanteur-guitariste Butch, le batteur Florent et leur ingénieur Julien) accompagné de Lionel, un ex-Lab°. Sur le papier, ça se tient parfaitement. Sur disque, ça dépasse les promesses. Cet album inaugural est une pelletée de titres pour la plupart furieux (un peu moins pour «White horse», sorte de Suicide 2.0, et l'aérien mais pesant «Power fresh cream») et prenant, dont la lourdeur rythmique sert de substrat aux murs sonores bâtis par une synth-bass et une guitare jamais avares en largage de fuzz ou de larsen dans la gueule. Le chant de Butch est à l'image de la musique, démoniaque, entre chant clair, incantations et grosses gueulantes. Cet album éponyme est une sacrée belle surprise et si on s'en fie à ce qu'on vient de prendre comme amas sonore, je vous laisse imaginer ce que ça doit être en live !

■ Ted



UBIKAR

Veld
(L'autre distribution)

«Alors les Seigneurs Ez3kiel et High Tone adoubèrent le jeune Ubikar et l'invitèrent à rejoindre la confrérie des esthètes de l'electro» - chapitre MMXVIII du livre de la musique électronique française. Blague à part, ce trio lyonnais (Quentin Martinod - basse et synthé, Stefan Chamolt - guitare et synthé, Nicolas Quintin - batterie et machines) propose pour ce troisième album une nouvelle confluence entre divers styles, à la croisée des chemins. Ici la musique électronique, celle des machines sert le rock, le hip-hop, le ragga. Elle y insuffle la part de violence, de ténèbres, de chaos, car Ubikar ne cherche ni l'apaisement, ni la facilité. A l'instar des deux groupes cités en préambule, les 9 tracks sont autant de variations musicales, tantôt pointillistes, tantôt écrasantes, toujours particulières. D'ailleurs, le premier clip issu de ce LP, «Control» (avec Sylvain Ferlay), donne un aperçu de l'univers d'Ubikar, mais n'en dévoile qu'un infime aspect. Une belle démonstration que l'électro peut accompagner toutes les musiques, mais servir aussi sa cause, quand l'entité créatrice maîtrise aussi bien ses instruments. Et Ubikar est seigneur dans ce domaine.

■ Eric

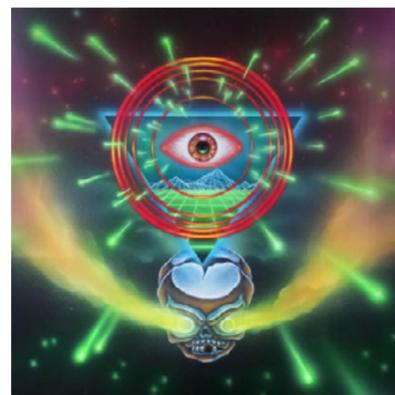


WITCHSORROW

Hexenhammer
(Candlelight / Spinefarm Records)

Depuis 2010, les Witchsorrow en sont déjà à leur quatrième album même si je ne les découvre que lors de ce printemps. Il faut dire que les groupes anglais pratiquant le doom sont assez nombreux et que malgré un intérêt certain, celui-ci ne révolutionne pas le genre. Leur nom mixe «sorcière» et «chagrin», leur artwork à l'ambiance médiévale avec sorcières sur son lit de bûches et son accompagnement de bêtes démoniaques colle au titre de l'opus (Hexenhammer est le «Marteau des sorcières», un texte qui permet de condamner les démons), rien de neuf sous les nuages noirs de la Perfide Albion mais un goût assumé pour les saturations lourdes et basses et pour les basses lourdes et saturées. Mais le trio se démarque quelque peu avec une voix pas si caverneuse, quelques tentatives de mélodies et surtout des parties plutôt rapides ! Le titre éponyme («Hexenhammer» pour ceux qui ne suivent pas) peut même faire penser à du métal un peu plus speed option Metallica des débuts (Kill'em all) avec un certain groove et des attaques claires et éclairs qui cherchent à s'élever des tréfonds où la distorsion plonge le combo la plupart du temps. Bref, c'est sympa et un peu plus que sympa quand le tempo s'accélère et qu'on quitte un doom/sludge trop prévisible (le final de «Like Sisyphus» !).

■ Oli

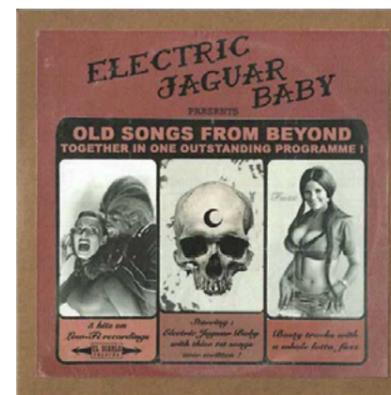


TURBONEGRO

Rock n roll machine
(Mercury Records)

C'est le retour en grandes pompes de Turbonegro ! Doté d'un nouveau compagnon de route aux claviers, Turbonegro rime toujours avec exubérance, rock high energy et humour à outrance. Mais ce coup-ci, le groupe sort quelque peu des sentiers battus en proposant une thématique « retour vers le futur » où les rois du Death Punk, sur fond de robots et de machines, distillent à tout va (non sans conviction et avec brio) les clichés du rock des années 80. Après une intro des plus scandaleuses, la machine Turbonegro mélange titres diaboliquement sulfureux («Well hello», «Rock n roll machine», «Hurry up and die»), tubes aux vocodeurs et claviers crapuleux (belle référence à Van Halen avec «Skinhead rock n roll» et «John Carpenter») ou même les deux (Les Experts rencontrent AC/DC sur «Hot for Nietzsche») ! Au premier abord étrange et pompeux, ce nouvel album de Turbonegro se révèle être majestueux et témoigne d'une formation bourrée d'humour et maîtrisant autant les guitares que le second degré. Euroboy est en grâce, le basse/batterie casse la baraque et Tony Sylvester se révèle indispensable au chant. Putain, que c'est bon !!!

■ Gui de Champi

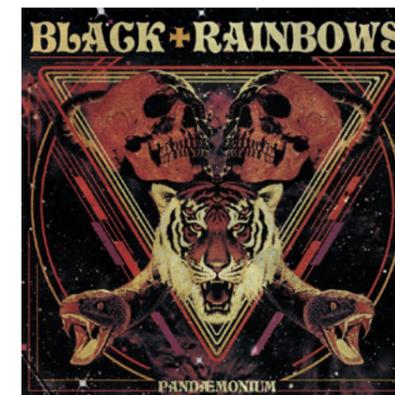


ELECTRIC JAGUAR BABY

Old songs from beyond
(Autoproduction)

Electric Jaguar Baby, voilà déjà un nom qui tabasse et qui ne peut annoncer que du bon. C'est comme quand tu prends un cocktail qui s'appelle Black Velvet, Bloody Mary ou El diablo, tu te dis que ça va être rock'n'roll. Eh bien Electric Jaguar Baby, c'est une recette de cocktail sonore d'une bonne dose de rock piquant, une grosse louche de psyché, tout ça arrosé de fuzz (tenir éloigné du feu, peut exploser à la tronche). Les deux barmen au comptoir sont Parisiens (Frank D + Antonio D) et sortent ce 3ème EP de 5 titres : Old songs from beyond. Niveau old songs, ça commence par une reprise de «Foxy lady» flambée à l'EJB. L'interprétation toute en saturation et ambiance 70s', annonce le style du duo qui va développer sur (seulement, et c'est bien dommage) 4 titres son programme. Du bon son bien rugueux, sec et électrique comme une road rage en plein désert, à bouffer de la poussière et sentir les pneus dérapés sur les pistes gravillonneuses. Comme les White Stripes ou Death From Above, pas besoin d'être une équipe de foot sur scène pour envoyer du pâté. Et le duo d'Electric Jaguar Baby le fait très bien tout seul.

■ Eric

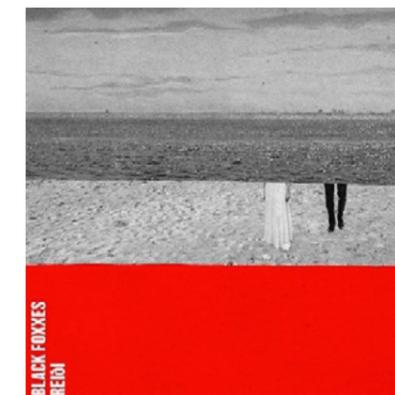


BLACK RAINBOWS

Pandaemonium
(Heavy Psych Sounds Records)

Les rois du stoner fuzz n'ont pas changé grand-chose depuis Hawkdope et ça nous va très bien ! Le trio livre un nouvel opus qui correspond à nos attentes les concernant avec ce qu'il faut de forme géométrique et de symétrie sur la cover (coucou Nick Oliveri) et surtout ce qu'il faut de rythmes rabâchés, entêtants, sursaturés et de groove psychédélique dans leur musique. Pandaemonium est - évidemment - un bon album mais il me faut attirer ton attention sur un triptyque dantesque à savoir l'enchaînement de «The sacrifice», «Grindstone» et «Supernova & asteroids». Le premier des trois permet de s'envoler avec un riffing classique mais diablement efficace (coucou Mars Red Sky), le deuxième te plaque au sol et t'enterre sous terre ne te laissant respirer que le temps d'un sample bien placé, le troisième te ramène à la vie et à la légèreté comme si de rien n'était mais démontre combien Black Rainbows réfléchit à la construction de son Pandaemonium. Si tu ajoutes le tortueux so seventies «13th step of the pyramid», ça te fait déjà quatre bonnes raisons de te procurer le skeud qui contient cinq autres morceaux pas dégueu non plus...

■ Oli

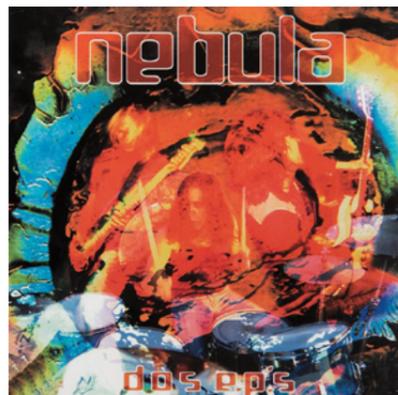


BLACK FOXXES

Relði
(Search and Destroy / Spinefarm Records)

Dieu du Rock, donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Et la fournée du jour se prénomme Black Foxxes. Originaires d'Exter, un bled de la côte sud-ouest anglaise, ce trio est composé de Mark Holley (guitare et chant), Tristan Jane (basse) et Ant Thornton (batterie). Pour leur 2ème album, il nous invite à écouter leur rage, Relði en islandais. De rage, il n'en est pas vraiment question sur les 10 titres de cet album. On ressent plus de la mélancolie, de la souffrance, qu'elle soit mentale ou physique. La musique balance entre la britpop et le rock indé. Des titres classiques rock comme «Sæla», des «Oh, it had to be you» ou «Take me home» démarrant très épurés (une voix et quelques arpèges) pour une montée en puissance progressive, de la pop de base sur «Am I losing it». On ressent quand même cette rage tant promise sur «Joy», unique track sur lequel les Black Foxxes sortent un peu les crocs. Globalement, c'est de l'indie rock pop bien construite, adepte de la mélodie qui va bien, mélancolique mais pas ennuyeuse, mais sans vraiment de prise de risques. Ce n'est pas la baguette du mois, mais comme pain quotidien, c'est très bien.

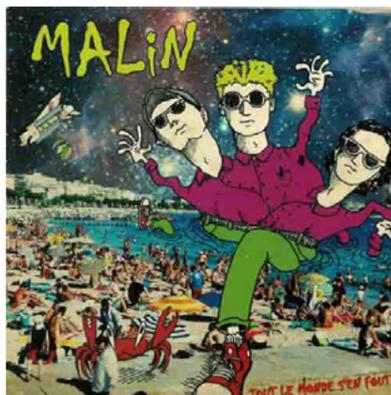
■ Eric



NEBULA
Dos EP's
(Heavy Psych Sounds Records)

Comme tu es un lecteur fidèle, tu sais que Heavy Psych Sounds Records réédite des vieux Nebula et à peine le temps de nous plaindre de ne pas avoir reçu Dos EP's qu'il était là. Cet album permet de remonter aux origines du combo puisqu'il regroupe, comme son nom l'indique, deux EPs ultra rares, les quatre premiers titres étaient sur un split avec Lowrider, les quatre suivants sont sur Sun creature, EP paru quelques mois plus tard même si deux titres étaient également enregistrés par Jack Endino à l'été 98. Les deux artworks sont dans le digipak et montrent qu'il faisait chaud à cette époque-là... Au moment de la réédition originelle, trois bonus gravés fin 2001 témoignaient de la volonté du groupe de soigner davantage le son, l'ambiance de 98 étant encore très roots avec une disto bien crade alors que les sonorités s'affinent ensuite autant que les titres se posent. Pour cette nouvelle version, deux titres s'ajoutent, ce sont deux vieux morceaux captés en live à Seattle en 99, c'est sourd avec une basse qui bouffe tout, même si on sent cette énergie brute qui anime toujours le combo. Encore merci à HPS pour cette réédition qui permettra à chacun d'écouter tranquillement un album qui a écrit l'histoire du stoner.

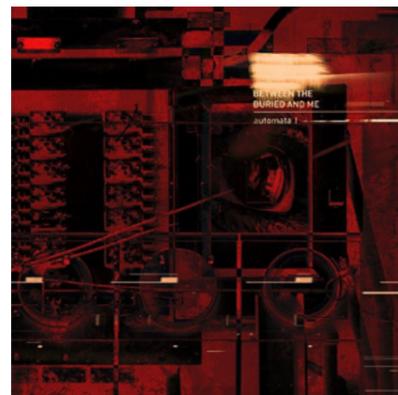
■ Oli



MALIN
Tout le monde s'en fout
(Ganache Records)

Voici un groupe prénommé Malin, qui propose un album intitulé Tout le monde s'en fout avec un artwork di-sions... kitcho balnéaire infantile. Dans cet EP de 6 chansons, on y trouve des titres comme «Bourrelets de sauvetage» ou «Château de sable», et une reprise de «Gigi l'amoroso» de Dalida. Même si ça sent l'influence Didier Super et son Vaut mieux en rire que s'en foutre, on est plus dans le registre des Wampas ou Ludwig Von 88. Car l'univers de Malin est certes 50 % déglinguos, mais avec 50 % d'un rock qui pioche dans le grunge comme dans la pop. Initialement composé de Fab (Chant, guitare) qui avait déjà sorti 2 albums, celui-ci a été rejoint par Ludo (Basse) et Steph (batterie) pour continuer à propager du youpi pop rock. Malin parvient, sans sourciller du steak, à faire du rock tout en chantant des lyrics comme «j'veux des pom-pom girls dans mon pop corn» ou «mes bourrelets de sauvetage sont increvables». En définitive, même s'il affiche clairement le sens de la déconne, Malin estime que ça peut être fait sérieusement. C'est Malin.

■ Eric



BETWEEN THE BURIED AND ME
Automata I
(Sumerian Records)

Between The Buried And Me a donc rejoint Sumerian Records (et Animals as Leaders, Crosses, Betraying the Martyrs...) et pour fêter ce nouveau deal, il nous offre un double album en deux parties (et un EP bonus). Automata I est dispo depuis mars, la suite arrive en juillet. Il faudra donc attendre un peu pour pouvoir juger de cette nouvelle œuvre dans son intégralité mais pour l'heure, c'est toujours aussi impressionnant. En une trentaine de minutes, les Nord-Caroliniens envoient de la technique, du prog, du death, du growl, de la mélodie, du speed, de l'ambiance, du math, de la clarté, du métal bien sûr plus que de la pop mais c'est un récital de genres qui s'agglomèrent et comme ils pratiquent cet art de l'amalgame depuis maintenant quelques années (bientôt 20 ans), le tout passe comme une lettre à la poste [coucou Aurelio]. Déconcertants de facilité, on rentre très aisément dans leur monde pourtant bien foutraque parce que s'ils éparpillent les styles, ils se concentrent ici sur seulement quelques idées et ne les étirent pas en longueur, cela risque d'ailleurs de décevoir leurs fans puisqu'à part «Blot» [génial] et «Yellow eyes», aucune piste ne s'allonge et ne prend le temps de s'installer. Si tu t'es un jour demandé ce que pourraient écrire Mike Patton et Steven Wilson s'ils bossaient ensemble, Automata I est peut-être un élément de réponse.

■ Oli

DOWNLOAD
PARIS
BA 217

VENDREDI 15 JUIN SAMEDI 16 JUIN DIMANCHE 17 JUIN LUNDI 18 JUIN

MAIN STAGE

OZZY SPETH POWERWOLF BILLY TALENT	MARILYN MANSON AVATAR HOLLYWOOD UNDEAD TURBONEGRO CROSSFAITH	FOO FIGHTERS THE HIVES FRANK CARTER & The Rattlesnakes WOLF ALICE THE NOFACE	GUNS N' ROSES VOLBEAT JONATHAN DAVIS BARONESS
---	---	---	---

MAIN STAGE 2

311 ALESTORM ELUVIETIE WAKAN - TANKA <small>uploaded by LERACKAM</small>	THE OFFSPRING NOFX BETRAYING THE MARTYRS ALCEST WILD MIGHTY FREAKS <small>uploaded by L'EMPREINTE</small>	MASS AIRESAH DEAD CROSS NOISY REPUBLIC THE STRUTS TEACUP MONSTER <small>uploaded by LEPLAN</small>
---	---	--

WARBIRD STAGE

CONVERGE UNDERØATH THY ART IS MURDER BURY TOMORROW	MESHUGGAH ULTRA VOMIT THRICE TAGADA JONES WHISKEY MYERS	PARASITARIAN SLAVES GRAVEYARD STARCRAWLER	Seether GRETA FLEET THE PINK SLIPS THE 6
--	--	---	--

SPITFIRE STAGE

VANDENBERG'S MOONKINGS SIDILARSEN POGO CAR CRASH CONTROL CELLAR DARLING	TREPONEM PAL MANTAR NOTHING MORE SKINNY LISTER DED	EGO-KILL TALENT LANDMYRKS ARCANE ROOTS THE LAST INTERNATIONALE
---	---	--

FIREFLY STAGE (Camping site)

THE EXPERIMENTAL TROPIC BLUES BAND	HANGMAN'S CHAIR PETER ALEXANDER BAND MERGE LAURA COX BAND	GALACTIC EMPIRE CEMICAN BAD COP BAD COP JEAN JEAN	IN SEARCH OF SUN NESSERIA STONE BROKEN KAISER FRANZ JOSEF	GRIT JARED JAMES NICHOLS
---	---	---	---	------------------------------------

downloadfestival.fr

B.A.217 / Le Plessis-Pâté / Brétigny-sur-Orge / Coeur d'Essonne

WWW.TICKETMASTER.FR, WWW.FNAC.COM, WWW.DIGITICK.COM ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

f DOWNLOADFESTIVALFR @DOWNLOADFESTFR DOWNLOADFESTFR

LIVE NATION Greenroom ZIPPO MONSTER HEAVY PANIC CINEMA Rockband HARD OJI FM



BLONDSTONE

Intersection
(TFK Prod)

Conquis et envoûté par Mass solace, premier album haut en couleurs, le fait de dire que j'attendais de pied ferme une nouvelle production du trio Blondstone est un doux euphémisme. Et voilà que les Nancéiens (après un changement de bassiste) reviennent aux affaires avec un EP cinq titres qui confirme le talent et plus généralement tout le bien que je pense d'eux. A jamais influencé par le stoner rock (le rugueux «My dark sweet friend» et le parfait single «Liquid sound» rappelant tous deux Queens of The Stone Age au milieu des 00's, «Hole in my skin» collant à la peau), les sonorités grunge («The guiding light», atmosphérique et pesant à souhait, que ne renierait certainement pas Alice In Chains) et le rock en général (puissant «No need to say it»), nos trois amis délivrent une nouvelle fois une copie sans faute avec une série de brûlots parfaitement produits et magnifiquement exécutés. Ou magnifiquement produits et parfaitement exécutés. Au choix. Ce qui est sûr, c'est que Blondstone maîtrise son sujet de bout en bout, preuve en est que le rock est bien vivant. Ok ? Alors dépêche-toi d'aller écouter tout ça !

■ Gui de Champi



RED MOURNING

Under punishment's tree
(Bad Reputation)

Avec Under punishment's tree, Red Mourning signe un superbe album. Au moins. L'écriture des titres est extrêmement aboutie, les enchaînements sont bien sentis, la multiplicité des chants, des tons et des angles d'attaque (puissance ou mélodie) et la qualité des différentes ambiances proposées par le quatuor offrent un ensemble très riche, à la croisée de multiples chemins (intégrer du blues dans le métal ? Pas de problème ! Ecoute «Slow bend»), ils tracent leur route et emmènent tous ceux qu'ils croisent tant on se sent proche de leurs idées. Aussi à l'aise quand il faut être lourd que quand il faut jouer vite ou qu'il faille poser une atmosphère plus posée, les Franciliens gagnent sur tous les tableaux et forcent le respect quelque soit la voie empruntée. D'autant plus quand on connaît les conditions d'enregistrement de cet album qui a vu Romaric, guitariste à l'origine du groupe, quitter l'aventure, être remplacé par Julien qui est lui aussi parti au moment d'attaquer les concerts. Bref, c'est avec Alexandre que Red Mourning écrit la suite de l'histoire mais aussi avec une grosse pression car ces nouveaux titres sont taillés pour la scène, il va falloir assurer mais aussi rassurer parce qu'après un skeud aussi bon que celui-ci, on en veut forcément plus.

■ Oli

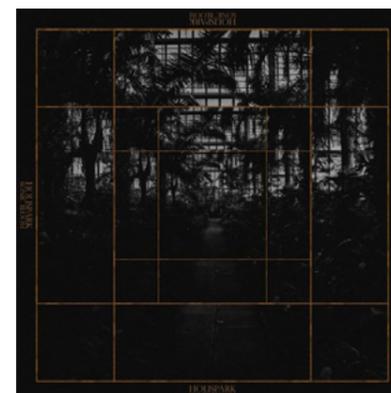


DEVIL JO & THE BACKDOOR

Press rewind
(Greenpiste Records / In Ouie)

Devil Jo chante le rock avec des intonations blues et soul, the Backdoormen jouent du blues rock avec des guitares qui savent plaquer une belle une mélodie blues, celle qui pourrait se suffire à elle-même. Mais ils ont décidé d'allier leurs forces (et leurs talents) dans l'entité Devil Jo & The Backdoormen. Formé à Saint-Étienne en 2008, ce sextuor, a déjà 1 démo et 3 EPs sur son étagère, et présente son premier album Press rewind. Puisant dans ce blues rock des 60's, Devil Jo & The Backdoormen aligne 9 titres avec une approche plus moderne. Plus pêchu, avec un son plus contemporain, sans révolutionner le genre, les Stéphanois donnent un bon coup de fraîcheur à un style musical qui, parce qu'il est devenu une référence, aurait tendance à glisser vers la pièce de musée. Parce que techniquement ils maîtrisent leur affaire, parce qu'historiquement ils respectent les codes du blues et du rock, parce que mélodiquement Devil Jo et sa clique savent y faire, parce qu'en toute intelligence, ils combinent tout ça dans cet album. On Press rewind, et on réécoute ça avec plaisir.

■ Eric

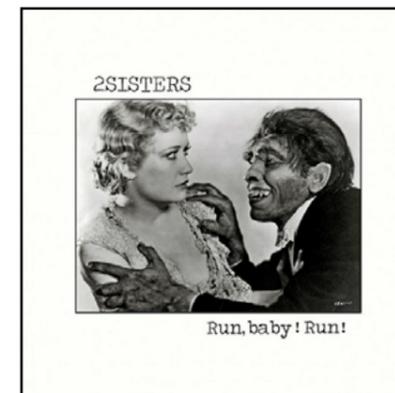


HOLISPARK

Sonic bloom (Send The Wood Music / Trepan Records)

Quintet emmenée par une native de l'Audomarois (Manon), les Holispark sont en avance sur tous les temps de passage d'un groupe lambda. Formé depuis 2015, ils n'ont pas beaucoup attendu pour sortir un premier EP (The harvest début 2016), enchaîner les dates et enregistrer un premier album supporté par des labels de qualité, en trois ans, ils ont fait ce que certains peinent à faire en 10. La recette de cette progression ultra rapide ? Un rock mélodique avec une voix féminine accrocheuse, que ce soit par l'énergie de Guano Apes ou Garbage ou bien la sensualité de Pink ou No Doubt, on se retrouve vite ensorcelé par les titres de ce Sonic bloom. Emporté par le chant, on pourrait délaissé les parties instrumentales, elles oscillent entre rock et métal et sans déborder d'idées fantastiques, assurent sacrément le job sur la distance jouant sur les effets, les rythmes (et les nombreuses cassures) et un riffing précis («Sunset», «Trapped»...). Mieux, quand la chanteuse se fait moins remarquer, c'est par la musique que le combo se signale («Call me when it's over»). En bref, Holispark a toutes les qualités pour réussir même s'il lui manque encore un peu de personnalité.

■ Oli



2SISTERS

Run, baby ! Run !
(Closer Records)

C'est cette sensation très agréable qui t'envahit lorsque quelques années plus tard, tu reviens dans un endroit chargé de bons souvenirs et que tous te reviennent en mémoire. Et tu te dis que «Wah putain, c'était bon». Ça fait le même effet avec 2 Sisters et ce gros album qui fait suite à 2 démos et 2 EPs (tout marche par deux avec les 2 Sisters, ... si ce n'est qu'ils sont 4 et viennent du Val de Marne). Et des bons moments que l'on a plaisir à retrouver, c'est ce rock sous perf' de punk et de noise, à la mode Stooges ou MC5. Et grâce à ce groupe parisien, on est en plein dedans. Ça joue vite et bien, ça gueule fort et c'est beau. 2 Sisters joue la partition nickel, il y a de quoi chauffer une cave de bar jusqu'à faire fondre les murs, et liquéfier un public sous le feu des 14 cocktails Molotov de ce Run baby run !. Et parce que c'est pas du tout un album de crevard 2 Sisters balance 14 tracks en 33 minutes, et pas une seconde de mauvais goût. Entre nihilisme et rage punk, 2 Sisters ravive la mémoire des légendes. Pourvu qu'ils continuent d'entretenir le feu avec toujours autant de talent.

■ Eric



NO MONEY KIDS

Hear the silence
(Roy Music)

Quand l'électro rencontre le blues, ça peut donner Play de Moby. Soit des samples vocaux de chanteurs du début du XXème siècle noyés, dissous dans la musique électronique. Quand la rencontre entre ces deux grands courants musicaux se fait sur un pied d'égalité, ça donne No Money Kids. Ce duo parisien composé de Félix Matschulat (guitare-chant) et JM Pelatan (basse-machines-synthés) sort déjà son deuxième album Hear the silence en 2017, après I don't trust you en 2015. Pour cette deuxième livraison, on retrouve l'essence du blues : une belle voix rauque qui peut aussi être plus douce, une guitare rythm'n'blues avec quelques riffs plus rock. Tout cela englobé assez subtilement d'électro raffinée. Pas de nappes de synthés suffocantes ou des sonorités indus agressives mais juste une enveloppe rythmique et des effets légers. Comme les préparateurs de hot rod, No Money Kids revisite l'ancien, non pas pour faire du neuf, mais pour magnifier la musique d'antan avec des sons plus contemporains. Pas un pillage, ni une inspiration, juste une belle évolution.

■ Eric



30 ANS D'EUROCKS

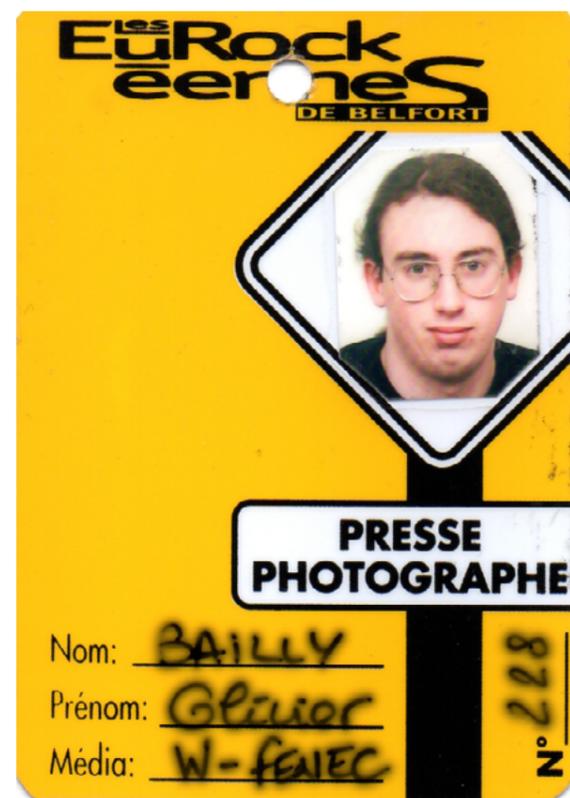
LES EUROCKS ONT 30 ANS ! ET NOUS 20 PIGES ! ENTRE LE W-FENEC ET LE FESTIVAL DE BELFORT, C'EST UNE HISTOIRE DE PASSION. DE L'AMOUR (BEAUCOUP), DU DÉSINTÉRÊT (PARFOIS) ET DE TRÈS BONS SOUVENIRS. SI TU RECHERCHES BIEN DANS NOS ARCHIVES WEB, TU POURRAS CONSTATER QU'ON A COUVERT LE FESTIVAL 18 ÉDITIONS D'AFFILÉE ! CE N'EST PAS RIEN, ALORS POUR SE RAPPELER DE BONS SOUVENIRS OU MÊME (RE) DÉCOUVRIR DES GROUPES QUI SONT TOMBÉS AUX OUBLIETTES, JE TE PROPOSE DE REPLONGER DANS NOS CHRONIQUES, PLUS OU MOINS BIEN ÉCRITES, TOUJOURS OBJECTIVES ET JAMAIS DÉNUÉES DE SENS (OU LE CONTRAIRE !). BREF, EN MODE «RETOUR VERS LE FUTUR», VOICI UN CONDENSÉ EUROCKÉENNES PAR LE W-FENEC, EN ESPÉRANT QUE ÇA TE DONNERA ENVIE DE RELIRE NOS FAMEUX ET FUMEUX ÉCRITS.

L'histoire commence en 1995. On triche un peu, car pour cette édition comme pour les trois suivantes, nous ne sommes pas accrédités, du fait que nous n'existons pas encore. Mais Oli, son bac en poche traîne déjà du côté de Belfort pour assister à une partie d'une édition bien rock avec en bons souvenirs les concerts de Paradise Lost, Senser, Body Count ou encore Blur et The Cure. Aucune trace écrite n'existe... Contrairement à l'édition 1996 où tu trouves une première review minimaliste, c'est en fait une missive en réaction à un article de Guitars Part qui paraîtra dans leur courrier des lecteurs ! Ministry reste un excellent souvenir pour le furet du Nord, tout comme Foo Fighters, Frank Black et Nick Cave. Sans oublier les magiques

Skunk Anansie, Aston Villa, Loudblast ou l'un des derniers concerts de Sepultura avec Max au chant...

En 1997, même histoire, le W-Fenec n'existe toujours pas (patience !) mais le festival est au top de sa forme (ah, les 90's) avec une affiche affolante pour les amateurs de guitares et de rythmes endiablés ! Jugez plutôt : Radiohead qui vient de sortir OK computer, les Smashing Pumpkins, Mad Pop 'X (une des révélations), Mass Hysteria (autre révélation), Spicy Box, Supergrass, Biohazard, Chemical Brothers, et cela uniquement le vendredi !!! Le samedi se révèle également décisif avec les Gallois de Stereophonics (pour leur premier album), Mel-

ville, Nada Surf, Marcel et son Orchestre et le trio gagnant No One Is Innocent / FFF (qui sortira un live de ce set impressionnant) / Noir Désir (diffusé en direct à la télévision) qui enchaîne des concerts de qualité ! Maceo Parker clôturera de fort belle manière un samedi inoubliable ! La journée du dimanche sera également de qualité avec en mémoire non pas les têtes d'affiche mais de belles prestations de Sloy, 16 Horsepower, Rollins Band et (déjà) Placebo.



En 1998, nous ne sommes pas encore accrédités mais on parle avec passion du festival qui demeure un rendez-vous incontournable pour les jeunes passionnés que nous sommes. Pêle-mêle, on se souviendra du superbe concert de Dolly (qui verra une belle ovation du public en milieu de show. pour saluer la qualification de la France pour les demis !), de Rammstein en plein jour, de Jean-Louis Aubert qui électrise le chapiteau, d'Iggy Pop, du «raté» Prodigy et ses problèmes de son, des super shows d'Asian Dub Foundation et Morcheeba, sans oublier K's Choice sur la petite scène et la déferlante Louise Attaque qui fait le job sur la grande scène.

1999 : un des premiers tournants de notre relation avec le festival. Alors qu'Internet se démocratise, ton zine préféré est accrédité pour cette édition qui se voit rallongée d'une

journée, programmation de Metallica oblige. Oli adorera, je resterai un peu sur ma faim. Mais la journée du jeudi a vu défiler Mass Hysteria qui vient de sortir Contraddiction, les énormes Monster Magnet et les talentueux Shovel. Le vendredi voit débarquer les OVNI LTNO qui marqueront plus les esprits (enfin les miens) que Marilyn Manson, même si Oli ne semble pas de cet avis. Creed, Bloodhound Gang et bien d'autres se succèdent, et la soirée se termine en apothéose avec le show ravageur des Lofo ! Le samedi, une découverte qui fera l'unanimité chez les Fenec, actuels (Oli et Pooly) et futur (moi en l'occurrence) : Masnada. Concert de folie et énergie communicative au programme. Virago fera également sensation, tout comme la fabuleuse Cree Summer et les Black Crowes qui enverront un set de haute volée pendant un orage qui n'entamera pas la générosité de Skunk Anansie. Avant la folie P18, Lenny Kravitz retournera la grande scène. Le dimanche verra la consécration de la sensation Matmatah, le concert bien chaud de Popa Chubby (qui chantera à un moment sans micro) et les Stereophonics clôtureront cette édition devant un parterre de festivaliers au bout de leur vie.

2000 : l'année du ciré jaune. Je rencontre au détour d'un concert apocalyptique de Slayer Pooly reconnaissable entre mille avec sa tenue de pluie. Le lendemain, ce sont les parents d'Oli (lui, a préféré aller à Dour) que je croiserai au détour d'un concours organisé pour participer à des conférences de presse. Le monde est petit. C'est aussi ma première collaboration (non officielle) pour le site et le début d'une belle aventure humaine et musicale. À part ça, la météo est capricieuse, Slayer est donc menaçant, Muse en est à ses balbutiements, Fu Manchu est rayonnant et Nine Inch Nails est... NIN, tout simplement. Et ce n'est déjà pas mal. Le samedi, la météo se veut plus clémente et Tryo ouvre la journée avec brio. M assurera un set magistral, Dionysos fera rêver son auditoire avec un concert époustoufflant et un Mathias sur un siège... coccinelle. On découvrira avec bonheur Uncommonmenfromars le dimanche, on détestera également Saez et on se réglera devant La Ruda Salska. Sans oublier le concert événement de A Perfect Circle, magique à souhait. Le charme de St Germain et la boule d'énergie Moby (portant un teesh des Eurocks sur scène) clôturera de belle manière cette première édition des années 2000.

2001 : une équipe de choc investit la presqu'île du Malsaucy avec Pooly et nos amis Xav et Alex de E-Zic.com. On a bien ri, et surtout on a écouté du bon son dès le premier jour avec

Incubus, Matmatah, Yann Tiersen, La Ruda Salska et... c'est tout, car un violent orage s'abat sur le site qui est évacué en début de soirée. Pas de Deftones donc, et un retour au camping chaotique après avoir modestement sauvé quelques PC en salle de presse. On dort à 4 dans la seule tente qui aura survécu. Ça resserre les liens. Le samedi verra la reprogrammation des Têtes Raides (dont le set a été interrompu la veille) en remplacement de Run DMC. Burning Spear remettra les idées en place sur la grande scène, et les Young Gods sublimeront le festival. Tricky intrigue, Mass Hysteria détonne, Ben Harper illumine le festival et Nashville Pussy remet les pendules à l'heure dans la nuit. Le dimanche, malgré l'annulation de Motörhead (pour une raison bide que Kem le programmeur n'a toujours pas digérée), on ne se laisse pas aller et on profite des concerts de Amadou et Mariam (belle surprise), de Marcel et son Orchestre et de K2R Riddim. Sergent Garcia assure, Fantomas détonne et Iggy Pop maîtrise !!!



2002 : DREAM TEAM. Pooly, Oli, Gui : on est tous là. Le carré magique alors que nous ne sommes que trois. C'est pas beau ça ? Et on va vivre un très beau week-end avec nos compagnons de E-Zic. Ça démarre fort le vendredi avec Flying Donuts et leur set magique. Plymo fera moins sensation que Bulle, et The International Noise Conspiracy impressionnera. Tout comme Sin-

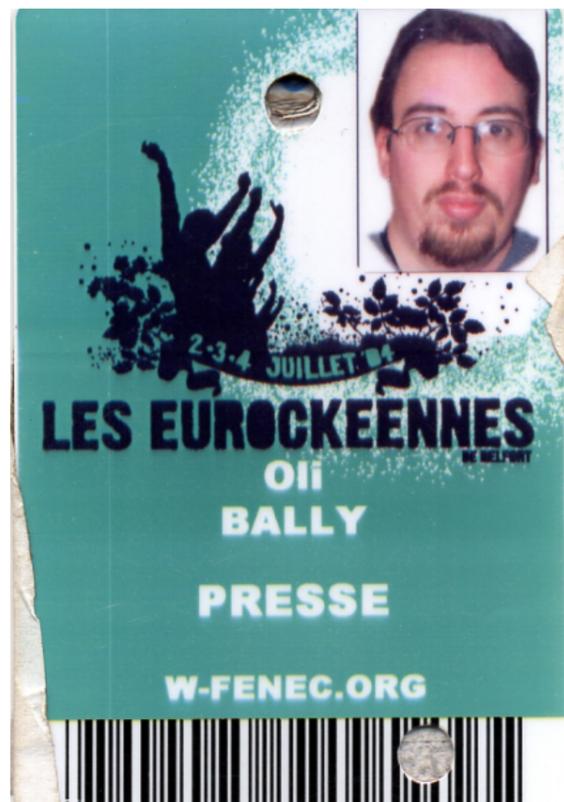
clair et Noir Désir qui donneront de chouettes concerts. Archive sublimerà Oli et Soulfly emmerdera toute l'équipe. Heureusement que High Tone terminera en beauté cette première journée. Le samedi sera encore riche en événements avec Rival Schools, Watcha, les énormes Lofofora, Tarmac, le show XXL de Chemical Brothers et je passerai tout le concert des Burning Heads frontstage entre reggae et punk rock à 2h30 du mat'. Les nuits sont courtes mais le dimanche on appréciera Wormachine, Un Air Deux Familles, Muse, et la grosse sensation Rammstein. On termine le festival sur les rotules, mais on a encore passé du bon temps.

2003 : la team se réduit comme peau de chagrin, et Oli assurera le boulot tout seul. Notre camarade passera du bon temps avec Sleepers, Stone Sour, Radiohead (précédé par une intervention d'intermittents du spectacle), Second Rate (qui annoncera son split lors de la conférence de presse), Noise Surgery, Dionysos, Aqme, Kerplunk, Nada Surf, Tomahawk, Watcha, Massive Attack. Et c'est déjà pas mal.

2004 : on reconstitue la dream team, les copains de E-Zic sont toujours de la partie et on attaque une nouvelle édition d'anthologie. Dès le vendredi, on passera du bon temps avec les locaux de Membrane, No One Is Innocent et An Pierlé ravissent certains d'entre nous, je sympathise avec Dan Kerosène dans le frontstage pendant les excellents Jr Ewing, M fait encore sensation, Placebo, à défaut de nous faire rêver, fait plaisir, et la bonne humeur générale de l'équipe nous fait pousser des ailes, quitte à réquisitionner un bus de ville pour rentrer au camping ! Le samedi démarre tambour battant avec Elista, AS Dragon et Tim Patience Watch. Herman Düne et Buck 65, dans des styles différents, retournent les Eurockéennes, et PJ Harvey et Bashung bétonnent, bien plus qu'un Pixies laissant assez perplexe. Le dimanche, X-Vision retourne la plage et Svinkels assomme la grande scène sous un soleil de plomb. Le Peuple de l'Herbe rivalise d'audace pendant que certains d'entre nous assistent à un concert dans une voiture du côté du VIP (expérience inoubliable, je vois encore le type chanter au volant et nous regarder dans le rétro intérieur), et la soirée se verra métallique avec la sensation Slipknot, la folie Dilliger Escape Plan et la virtuosité de Korn. Clap de fin, à l'année prochaine !

2005 verra la plus grosse délégation de Fenec à Belfort, avec en plus du trio magique, Rémi et Anne. Kaisers Orchestra et Bloc Party font le boulot, Queens Of The Stone Age se révélera

magique, tout comme Emilie Simon qui offre un set inédit avec l'orchestre symphonique de Belfort. NIN déchainera les foules, Interpol jouera un set soporifique, et Eagles of Death Metal fera remuer nos popotins jusque tard dans la nuit (mais pas aussi tardivement que La Phaze hypnotisant le chapiteau). The Chemical Brothers ne sera pas en reste en nous offrant un super show. Le samedi débutera en douceur avec Cake démuni d'une partie de son matos. The National fera son petit effet, et ce n'est rien à côté du set époustouflant de Mastodon. Eths maintiendra la (babylon) pression, Ghinzu tentera de la faire monter (la pression), et Nofsell vs Ezekiel nous fera plus d'effet que Cali ! Garbage mettra tout le monde d'accord, à tel point qu'on se lance dans une fête sur le camping jusqu'à l'aube. Évidemment, la fatigue s'accumule mais cela n'empêchera nullement



la team d'aller applaudir Monsieur Z et son rock musclé, l'ovni Nofsell et les blanchisseurs de The Killers. Le Tigre nous fera rugir de plaisir, et on se remettra rapidement de la défection de Sum 41 avec Mass Hysteria en remplacement. Isis fera sensation, et Sonic Youth jouera un set en mode patrons. Kraftwerk intriguera, et Louise Attaque clôturera de fort belle manière (on boudera TTC qui s'est mal comporté en conférence de presse). Encore une belle édition !

2006 : on prend les mêmes qu'en 2005 et on recommence, avec une belle partie de la team présente à Belfort. Comme on n'est pas là pour enfile des perles, on se délectera de la prestation rafraîchissante de la one-woman Anaïs seule sur la grande scène, et du plaisant Seun Kuti. En tout cas, ils nous auront plus marqués que les poussifs Deftones battus à plate couture par les fantastiques et talentueux Arctic Monkeys. Dionysos donne tout, même quand la sono est HS et que le groupe ne s'en rend pas compte, et Gojira fait l'effet d'un ouragan dévastateur, tout juste avant que The Strokes offre également un très beau moment de ce festival. The Gossip nous fera plus d'effet hors scène que sur scène (on en rigole encore), et Daft Punk délivrera un set d'anthologie ! Le samedi ensoleillé nous offrira pêle-mêle une belle prestation de Hushpuppies, la folie Enhancer sur la grande scène et un concert légendaire de Morrissey. Sans oublier France Brésil sur une télé en noir et blanc sans son mais dans une ambiance de folie, et Depeche Mode qu'on mettra de côté et l'exubérant et finalement rock 'n' roll Philippe Katherine accompagné des Little Rabbits. Le soleil cogne encore le dimanche, du coup on savoure Islands (c'est vrai en plus), Art Brut (qui ne fera pas l'unanimité chez nous), Archive, Mogwai, Sigur Ros et même Muse. Excusez du peu. Même si pour ces derniers, certains préfèrent succomber au post-métal de Cult of Luna. Dément !

2007 : tel un brave, Rémiiii aura la lourde tâche de couvrir seul le festival pour le compte du W-Fenec, ce qui ne l'empêchera pas de distiller les bonnes impressions ressenties pendant cette édition. Preuve en est les souvenirs glanés des prestations de Hollow Corp., Kaolin et Hellbats. Juliet & The Licks tapera dans l'œil de Rémiiii, le Wu-Tang-Clan mérite le coup d'œil avant la Convergence des pupilles. Les Rita Mitsouko (quelques mois avant la disparition de Fred Chichin), la création Griots & Gods, et le diabolique Marilyn Manson animeront la soirée avec plus ou moins de brio tandis que Justice et Punish Yourself clôtureront la journée (avec une préférence pour les Toulousains). Le lendemain, je débarquerai sur Malsaucy pour prêter main forte à Rémiiii (non, en fait, c'est pour voir Queens Of The Stone Age !!!) pour une journée relativement light en sensation. JoeyStarr se verra (et surtout s'entendra) pénible, Cold War Kids assez chiant et Editors pas vraiment passionnant. Heureusement, Phoenix se révélera plaisant, tout comme la noise de Deerhoof. Les Queens donneront un concert efficace, et Tokyo Ska Paradise Orchestra fera même danser Rémiiii. La journée du dimanche sera plus



au goût de notre représentant du zine aux longues oreilles avec, dans l'ordre chronologique d'apparition, le rock de Stuck In The Sound, le post rock de Stellardrive, le hardcore de Hatebreed, le post-métal de Pelican, l'électro-rock de 65DaysOfStatic et le hardcore de Sick Of It All !! Laurent Garnier et Tryo auront quelques faveurs de Rémi, tout comme Air et Arcade Fire qui clôturera le festival.

En 2008, personne n'est motivé pour couvrir le fest' au sein de l'équipe au vu de la programmation. Mais comme le duo de Generic nous fait l'honneur de nous inviter avec mon épouse, on n'allait pas se priver d'aller passer une journée à Belfort aux frais de la princesse, journée qui se révélera sympathique, avec, en ouverture sur la scène de la Plage, le duo bisontin de Generic donc, devant un parterre de connaisseurs. Daniel Darc chante un peu faux sous le chapiteau, et on ne tiendra que 7 minutes devant Vampire Weekend. Heureusement, Sharon Jones & The Drap Kings nous en mettront plein la vue, et Cavalera Conspiracy (sans Joe de Gojira), malgré un son compliqué, enflammera la grande scène. Pour le reste, bah, on ne sait pas, on était déjà parti !

2009 : les anciens boudent, alors on envoie le pigiste. Thibault en l'occurrence couvrira tout seul et comme un grand pour le W-Fenec. Notre reporter est inspiré par Ghinzu, Yeah Yeah Yeahs, Sefyu et surtout Cypress Hill. Par contre, The Kills, Ting Tings, et Prodigy ne feront pas énorme impression. Le samedi, la Loggia est la « place » privilégiée avec le carton Torche, la furie de Monotonix qui joue dans le public, et l'excellent concert de Kylesa. Passion Pit fait également un bon show, Friendly Fires assurent devant une petite assistance, et Birdy Nam Nam clôture de belle manière la journée. Le dimanche se révélera moins palpitant, et c'est cette fois la grande scène qui aura les faveurs de Thibault avec Gojira (énorme, comme d'habitude), Phoenix (efficace sans être fofou) et Slipknot (qui fera le boulot en professionnels). Entre temps, Koolhaas et Lord Kossity surprendront les rockeurs aux grands cœurs.

2010 : en configuration trio pour une journée puis en duo Rémi/Thibault, notre équipe passera une nouvelle fois un séjour aux Eurockéennes. Two Door Cinema Club et Baroness seront préférés à BB Brunes. Suicidal Tendencies retourne le chapiteau (tout comme Infectious Grooves un peu plus tard dans la journée), The Dead Weather et Jay-Z surprennent dans le bon sens du terme, au contraire de Black Keys

et Kasabian. Foals est apprécié, tout comme Converge malgré un chant compliqué. Le samedi, Airbourne fait le show (comme d'hab'), Serena Maneesh délivre de bonnes sensations, The Specials assurent et The Hives font un très bon concert. Par contre, c'est pas la même pour Ghinzu et Vitalic. Le dimanche verra la discorde entre les membres de notre équipe, Thibault trouvant que cette journée a révélé de belles surprises (The Drums, Gallows, Health.). Mais MOPA, Woven Hand & Muzsikas et Julian Casablancas n'ont pas laissé un excellent souvenir à l'équipe. LCD Soundsystem ont logiquement tout retourné et Massive Attack ont assuré.



2011 : encore une journée unique couverte pour nos lecteurs, avec le retour aux affaires me concernant, avec la bénédiction et l'approbation de Ted et Rémi, les régionaux de l'étape en mode spectateurs. On va pas se mentir, le déplacement se justifiait pour les trois shows de Kyuss Lives !, Motorhead et Queens Of The Stone Age. Les trois groupes tiendront la dragée haute, avec une mention spéciale pour les trois !!! Avant, pendant et après ça, Mars Red Sky a sublimé la Plage, King Automatic surprendra son monde, tout comme le stoner décapant de Drums are for Parades. House Of Pain (hip hop) et Boys Noize (électro) raviront également les troupes, pour une journée franchement réussie placée sous le signe du rock (et ça, ça fait du bien !)

2012 : C'est encore Thibault qui s'y colle tout seul, et le pauvre aura du courage, car la météo n'est pas vraiment clémente. Par contre, François & The Atlas Mountains fait son petit effet, et Mastodon, à défaut de déplacer les foules, convaincra les présents. The Os Sees et la bande de Pedro Winter s'activent sur scène, mais les conditions météorologiques laissent présager une annulation de la soirée. Les concerts sur la scène de la Plage sont déprogrammés, et The Cure entrera en scène avec beaucoup de retard pour offrir un show précis et complet. Justice achève la soirée avec un set mi-figue mi-raisin. Le dimanche est pluvieux mais pas orageux, le site est quasi impraticable mais ça n'empêchera pas de bons concerts de Lana Del Rey (ah ? ok) et Refused (ahhh !!!!! ok !!!!!). Charlie Winston fait le boulot, Orelsan ne fait pas rêver et Jack White sauvera la journée avec un super set.

2013 : review QCM par l'ami Thibault qui couvrira une nouvelle fois comme un grand. À en (re)lire ses écrits, notre homme a trouvé de l'intérêt dans Asaf Avidan, M, Alt-J, Wax Tailor, Jamiroquai et La Femme. Pas mal pour un premier jour. Le vendredi aura les faveurs de Deap Vally, Airbourne, Skip The Use, The Smashing Pumpkins et Gesaffelstein. Le samedi, Dinosaur Jr, Two Door Cinema Club, Jackson and His Computer Band, Fauve et Phoenix, dans des styles bien différents, se démarqueront du lot, et le jour du seigneur verra enrichir la boîte à souvenirs avec Graveyard, Mass Hysteria, Skunk Anansie, Neurosis, et Blur.

Et puis, et puis ? plus rien. quatre éditions sont passées sans que notre équipe de chic et de choc ne foule les vertes pelouses du Malsaucy. Pas de raison particulière (à part une prog' éparse et pas vraiment dans notre ligne éditoriale), mais d'autres festivals pour certains (Dour, Hellfest), des boulots prenants et des obligations familiales pour d'autres (et parfois les mêmes). Mais nous replonger dans nos différentes reviews pour pondre cet article nous a rappelé de très bons souvenirs. Des souvenirs de festival très bien organisé des souvenirs de franchises déconnades, des souvenirs de concerts magiques, excellents ou même très bons. Et jamais nous n'oublierons que le festival nous a fait confiance à l'heure où les médias du web n'en étaient qu'à leurs balbutiements, et que c'est aux Eurockéennes que nous avons tissé des liens d'amitié pour la vie entre nous, et renforcé notre cohésion d'équipe.

Et en 2018 alors ? Et bien notre sang n'a fait qu'un tour quand les premiers noms sont tombés. Alice In Chains, At The Drive In, Queens Of The Stone Age, Nine Inch Nails, Liam Gallagher, Prophets of Rage. Du rock bordel ! Alors oui, la programmation du festival est aujourd'hui (et depuis quelques années) éclectique, et ça n'empêchera pas le fan de rock au sens large de se taper Bigflo & Oli. Et alors ? Nous aussi, dans notre équipe, on doit se farcir Oli, et toute l'année en plus, et ça se passe bien ! Blague à part, la programmation du week-end est équilibrée, et les amateurs de sensations fortes trouveront leur bonheur le vendredi (NIN, Prophets of Rage, FFF, Nothing but Thieves, Our Girl), le samedi (QOTSA, At The Drive In, Touts, Truckks, Viagra Boys) et le dimanche (putain, Alice In Chains !!!, Liam Gallagher, Dead Cross, Seasick Steeve). Avec peut être de belles surprises en perspective ! Alors tous à Belfort, on aura le plaisir de s'y croiser !

■ Gui de Champi

Photos : Oli

IL YA 10 ANS : LA PHAZE

Miracle (Because Music)



La Phaze est de retour cet été, l'occasion de revenir sur ce qu'ils sortaient il y a 10 ans...

Non, contrairement aux apparences, La Phaze ne s'est pas dénaturé(e) avec le temps. Le combo, évoluant maintenant en trio, a fait fructifier ses savoir-faire et évite soigneusement de sombrer dans une quelconque redite, déjà (ré)entendue.

Les thématiques du groupe demeurent des messages censés, ô combien louables. Des priorités malheureusement pas évidentes pour tout le monde. Du taillage de costard en bonne et due forme de la Sarkophilie («Miracle») à l'avenir (écologique) de notre bonne vieille planète bleue («Climax») en passant par l'industrie du disque («La cause») et ses valets, les vers de Damny ne font qu'une bouche. Si les slogans à y laisser ses tripes font force le long de l'album (C'est à croire qu'on a tous pécho la rage, c'est le chant des bombes pour les âmes en sursis, Immigration sélective, la fièvre de l'exil, pour les sans-voix, on ouvre les hauts-parleurs ...), il est aussi bon de souli-

gner des passages en équilibre, plus virtuoses (consommation, c'est le piège à cons / tout est saccage, saccage et destruction à l'entrée de «Climax», c'est la langue qui traîne, c'est l'argot du XI^e, c'est la main du mendiant qui réclame la tienne, sur «La langue», morceau tout en retenue). Et pour donner résonance à ses textes, La Phaze s'incruste volontiers sur un terrain rock'n'roll, un rock salvateur, véritable exutoire à toute ces dénonciations («Le chant des bombes», «Peine de vie»), quitte à les formuler en anglais («Devil game», «Roof on fire»). Mais Damny et les siens n'ont pas pour autant enterré leurs envies de métissage. C'est ainsi que des clins d'oeil «punglistiques» voient le jour aux détours d'un clavier («Devil game») ou que le groupe ose l'harmonica («Peine de vie», «Roof on fire»). Aussi, La Phaze en appelle au reggae pour soigner son groove («Little face»), la proximité avec Tagada Jones («Ensemble», «Colère noire» en chanson et en soirée-manifeste) produit «A table», une claque pour fortes têtes et projette «No backyard», brûlot punk d'une quarantaine de secondes ! Jamais rassasié de rencontres et d'innovations, le groupe offre un micro à des invités de choix : Keny Arkana vient poser son tonique flow hip-hop sur «La cause» et Eugène (Gogol Bordello) assure une présence remarquée lors de «Fièvre de l'exil (we comin' rougher)».

Après Pungle roads, album-révélation et une fin de cycle marquant un tournant dans sa carrière, La Phaze signe un album suintant le Rock tout en conservant ses intentions premières. Un vrai Miracle !

■ Rémi

W(ho's next) FENEC

DOWNLOAD FESTIVAL

EUROCKEENNES

HELLFEST

WHAT THE FEST ?!

MAIN SQUARE FESTIVAL

ENOB

RED SUN RISING

A PLACE TO BURY STRANGERS

BALTIMORE

CHOCOLAT BILLY

ZERO

I AM (X)

MONSTernaut

ZEN

SIX MONTHS OF SUN

THE GREAT DIVIDE

(...)

TU LIS LE MAG RÉGULIÈREMENT ?

ON A QUELQUES QUESTIONS POUR TOI !

ET C'EST PAR ICI :

[HTTP://WWW.W-FENEC.ORG/CONCOURS/INDEX,272.HTML](http://www.w-fenec.org/concours/index,272.html)



DANS L'OMBRE : FRED

FRED BAZIL EST LE COMMUNITY MANAGER DU DOWNLOAD FESTIVAL, UN HOMME DE L'OMBRE QUI LE DEVIENT UN PEU MOINS QUAND IL LÂCHE AVEC HUMOUR ET PANACHE SES POSTS SUR LA TOILE. ET SON INTERVIEW CI-DESSOUS N'ÉCHAPPE PAS À LA RÈGLE.

Quelle est ta formation ?

Je suis autodidacte, ou presque, j'ai fait le cours Florent, quand on sait jouer la comédie on peut faire tous les métiers du monde. Parce que dans le fond, la formation c'est de l'esbroufe, seule la pratique compte.

Quel est ton métier ?

J'ai plein de casquettes, j'ai été dans le désordre journaliste, marchand de tapis, caissier chez Mac Do, acteur, écailler, concepteur rédacteur. En ce moment, je me définirais comme un couteau suisse de la communication et du marketing musical. Depuis 10 ans, en gros, je dis oui à ce qu'on me propose, puis je me demande dans quelle merde je me suis fourré, puis je m'en sors.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

À part être un guitariste raté et le plus grand fan de Mike Patton (1m92) —je travaille essentiellement sur les réseaux sociaux. J'ai bossé pour

plusieurs prods, festivals, groupes et artistes, parfois pour du conseil, parfois pour de l'exécutif. Au milieu de tout ça, ma récréation, ma page plaisir, c'est le Download Festival. J'ai carte blanche, je suis dans mon environnement, et j'adore ça, même si à certains moments de l'année, la charge de travail est colossale. Mon moteur, c'est le plaisir. Si je ne m'amuse pas, du moins si ce que je fais est rébarbatif, j'arrête, ce qui explique mon parcours plus que sinuieux.

Ça rapporte ?

Pas encore assez. Si je disais oui, je ne pourrais jamais augmenter mes factures.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Ça s'est fait naturellement, question d'environnement. Il y avait les prémices, les disques des grands frères et soeurs. Il y a les premiers CD des potes que j'enregistre sur cassette. Avec une face entièrement dédiée à School's out d'Alice Cooper en boucle parce que je suis un putain de rebelle. Il y a AC/DC qui joue pas loin

de chez moi à l'Hippodrome de Vincennes en 1991 et que j'écoute sur le perron de la maison de famille. C'est l'explosion de Guns N' Roses et de Metallica et soudainement il y a du gros son à la radio, le temps d'une parenthèse enchantée qui a duré environ 5 ans. On découvre Rage Against The Machine sur Fun Radio, tu dis ça à un ado aujourd'hui, il ne te croit pas une seconde. Et puis, il y a le double coup de foudre pendant un road trip familial aux États-Unis, je regarde MTV à chaque étape. C'était une chaîne musicale à l'époque, si, si. Et deux chocs coup sur coup : le clip d'«Epic» de Faith No More et un épisode de Beavis & Buttthead avec «Man in the box» d'Alice In Chains. Mike Patton et Layne Staley sont mes deux héros. Si j'étais pas si douillet, j'aurais un tatouage de leurs visages, un sur chaque fesse.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

À Rock en Seine, j'ai péti sur Bryan Ferry. Je sais pas si c'est sympa mais c'est une anecdote.

Ton coup de coeur musical du moment ?

«Time's up» de Ho99o9, ils m'avaient mis une grosse claque au festival Afropunk Paris l'an dernier. Et sinon, rien à voir avec le rock, je suis fou de tout ce que fait Chassol.

Es-tu accro au web ?

C'est horrible. Le jour où je trouve un métier qui me permet d'y échapper, je me jette dessus. Il

y a toute une partie des réseaux sociaux que je ne supporte plus. Et comme je sais qu'on ne nous rendra jamais l'âge d'or de Twitter - en gros 2008-2012 - j'essaie de m'en détacher le plus possible, mais c'est compliqué vu mon métier. Le seul endroit où je m'amuse vraiment c'est sur la page du Download. J'ai pris le parti d'interagir avec les fans de la page comme je le fais avec mes potes. Je fais des vanes foireuses, si on me parle mal, je réponds en conséquence, j'ai l'impression qu'on a le même langage : il y a un vrai lien qui s'est installé, même avec les trolls (il n'y en a quasiment plus).

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Plein, trop, tellement qu'il faudrait en parler longuement autour d'une bière artisanale (qui est justement une de mes passions).

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Toujours un pied dans la musique, l'autre dans la nature, le tout totalement déconnecté des réseaux sociaux. En gros, il faudrait que je monte un festival de trappeurs dans le nord du Saskatchewan.

Merci à Fred et Élodie Guillet Sawicz

Photo : D.R.

■ Team W-Fenec



0618